Matière de signe

Dépiction et intentionnalité chez Wilfrid Sellars

Aubin Robert

Mémoire de master réalisé dans le cadre

du

Master d'Histoire de la philosophie
ENS-PSL

Directeur : **Mathias Girel**

Année universitaire 2025–2026

Truth, we have seen, is not a relation. Picturing, on the other hand, is a relation, indeed, a relation between two relational structures.

Wilfrid Sellars, SM, V, § 56

Table des matières

Table des matières **3**

Introduction **5**

1 Le Jumblese — Stratégie nominaliste **22**
1.1 Un nominalisme radical 22
1.2 Universaux — une preuve de dispensabilité 25
1.3 Le *regard jumblique* 26
1.4 La régression de Bradley désamorcée 31
1.5 Copule spécialisée et classification fonctionnelle 34

2 La dépiction comme produit **38**
2.1 La carte et le territoire — iconicité et indiciarité 38
2.1.1 Iconicité 40
2.1.2 Indiciarité 43
2.1.3 Quel atome ? 49
2.2 Dissoudre les opérateurs 53
2.2.1 Agir avant de penser 59
2.2.2 Les règles ne sont pas des choses 61
2.3 Le taureau irlandais — la contradiction comme impossibilité matérielle 64
2.4 *Graphein, mappa, escripture* 66
2.5 La mise en service des constantes individuelles 69

3 Les épisodes conceptuels **73**
3.1 Le mythe de Jones 73
3.2 Le Design de Signe Conceptuel 75
3.3 Tokens, types et classification fonctionnelle 75
3.4 Le caractère *mongrel* des épisodes conceptuels 77
3.5 La *guidance* du dehors 80

4 La dépiction comme activité **86**

4.1 *Picturing belongs in quite a different box* — la séparation catégorielle 86

4.2 Le modèle de la géométrie projective — la conformité en-deçà de la signification 89

4.3 Le méta-principe et la Janus bifront 90

4.4 Les trois biconditionnels 93

4.5 Innocuité épistémique — la thèse de Rosenberg 100

4.6 Ce que la dépiction rend pensable — conformité, convergence, *Peirceish* 102

5 Penser la convergence **106**

5.1 Le *Peirceish* — idéal régulateur de l'enquête 106

5.2 Le levier d'Archimède — ce dont Peirce a manqué 109

5.3 La *scientia mensura* 114

5.4 La linguistique transcendantale 118

5.5 Dépiction et agentivité : la cohérence comme critère ultime 121

Conclusion **128**

Bibliographie **136**

*

Introduction

Wilfrid Sellars (1912-1989) occupe dans la philosophie analytique du second vingtième siècle une position que nulle étiquette d'école ne suffit à fixer. Fils de Roy Wood Sellars, un artisan du *critical realism* américain, formé à Oxford dans le sillage tardif du néokantisme, lecteur de Frege, de Carnap et de Tarski autant que de Wittgenstein et d'Austin, nourri enfin de philosophie allemande et, plus tardivement, de pragmatisme, il a élaboré une œuvre dont la difficulté propre tient moins à l'opacité de la phrase qu'à l'épaisseur des dossiers qu'elle convoque simultanément. La reconnaissance institutionnelle s'en est faite par fragments. Le grand public philosophique l'identifie principalement par deux thèses. D'abord la critique du *mythe du donné*, formulée dans *Empiricism and the Philosophy of Mind* (EPM, 1956)[1], selon lequel un état mental ne peut simultanément posséder ces deux attributs : être un fait brut de conscience, vierge de tout réseau conceptuel acquis, et détenir une valeur épistémique positive et intrinsèque. Il s'agit pour lui, tout au long de son œuvre, de tenir cette juste distance que le mythe abolit entre « l'espace des causes » où le monde et nos propres états physiques répondent à des régularités naturelles et « l'espace logique des raisons » où l'articulation est catégorielle. Si c'est en grande partie au second de réagir, en se réformant, aux démentis que lui inflige le premier, il ne peut pour ce faire trouver aucun appui sûr. L'espoir aux mille visages d'un donné indemne de l'emprise toujours antécédente de l'ensemble du réseau est vain, et les concepts sont, pour ainsi dire, bien obligés d'avancer groupés. Ensuite la dualité de l'*image manifeste* et de l'*image scientifique*, exposée dans « Philosophy and the Scientific Image of Man » (PSIM, 1962), qui pose le problème du conflit ontologique entre la description ordinaire des personnes et des choses et la description physico-

1. Nous présentons dans cette introduction les œuvres de Wilfrid Sellars sous leur titre complet, accompagné de leur sigle usuel et de leur date de première publication. Dans le reste du document, conformément aux usages établis, nous renverrons directement à ces œuvres par leur sigle, suivi le cas échéant du numéro de chapitre en chiffres romains et du numéro de paragraphe ou de section en chiffres arabes, précédés du signe § (par exemple : *SM*, V, § 56). Les références bibliographiques détaillées des éditions et traductions utilisées figurent dans la section bibliographique dédiée aux œuvres de Wilfrid Sellars en fin de ce travail.

mathématique du réel, et qui appelle leur « fusion stéréoscopique ». C'est par ces deux foyers que Rorty, Brandom et McDowell ont en grande partie reconfiguré l'héritage sellarsien, en construisant ce qu'on a parfois appelé le « Sellarsianisme de gauche » : un Sellars kantien, normativiste, inférentialiste, occupé à rabattre la philosophie de l'esprit sur la sémantique des pratiques langagières et à expulser tout reliquat représentationnaliste, toute conception de l'esprit qui y voit un reflet de supposées structures catégorielles mondaines lui ayant pré-existé. L'expression elle-même — *left-wing* et *right-wing Sellarsians* — revient à Rorty, qui l'a forgée par analogie explicite avec les hégéliens de droite et de gauche [2], avant d'être thématisée comme problème historiographique par Brandom [3] puis par O'Shea [4]. L'approche de ce dernier tend pourtant à montrer que le rejet de cette scission coïncide avec la compréhension même du projet d'ensemble de Sellars. Reste à trouver dans l'œuvre de ce dernier les remèdes propres à guérir cette blessure dont le mérite est de nous instruire sur les tensions qui parcourent sa philosophie.

Force est pourtant de constater qu'il existe, au cœur de l'œuvre, une troisième doctrine dont la postérité fut beaucoup plus discrète, et qu'on ne saurait pourtant tenir pour accessoire : la doctrine de la *dépiction* — *« picturing »* dans la langue d'origine — esquissée dans « Being and Being Known » (BBK, 1960) et « Truth and "Correspondence" » (TC, 1962), exposée systématiquement au chapitre V de *Science and Metaphysics* (SM, 1968), affinée dans *Naturalism and Ontology* (NAO, 1979) et encore précisée dans sa conférence avec G. Harman [5]. Cette doctrine entreprend de rendre raison de ce qui, dans la nature, est une condition nécessaire à ce que nos énoncés disent quelque chose du monde. Étant donné que Sellars refuse de penser la signification comme une relation entre items linguistiques et entités extralinguistiques, il ne pourra être question d'une relation entre des « représentations » et le monde qu'à condition de dégager une notion désémantisée, et de forme non linguistique desdites représentations. L'écueil du représentationnalisme n'est évité qu'à ce titre. Reste à dégager une emprise minimale sur ces réalités mondaines avec lesquelles interagit un esprit qui est, sous cet aspect, lui-même dénué de structure catégorielle. Le geste est en apparence paradoxal : un philosophe qui a dépensé tant d'énergie à montrer que *signifier* tout autant que *référer* est une affaire de

2. R. Rorty, « Introduction », in, *Empiricism and the Philosophy of Mind*, sous la dir. de R. B. Brandom, Introduction à W. Sellars, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1997, p. 1-12 ; R. Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1979.

3. R. B. Brandom, *From Empiricism to Expressivism : Brandom Reads Sellars*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2015, p. 4-5.

4. J. R. O'Shea, éd., *Wilfrid Sellars and his Legacy*, Oxford University Press, 2016, introduction, p. 1-12.

5. Correspondance entre W. S. Sellars et G. Harman sur la vérité, 26 février 1970. (éd. électronique ditext.com). Originaux dans les Wilfrid S. Sellars Papers, Archives of Scientific Philosophy, University of Pittsburgh.

rôle fonctionnel interne à l'espace des raisons propose néanmoins une thèse de « correspondance ». Le mot n'est pas tout à fait injuste et sera revendiqué par Sellars, mais non sans des qualifications qui en font profondément évoluer le concept. Nous l'admettons dès lors à notre tour, à ceci près que cette correspondance ne peut être dite « sémantique » d'aucune façon évidente. Est-ce une affaire de règles linguistiques si ma clé correspond à ma serrure ? Répondre à cette question tout à la fois banale et chargée de dynamite philosophique appelle les développements qui viennent. Contentons-nous pour l'heure de dire cette correspondance « ontique », ou tout simplement physique. Elle se situe à un niveau où le langage et la pensée en général, abstraction faite de leur dimension normative, sont considérés comme un dépôt d'inscriptions de toutes sortes : sonores, lumineuses, gestuelles, neurales ou encore informatiques. Nous la disons « physique » car c'est en principe à cette science, si on veut bien y voir un instant le nom de la communauté des projets scientifiques, qu'il reviendrait de la décrire. C'est, à tout le moins, en ses termes que cette « correspondance » doit pouvoir se concevoir. L'éventualité d'une description effective montre à quel point on bute vite, en ce qui concerne le « picturing », sur la question de son articulation à l'espace des raisons. Cela indique aussi et plus généralement, la difficulté à articuler ce versant du projet sellarsien avec les parties de son œuvre dont la fortune a été plus franche. C'est de cette articulation, souvent reçue avec embarras, que dépend pourtant la cohérence de l'ensemble du système ; c'est elle qui empêche le normativisme sellarsien de basculer dans un idéalisme linguistique honteux, dont les fonctions ne sont soumises à aucun impératif de réalisation dans un substrat biologique, et c'est elle qui confère, pour reprendre le mot de James O'Shea, au naturalisme « à tournant normatif » de Sellars toute sa singulière pertinence.

La question programmatique qui commande la doctrine est posée dans « Truth and "Correspondence" » : existe-t-il un sens du verbe « correspondre », distinct de celui qu'explicite la sémantique tarskienne, dans lequel les vérités empiriques correspondraient à des objets ou à des événements du monde ? La réponse est affirmative, et ce sens, c'est la dépiction. Encore faut-il dire d'emblée, contre une série de malentendus tenaces, ce que la doctrine n'est pas. Elle n'est pas une théorie de la signification, qui reste pour Sellars affaire de rôle conceptuel gouverné par des règles. Elle n'est pas une théorie de la vérité, que Sellars définit comme *S-assertibilité* — assertibilité correcte selon les règles d'un langage. Elle n'est ni un critère épistémique permettant de comparer indépendamment une image et le monde, ni une simple affaire de ressemblance. Ce qu'elle est, positivement, Sellars le formule en un terme dont la fixation importe pour tout le reste. Il l'a dit être un isomorphisme factuel entre deux structures relationnelles, d'un côté les objets naturels-linguistiques (inscriptions et tokens considérés comme éléments du réseau

causal, abstraction faite de leurs propriétés sémantiques), de l'autre les objets non linguistiques qui en sont les corrélats. Le mot d'isomorphisme est celui de Sellars lui-même, repris par l'ensemble de la tradition exégétique, de l'entrée de référence de Willem deVries [6] jusqu'aux travaux les plus récents ; sa précision dernière en fait un *isomorphisme de second ordre*, portant non sur les propriétés des objets mais sur les systèmes de relations entre ces propriétés [7].

Trois pièces conceptuelles, qu'on ne fait ici que nommer, soutiennent la doctrine, qui devient inintelligible dès qu'on les néglige. La première est une théorie nominaliste de la prédication, selon laquelle dire que *aRb*, c'est seulement placer les noms « a » et « b » dans une certaine relation dyadique conventionnelle, sans requérir aucune entité tierce (relation ou propriété réifiées), ce dont témoigne la langue artificielle baptisée le *« Jumblese »* où les prédicats sont en principe dispensables. La deuxième est une remise en perspective du tarskisme : Sellars accepte le formalisme de Tarski comme spécification correcte des conditions de vérité, mais récuse la prétention de ce formalisme à constituer, par lui-même, l'élucidation philosophique de l'intension du prédicat « vrai », laquelle renvoie aux concepts pragmatiques relevant du jeu « observations-inférences-action » qui se situe en amont, ou en deçà, de ce formalisme. La dépiction est, en ce sens précis, le *verifying token* qui clôt la chaîne récursive tarskienne sans en répéter le vocabulaire. La vérité extensive de Tarski, bien plutôt, ne peut se dire que sur le fond intensif de celle qu'aura élucidée Sellars. Là encore, la solution se formulera en termes d'une normativité soigneusement articulée au vocabulaire naturaliste par la dépiction. La troisième est la doctrine peircéenne de la limite régulatrice de l'enquête, où la doctrine sellarsienne accomplit son geste le plus original : c'est faute d'avoir pris en compte la dimension de la dépiction, écrit Sellars, que Peirce n'a disposé « d'aucun point archimédien en dehors de la série des croyances actuelles et possibles », à partir duquel définir l'idéal vers lequel cette série pourrait converger (SM, V, §75). La dépiction fournit donc à la limite peircéenne de l'enquête son point d'appui : celui d'une amélioration graduelle de l'adéquation picturale. Le locuteur le plus compétent, le plus au fait des finesses du vocabulaire de la serrurerie, peut-il ouvrir une porte s'il possède la mauvaise clé ? Le lecteur nous aura peut-être intuitivement suivis jusque-là, mais de là à ne serait-ce que concevoir un trousseau vraiment universel, le chemin peut, il est vrai, sembler long. Chose curieuse avec la convergence, elle ne se conçoit justement qu'à lui donner tout le loisir de prendre son temps.

En somme, la fortune historique chahutée de la doctrine est révélatrice de la manière dont les héritiers de Sellars ont remodelé son œuvre. Les figures majeures

6. W. A. deVries, *Wilfrid Sellars*, éd. électronique, rév. ultérieure, 2011.

7. L. C. Seiberth, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, Routledge Studies in American Philosophy, London, Routledge, 2021, p. 144.

du tournant linguistique l'ont, pour l'essentiel, écartée. Brandom, dans *Making It Explicit*[8], ne lui accorde aucun traitement substantiel : la signification s'y épuise dans la tenue de comptes inférentielle des engagements et habilitations, et la « représentation » naturalisée est tenue pour une catégorie suspecte ; le relatif silence vaut écartement. McDowell, dans *Mind and World*[9], n'argumente pas point par point contre la dépiction, mais sa thèse selon laquelle l'expérience est de part en part conceptuelle disqualifie de fait le *picturing* tel que Sellars le conçoit. Millikan résume d'une formule comment se distribuent les positions autour de la « blessure » : Brandom suit Sellars de plus près en dérivant la normativité du langage de la pratique sociale, tandis qu'elle-même prend au sérieux les thèmes picturaux hérités de Sellars et de Wittgenstein[10].

La réception initiale de la doctrine s'ouvre par une critique sceptique, longtemps tenue pour le jugement reçu : celle de Bonjour, dont l'article de 1973 conteste que la relation de dépiction puisse jouer un rôle épistémologique substantiel et fournir une définition non circulaire de la vérité empirique[11]. Mais le destin de la doctrine se lit peut-être plus exactement encore dans la trajectoire d'un seul interprète, Jay Rosenberg, dont les hésitations successives valent symptôme. Rosenberg a d'abord accepté la dépiction, dans *Linguistic Representation*[12], où la convergence des représentations linguistiques vers une structure conceptuelle peircéenne se trouvait pensée comme une relation picturale au monde. Il l'a ensuite « abandonnée », un abandon discret, presque inaperçu de son auteur, qu'il datera lui-même rétrospectivement de *One World and Our Knowledge of It*[13], reconnaissant que son ouvrage de 1974 opérait encore dans le cadre tractarien et que, dès 1980, sans y avoir beaucoup réfléchi, il l'avait pour ainsi dire laissé tomber[14]. Il y est enfin revenu, dans le chapitre « Sellarsian Picturing » de *Fusing the Images*[15], où il maintient mais requalifie ses réserves antérieures tout en estimant que la dépiction bien comprise n'avait pas à s'en inquiéter. Il soutient que la doctrine est défendable à condition de ne pas y chercher un critère épistémique de vérité, ce qui la rend moins radicale qu'il ne l'avait d'abord cru. C'est que, si radicalité il y a, elle est ailleurs ; et que

8. R. B. Brandom, *Making It Explicit : Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1994.

9. J. McDowell, *Mind and World*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1994.

10. R. G. Millikan, « The Father, the Son, and the Daughter : Sellars, Brandom, and Millikan », *Pragmatics & Cognition* 13.1 (2005), p. 59-71.

11. L. BonJour, « Sellars on Truth and Picturing », *International Philosophical Quarterly* 13.2 (1973), p. 243-265.

12. J. F. Rosenberg, *Linguistic Representation*, Dordrecht, D. Reidel, 1974.

13. J. F. Rosenberg, *One World and Our Knowledge of It : The Problematic of Realism in Post-Kantian Perspective*, Dordrecht, D. Reidel, 1980.

14. J. F. Rosenberg, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 4.

15. *Ibid.*, « Sellarsian Picturing », p. 104-126.

Sellars, comme d'ailleurs Rosenberg, prétend moins faire avancer la science que mettre au jour les éléments conceptuels qui offrent à cette avancée son intelligibilité. Cette palinodie en trois temps — adhésion, désaffection silencieuse, réhabilitation explicite — résume à elle seule le statut paradoxal du *picturing* dans la première réception : ni tout à fait soutenu, ni tout à fait réfuté, longtemps simplement laissé de côté.

C'est au tournant des années 2000 que ce verdict change un peu d'allure. La dépiction est rendue à sa fonction architectonique par une série de travaux qu'on peut, en forçant légèrement le trait, répartir en quelques familles interprétatives. La première est réaliste-scientifique. Rosenberg, dans le chapitre déjà cité, interprète la dépiction non comme un critère absolu de correction — on ne saurait jamais comparer une image au monde indépendamment donné — mais comme la fonction déterminante des systèmes représentationnels empiriques en tant que tels : un état représentationnel basique y remplit une double fonction, repérer un individu et le repérer comme étant de tel type, selon deux « stratégies de recherche » enchâssées [16]. Dans la même veine, Sicha a publié une vigoureuse « défense du Sellars impopulaire » qui montre que la doctrine, loin de souffrir des défauts qu'on lui prête, fournit au système un critère « externe » de succès pour les vérités empiriques basiques [17] ; deVries, dont l'insistance sur l'image manifeste pourrait lui coûter sa place dans cette première famille, a toutefois montré comment la dépiction permet à Sellars de tenir ensemble un pluralisme linguistique et un monisme ontologique [18] ; Sachs, enfin, a fait de la dépiction le pivot d'une relecture tournée vers les sciences cognitives contemporaines [19].

La deuxième famille fait de la dépiction l'organe propre d'un naturalisme normatif. C'est la lecture d'O'Shea, dont l'ouvrage de 2007 a fixé la formule devenue canonique d'un « naturalisme à tournant normatif » [20] : Sellars ne réduit pas la dimension normative du langage à des patterns causaux, mais soutient qu'elle présuppose pour sa possibilité divers « *mappings* » représentationnels sous-jacents, normativité et nature se suivant l'une l'autre *ceteris paribus*, dans ce que Sellars nomme le caractère bifront — *Janus-faced* — du langage comme appartenant à la fois à l'ordre causal et à l'ordre des raisons [21]. La troisième famille, celle d'une

16. *Idem*, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, *op. cit.* ; D. Christias, « Sellarsian Picturing in Light of Spinoza's Intuitive Knowledge », *Philosophia* 45.3 (2017), p. 1039-1062.

17. J. F. Sicha, « Defending the Unpopular Sellars : Picturing and "The Descriptive" », *Journal of Philosophical Research* 39 (2014), p. 127-163.

18. W. A. deVries, « Naturalism, the Autonomy of Reason, and Pictures », *International Journal of Philosophical Studies* 18.3 (2010), p. 395-413.

19. C. B. Sachs, « In Defense of Picturing : Sellars's Philosophy of Mind and Cognitive Neuroscience », *Phenomenology and the Cognitive Sciences* 18.4 (2019), p. 669-689, doi : 10.1007/s11097-018-9598-3.

20. J. R. O'Shea, *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, Cambridge, Polity, 2007.

21. J. R. O'Shea, « Normativity and Scientific Naturalism in Sellars' "Janus-Faced" Space of

ontologie du processus, est portée par Johanna Seibt, qui prolonge ses travaux antérieurs sur la métaphysique sellarsienne tardive [22] en une analyse de la dépiction comme système de configurations de processus orientationnels permettant à l'agent de naviguer dans son environnement ; lecture remarquable, mais qui a pour singularité de pousser la doctrine au-delà du projet sellarsien strict [23]. Pour sa part, Christias a successivement rapproché la dépiction de la connaissance intuitive du troisième genre chez Spinoza [24] puis inscrit la doctrine dans un vaste dialogue avec la phénoménologie continentale et le réalisme spéculatif [25], puisant lui aussi dans les ressources d'une ontologie des processus. La singularité de celle-ci chez Sellars — qui spécule sur un chamboulement de nos catégories les plus ancrées (temps, espace, particularité, mécanisme, qualia...) dans un dialogue critique avec Whitehead, et face à d'autres moutures plus analytiques — ne peut ici qu'être évoquée. Peu importe au fond, en ce qui nous concerne, de quoi le monde se révèle fait, (atomes, processus ou encore « processus purs », donc « sans sujets » pour Sellars) tant que cela se trouve en mesure d'exhiber le type de relations que la dépiction prévoit comme condition matérielle de toute intentionnalité.

Une quatrième orientation, transcendantale et kantienne, mérite d'être isolée parce qu'elle a profondément reconfiguré le débat le plus récent. Seiberth y propose de lire la relation de dépiction non comme une fondation métaphysique, mais comme un postulat transcendantal : non l'index d'une transcendance du monde par rapport à l'immanence des pratiques humaines, mais le point méthodologique où les pouvoirs logiques des concepts, dans l'ordre intentionnel, croisent les propriétés causales des objets, dans l'ordre réel [26]. Cette lecture trouve un appui décisif chez Ray Brassier, dont l'itinéraire à l'égard de Sellars a connu ses propres péripéties. Dans *Nihil Unbound* [27], il se rangeait du côté de l'éliminativisme contre le « compromis » de la vision synoptique de Sellars ; il s'est ensuite réapproprié Sellars comme « anti-corrélationniste » dans « Concepts and Objects » [28], puis a mobilisé la critique sellarsienne du donné catégorial au service d'un matérialisme méthodologique dans

Reasons », *International Journal of Philosophical Studies* 18.3 (2010), p. 459-471.

22. J. Seibt, *Properties as Processes : A Synoptic Study of Wilfrid Sellars' Nominalism*, Atascadero, CA, Ridgeview Publishing Company, 1990.

23. J. Seibt, « Functions Between Reasons and Causes : On Picturing », in, *Empiricism, Perceptual Knowledge, Normativity, and Realism : Essays on Wilfrid Sellars*, sous la dir. de W. A. deVries, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 247-281.

24. Christias, « Sellarsian Picturing in Light of Spinoza's Intuitive Knowledge », *op. cit.*

25. D. Christias, *Normativity, Lifeworld, and Science in Sellars' Synoptic Vision*, Cham, Palgrave Macmillan, 2023.

26. Seiberth, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, *op. cit.*

27. R. Brassier, *Nihil Unbound : Enlightenment and Extinction*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007.

28. R. Brassier, « Concepts and Objects », in, *The Speculative Turn : Continental Materialism and Realism*, sous la dir. de L. Bryant et al., Melbourne, re.press, 2011, p. 47-65.

« Nominalism, Naturalism, and Materialism »[29] ; il endosse enfin, dans la préface qu'il donne au livre de Seiberth[30], la lecture transcendantale de la dépiction et reprend à son compte la notion d'isomorphisme de second ordre. Brassier et Seiberth défendent une lecture plus ou moins commune, dont la cohérence se mesure à l'écart parcouru par le premier depuis le quasi-éliminativisme churchlandien de 2007.

L'intérêt récent pour la doctrine déborde, du reste, le cercle des exégètes patentés de Sellars, et c'est par là que se mesure peut-être le mieux son actualité. Ruth Millikan a explicitement rapporté sa biosémantique et ses representations *« pushmi-pullyu »* à une filiation sellarsienne, tout en marquant les écarts qui l'en séparent[31]. Huw Price a trouvé un écho à sa propre théorie dans la distinction sellarsienne entre signifier et dépeindre sous la forme de ce qu'il distingue comme *i-representations* et *e-representations*. La dépiction y est alors enrôlée dans un projet d'« expressivisme global » qui radicalise la critique du représentationnalisme sémantique tout en préservant un usage cognitif de la représentation qu'on pourrait dire « environnementale » au sens où elle fait partie de l'environnement qu'elle représente[32]. Le lien souvent invoqué avec Paul Churchland procède quant à lui d'une reconstruction de commentateur plutôt que d'une thèse revendiquée : Churchland ne mobilise pas explicitement la doctrine du *picturing* comme terme propre, ni dans *Scientific Realism and the Plasticity of Mind*[33], pourtant dédié à Sellars, ni dans *Plato's Camera*[34] ; c'est Sachs qui en interprète rétrospectivement les modèles connexionnistes comme un prolongement fonctionnel de la dépiction[35]. À ces ramifications s'ajoutent les prolongements pratiques de la doctrine — la théorie de l'action et la métaéthique, où Koons et Sachs montrent que la contribution de Sellars à la philosophie pratique ne se sépare pas de sa philosophie de l'esprit[36],

29. R. Brassier, « Nominalism, Naturalism, and Materialism : Sellars's Critical Ontology », in, *Contemporary Philosophical Naturalism and Its Implications*, sous la dir. de B. Bashour et H. D. Muller, New York, Routledge, 2014, p. 101-114.

30. R. Brassier, « Foreword », in, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, sous la dir. de L. C. Seiberth, London, Routledge, 2021, p. xi-xx.

31. Millikan, « The Father, the Son, and the Daughter : Sellars, Brandom, and Millikan », *op. cit.* ; R. G. Millikan, *Beyond Concepts : Unicepts, Language, and Natural Information*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

32. H. Price, *Naturalism Without Mirrors*, Oxford, Oxford University Press, 2011 ; H. Price, *Expressivism, Pragmatism and Representationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

33. P. M. Churchland, *Scientific Realism and the Plasticity of Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

34. P. M. Churchland, *Plato's Camera : How the Physical Brain Captures a Landscape of Abstract Universals*, Cambridge, MA, MIT Press, 2012.

35. Sachs, « In Defense of Picturing : Sellars's Philosophy of Mind and Cognitive Neuroscience », *op. cit.*

36. J. R. Koons et C. B. Sachs, « The Role of Picturing in Sellars's Practical Philosophy », *Journal of Philosophical Research* 47 (2022), p. 147-176.

comme l'a confirmé Stefanie Dach[37] — ainsi que les relectures qui rapprochent dépiction, signification et attention[38]. On remarquera enfin une mise en œuvre de la doctrine qui en formalise l'iconicité par la confrontation aux graphes existentiels bêta de Peirce et de la théorie des catégories[39]. Ce dernier article fut par nous découvert trop tard pour être exploité. On verra pourtant dans ce qui suit que l'analogie avec les diagrammes de Peirce aura été dûment tirée, si bien qu'on serait tenté de croire qu'elle sauterait aux yeux de quiconque se serait penché sur les deux sujets. Quoi qu'il en soit, tout se passe comme si la doctrine, longtemps prise pour un appendice gênant, fournissait désormais à des traditions diverses le lieu où penser le rapport de la représentation à la nature sans céder ni au mythe du donné ni à un constructivisme inférentialiste hors-sol.

Ce « foisonnement » international, toutes proportions gardées, rend d'autant plus visible une lacune dans la réception française. Il existe certes une traduction de référence d'*Empirisme et philosophie de l'esprit* (1992), due à Fabien Cayla et préfacée par Rorty[40], et un travail d'introduction substantiel sur le mythe du donné[41] ainsi que bien d'autres travaux. Les œuvres majeures *Science and Metaphysics* (SM, 1968) et *Naturalism and Ontology* (NAO, 1979), en revanche, demeurent non traduites, et les quelques commentateurs francophones qui croisent Sellars — on pensera notamment à Jocelyn Benoist[42] — ne consacrent pas d'étude spécifique à la dépiction. Aucune étude française n'existe à ce jour sur le *picturing* sellarsien comme objet propre. Ce silence relatif, en regard des débats anglophones et germanophones récents (sans compter un colloque en Chine dédié à Sellars auquel le présent auteur aura le plaisir d'assister[43]) est en lui-même l'une des justifications du présent travail : il s'agit de proposer en langue française une étude soutenue de ce qui constitue à la fois la doctrine la plus contestée et la plus méconnue du système sellarsien, et néanmoins le point d'appui sans lequel le projet d'ensemble perd tout à la fois de sa froide rigueur et de son charme.

L'enjeu de ce mémoire est, dès lors, triple. Il s'agit premièrement d'établir avec précision ce que la doctrine de la dépiction soutient. On suivra tout particulièrement

37. S. Dach, « Sellars, Practical Reality, and Practical Truth », *Theoria* 89.5 (2023), p. 571-591 ; S. Dach, *Wilfrid Sellars on Truth : Between Immanence and Transcendence*, London, Routledge, 2026.

38. B. Huebner, « Picturing, Signifying, and Attending », *Belgrade Philosophical Annual* 31 (2018), p. 7-40.

39. G. Caterina et al., « The Logic of Picturing : Wittgenstein, Sellars and Peirce's EG-beta », in, *Model-Based Reasoning in Science and Technology*, sous la dir. de Á. Nepomuceno-Fernández et al., Cham, Springer, 2019, p. 277-294.

40. W. S. Sellars, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, trad. par F. Cayla, Combas, Éditions de l'Éclat, 1992 [1956], isbn : 978-2905372710.

41. A. Bandini, *Wilfrid Sellars et le mythe du donné*, Paris, Vrin, 2012.

42. J. Benoist, « Mythe du donné, mythe de la pensée », *Les Études philosophiques* 2012.103 (2012), p. 515-531.

43. *How Things Hang Together : The Philosophy of Wilfrid Sellars*, qui se tiendra à l'Université du Zhejiang (Hangzhou) les 13 et 14 juin 2026.

le cheminement argumentatif du chapitre V de *Science and Metaphysics* (SM, 1968) qui en est le lieu principal d'exposition, tout en examinant son rapport avec ses formulations antérieures et postérieures. Cette tâche d'élucidation textuelle est requise par l'écart, encore considérable, entre les paraphrases en circulation et la lettre des textes. Il s'agit deuxièmement de mesurer la portée systématique de la doctrine dans l'économie de la philosophie sellarsienne, en montrant comment elle s'articule à la critique du mythe du donné, à la théorie nominaliste de la prédication, à la critique métasémantique du tarskisme et à la doctrine peircéenne de la limite régulatrice de l'enquête. Il s'agit troisièmement d'évaluer la pertinence contemporaine de la doctrine au regard des reformulations dont elle a fait l'objet depuis deux décennies, et de prendre position sur la question, devenue centrale dans la littérature secondaire, de savoir si la dépiction relève au premier chef d'un naturalisme à tournant normatif au sens d'O'Shea, d'un postulat transcendantal finitiste au sens de Seiberth et de Brassier, d'une ontologie des processus au sens de Seibt, ou d'un réalisme scientifique au sens de Rosenberg, de Sicha et de Sachs — voire de quelque chose que ces lectures concurrentes laisseraient encore à formuler.

Afin d'organiser ce travail, nous avons cherché à partir d'un signe aussi « désémantisé » que possible ; non pas au sens des logiques formelles non interprétées mais au sens d'une ontologie du token ou « jeton ». Entendons par là ces instanciations particulières sans lesquelles le signe, en perdant toute capacité à agir sur le monde se perdrait lui-même. Comme, avec Sellars, on refusera toute intuition intellectuelle, l'opérativité du type ne peut se comprendre qu'à faire la théorie du jeton, matière morte où il condescend ; et comme c'est — un signe dénué de sens et donc de vie — la chose la moins évidente du monde, pour ne pas dire impossible, il nous a paru bon de partir de cette abstraction comme d'un os avant de rendre patiemment au signe toute la chair qui fait de lui ce qu'il est. Remonter peu à peu de cette strate physique vers son articulation avec les aspects normatifs et intentionnels se ferait alors comme une remontée à l'air libre. On s'acheminerait enfin, trouble objet du désir scintillant à travers la surface des eaux, vers la notion de progrès aléthique. Ce choix se sera révélé difficile à tenir, tant les dimensions ne cessent de s'entrecouper, mais il aura eu le mérite de fournir un mouvement général à notre enquête. Chaque chapitre fournissant ce dont le suivant a besoin, la dépiction se constitue par couches, de l'ontologie d'un signe rendue à sa matérialité jusqu'au réalisme scientifique convergent. Là, les objets mêmes de notre quotidien, les objets « manifestes », sont pour ainsi dire sauvés de l'anathème auquel on croit souvent trop vite que Sellars, dans sa course bien réelle à une priorité raisonnée de l'image scientifique en ce qui concerne l'inventaire du monde, les a définitivement condamnés. C'est qu'une fois le paysage organisé par la perspective de l'existence d'un ultime point de fuite, tout ce qui constitue une ébauche de la destination

visée n'est pas tant un échec qu'une étape. De ces dernières, les leçons, quoique toujours incertaines, sont d'autant moins à négliger que l'on navigue à vue et que, non seulement le point, mais les règles mêmes de la perspective, sinon de toute la géométrie de l'espace de nos raisons, se réécrivent en chemin.

Au Chapitre I, nous traitons des conditions ontologiques de la dépiction. Nous établirons le nominalisme de Sellars dans un style qui se veut plus proche de la métaphysique analytique qu'il ne l'aurait peut-être lui-même toléré. C'est qu'il s'agissait pour nous de peindre un paysage assez aride et donc assez dégagé pour qu'on distingue ni plus ni moins que ce qu'il s'agira d'y faire pousser. Ce nominalisme nous dit qu'il n'y a rien que des particuliers non répétables. La grammaire de surface des prédicats et opérateurs logiques nous fourvoie et ils ne nomment rien de positivement réel. La signification est classification fonctionnelle, non relation entre le sens et le monde. Il n'y a donc *a fortiori* aucun monde où vivent des universaux hors de tout rapport au langage et qu'on pourrait nommer et avec lesquels on pourrait interagir autrement que par la sensibilité. Cela vaut tout aussi bien, à cette étape du raisonnement et de façon plus surprenante, de la référence et de la dénotation. Celles-ci nomment, mais c'est alors la nomination elle-même qui est d'abord affaire de pouvoirs logiques, de gestes autorisés et défendus au sein de l'espace des raisons. Sans cette ontologie en faveur de laquelle plaide la parcimonie, une relation langage-monde entre objets strictement particuliers — la dépiction — ne serait ni pensable, ni même requise.

Le Chapitre II est le plus long et concentre toute la difficulté. Il nous faut dès lors l'introduire plus longuement. Ce chapitre traite de la dépiction comme d'un produit. Nous isolons les traits généraux qui confèrent son intelligibilité à cette relation comme réalité naturelle, abstraction faite des actes mentaux. C'est seulement par la suite que nous verrons la chose suivante ; à savoir que si les personnes, qui sont les agents de ces actes mentaux, peuvent être comprises à la lumière de leurs engagements normatifs comme les producteurs, ou pourrait-on encore dire les agents de maintenance de ce type de relations concrètes, les personnes en dépendent elles-mêmes pour leur existence et leur reproduction. Avant cela et pour penser le niveau encore sub-personnel où nous tentons de nous tenir, les notions d'iconicité et d'indiciarité de C. S. Peirce nous offriront des outils étonnamment propices. On présentera également dans ce chapitre les exemples et les images par lesquels s'est donnée à saisir intuitivement la dépiction : le phonographe, le robot qui arpente et enregistre son environnement, la carte et son territoire.

Principalement toutefois, il sera ici question de la « dissolution » des opérateurs logiques à l'aide d'un algorithme bien précis. C'est lui qui révèle le cœur « pictural » enfoui sous toute proposition où la procédure peut aboutir. La négation se traduit alors en familles de prédicats concurrents, la disjonction en une pluralité de scènes

et la conjonction en une scène unique mais complexe. L'objet propre de ce chapitre se précise alors. Il consiste à faire valoir l'originalité de la version sellarsienne de la dépiction par contraste avec son ancêtre du *Tractatus* de Wittgenstein. Qu'est-ce à dire ? C'est que si les mécanismes principaux de l'atomisme logique sont conservés — contrairement à ses prétentions ontologiques concernant un monde composé de faits ultimes — il faut soigneusement qualifier ce qui compte pour Sellars comme atomicité. En fait, la complexité qu'il dit « picturale » (pensons à un unique tableau rempli d'objets « conjoints », diversement configurés et colorés) est parfaitement compatible avec l'atomicité qu'il envisage. On dira alors des opérateurs qu'ils y sont effectivement dissous, dans la mesure où certaines propositions qui ne sont syntaxiquement complexes qu'en apparence — parmi lesquelles on ne saurait compter celles qui quantifient universellement, en tant qu'elles font échouer l'algorithme — y sont réductibles, au regard des contraintes établies, à des propositions dès lors « atomiques » en un sens original. L'image a beau être d'apparence complexe, on peut alors, considérée sous un certain aspect, y déceler sa « monadicité ». Elle est bien une « icône », au sens peircéen.

Ainsi, l'atomicité avec laquelle travaillait Wittgenstein [44] est en partie caduque et les lignes de démarcation d'avec le moléculaire ne passent plus au même endroit. La complexité syntaxique est seule d'un ordre supérieur à la complexité picturale. Cet ordre, qui est celui de la loi, concerne les propositions articulées par des opérateurs échappant à toute dissolution qui les transformerait en image ou en série d'images. Aucune distribution dans l'actualité ne l'épuise. La complexité syntaxique ne se comprend qu'en référence essentielle à la loi dans son universalité *in futuro*. Il y a donc d'un côté des images réalisables et de l'autre les lois de leur réalisation. Entre les deux, il y a les existences particulières à qui le naturalisme de Sellars, dont le tournant normatif se lit justement dans cette prise en considération de la loi, a néanmoins réservé le privilège exclusif d'influencer effectivement le cours des choses. C'est toute une épistémologie radicalement empiriste qui se met ainsi en place, tout en cherchant à dépasser les écueils de ses aînées en pesant sagement, comme nous verrons, les leçons kantiennes et carnapiennes.

La possibilité même, soulignée par Sellars dans ses derniers articles, d'appliquer le modèle de la dépiction à la représentation animale dépend de ce procédé de dissolution auquel toute proposition n'est pas éligible. Si on peut dire que les animaux « dépeignent » leur environnement, c'est seulement parce que le critère de démarcation qui sélectionne une instance de représentation, autrement dit l'expression d'une « proposition » parmi l'ensemble des choses naturelles, a été

44. On lira avec profit ces travaux dégageant une filiation que le titre dit assez bien : C. Misak, *Cambridge Pragmatism : From Peirce and James to Ramsey and Wittgenstein*, Oxford, Oxford University Press, 2016, ISBN : 978-0198718277.

décorrélé de toute référence aux formes linguistiques. Est visée en particulier la forme sujet-prédicat, dont nous dérivons d'ordinaire notre vocabulaire par un chauvinisme tout naturel. Si les images qui se réalisent dans l'esprit des animaux connaissent des lois à cette réalisation, il n'y a que des agents rationnels pour en prendre conscience. Ce n'est pas la capacité à produire, ni même à opérer sur des « propositions-picturales » qui distingue les animaux de nous. C'est le fait de raisonner sur ces propositions. Sans engagement envers des propositions dont la valeur universelle est reconnue comme telle, il ne peut y avoir que l'ersatz d'un raisonnement syllogistique. Les propositions complexes au sens fort, au sens syntaxique, ne sont pas à la portée des animaux. Ceux-ci, comme du reste nous-mêmes la grande majorité du temps, en reproduisent de nombreux résultats par d'autres moyens que le raisonnement logique explicite, c'est-à-dire contrôlé. On peut, et il suffit, de supposer en ce qui les concerne — et à titre explicatif — la manipulation de propositions dont la complexité est picturale ; mais non de principes à portée universelle, ou supra-picturale. Il n'en reste pas moins que le substrat ontologique propre à expliquer le comportement des animaux, la façon dont ils s'orientent, vivent, et appliquent des hiérarchies de valeur le long du champ de leur attention, se retrouve sans rupture et sans nécessité d'alourdir le paysage ontologique quand il s'agit de comprendre de quoi est fait l'homme. La leçon en est que, là où dans la représentation animale tout élément est sans exception candidat à une relation de dépiction avec une réalité distale, ce sont en revanche des activités qu'on ne peut comprendre sans faire essentiellement — et non seulement analogiquement — usage du vocabulaire normatif, ou supra-pictural, qui jouent alors chez l'agent rationnel le rôle décisif. Comme l'a dûment souligné O'Shea [45], le thème est capital chez Sellars : la norme est ontologiquement réductible (« naturalisme »), mais logiquement indispensable (« à tournant normatif »).

Si le présent travail ne traite pas frontalement, ou seulement par la bande, de ces formes générales de la représentation — formes ne dépeignant par conséquent rien, puisque ne se rapportant à rien qui ait sa place dans le tissu des causes — c'est dans la mesure seulement où il y a espoir de prendre ainsi le recul nécessaire pour envisager le problème, tout sauf dissous, qu'est la rationalité. Il s'agit pour nous d'articuler entre elles toute une série de distinctions de très basse altitude propres à élucider le commerce de la raison avec la réalité des processus causaux ; et il s'agit de faire cela tout en orchestrant, chemin faisant, la capacité à remonter de façon intelligible au niveau authentiquement normatif. On voudrait bien que la norme soit plus qu'un objet d'incantation. Il n'aura échappé à personne que la culture humaine est l'exemple unique à ce jour d'une mise à profit à grande échelle de dimensions

45. J. R. O'Shea, *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, Cambridge, Polity, 2007.

symboliques autrement plus sophistiquées que la strate rudimentaire de la dépiction. Reste à expliquer ce fait. Mais tel n'est pas l'objet de ce travail. Il est pour nous question d'enquêter sur ce que la norme présuppose matériellement pour agir, non sur ce qu'est la nature de son activité. C'est la dimension la moins expressive du langage qui nous occupe. Songeons à titre indicatif à tout ce qu'on peut dire, mais encore à tout ce qu'on serait bien en peine de dire, à l'aide uniquement de n-uplets [46] de dimension aussi élevée qu'on voudra. C'est que la raison doit bien organiser quelque chose, sauf à tomber dans l'idéalisme le plus nu. La culture cumulative humaine n'est en aucun cas émancipée de ce quelque chose. Le symbolique ne s'émancipe bien au contraire qu'en prenant toujours davantage la mesure de son inscription. On peut alors affirmer à titre provisoire que la dépiction se prête, et se prête même essentiellement, à l'intelligence humaine, mais que cette dernière ne se confond pas avec la dépiction.

Le Chapitre III continue cet effort de détachement du modèle linguistique. Pour Sellars, celui-ci est tout à la fois indispensable dans l'ordre des raisons et trompeur dans l'ordre des causes. Ayant réfléchi nos processus mentaux et sémantiques en général à travers lui, nous ne pouvons que remonter les strates des transpositions analogiques jusqu'à lui. Toutefois, dans la mesure où le fait d'en dériver notre vocabulaire tend à nous pousser, à tort, à chercher à en confirmer les leçons au niveau ontologique, celui-ci se révèle un caillou dans la botte d'une sémiotique générale, attentive à l'inscription physique des signes sans laquelle ils perdent toute effectivité. Sellars parle alors « d'épisodes conceptuels ». Il cherche à identifier les propriétés pertinentes — propositionnelles au sens non linguistique, complexes au sens pictural — qui, dans l'activité bien réelle de l'esprit, sont susceptibles de porter l'activité de dépiction et, à travers elle mais sur un plan qui la dépasse, les opérations générales que la raison consciente d'elle-même effectue.

On l'aura compris : « Tous les chiens font des petits ronds avant de s'allonger sur leur paillasse » n'est pas un candidat valide à la relation de dépiction. L'universel déborde toute actualisation. L'algorithme de dissolution des opérateurs ne connaît ici aucun moyen d'aboutir. La machine à faire des images, fût-ce une série d'images, reste alors obstinément bloquée. C'est le signe qu'il y a prétention de loi. Sans pouvoir dépeindre, il faut pourtant bien que cette croyance se traduise en réalité dans celui qui la juge vraie. Les lois ne peuvent gouverner effectivement l'esprit d'un agent qu'à s'y instancier. À la face de l'activité cognitive ancrée dans le tissu des causes via les propositions-picturales, il faut articuler la face tournée vers les normes. Comment comprendre qu'il s'agisse du même visage de Janus ? Pour répondre, nous mobilisons la notion sellarsienne de « design de signe conceptuel »

46. Un n-uplet (ou n-tuple) est une suite finie et ordonnée de n éléments (ex : ⟨x1, x2, ..., xn ⟩).

(DSC) comme noyau aux propriétés à la fois catégoriques et dispositionnelles. Si la prise effective — fonctionnelle — des lois sur l'esprit est par là pensable, c'est également ce qui rend pensable une « guidance causale » non conceptuelle ; or nous verrons que seule cette dernière se montre à même de fournir à la friction de l'esprit avec le monde son intelligibilité. C'est donc ici qu'on trouve le maillon entre le langage public et l'activité incarnée de l'esprit. Au fond, comme on le verra, il ne s'agit alors de rien d'autre que de s'efforcer de saisir comment les fonctions peuvent trouver à se réaliser de façon multiple. L'exigence de penser cette réalisation, ainsi que la méthode transcendantale pour y parvenir, est à nos yeux ce que le fonctionnalisme de Sellars peut encore — doublement — nous enseigner.

Au Chapitre IV, nous réintroduisons pour de bon le normatif. Il est alors question de la stricte séparation catégorielle de la vérité et de la dépiction. La première se définit comme S-assertibilité. Sellars comprend celle-ci comme un signal normatif. Son usage dans le langage envoie un signal, il enjoint les autres locuteurs à reconnaitre une certaine façon de raisonner comme étant en vigueur et à y conformer leur activité. Le vrai exprime que « something is done or to be done » contrairement à ce qui *ne se fait pas*, et ne *doit pas* se faire. Le prédicat « vrai » fonctionne alors comme un phare orientant la navigation[47] dans l'espace des raisons. Il indique les routes, les frontières intangibles et les écueils connus. En un mot, le vrai fait la police. La seconde, la dépiction, est une relation factuelle, « something that happens » au sens où cela se déroule dans la nature, sans qu'on puisse dire que quelqu'un « le fait » correctement ou non. Ce qui permet d'articuler les deux dimensions c'est le « méta-principe norme/nature »[48]. Celui-ci pose que l'engagement envers des normes se reflète en uniformités de comportement. C'est un axiome qui a pour fonction chez Sellars de maintenir sans les confondre le causal et le normatif. L'activité linguistique est alors comprise dans son caractère de « Janus-bifront », selon l'image souvent reprise de Sellars dans *Naturalism and Ontology*[49]. Pour donner à

47. Notons au passage que si les métaphores sur la navigation abonderont dans ce travail comme elles abondent d'ordinaire dans le discours réflexif sur notre propre connaissance, c'est avec la conscience du fait que les mêmes circuits neuronaux qui nous ont permis de naviguer notre monde tout au long de notre histoire évolutive nous servent également à présent à naviguer nos « espaces » conceptuels. C'est du moins ce que tend à montrer la recherche récente. Voir : J. L. S. Bellmund et al., « Navigating Cognition : Spatial Codes for Human Thinking », *Science* 362.6415 (2018), eaat6766. On comprend alors que le cerveau recycle son système de navigation physique pour explorer des concepts abstraits. L'hippocampe, qui cartographie l'espace réel, collabore avec le cortex préfrontal pour organiser nos idées en véritables « cartes cognitives » hiérarchiques. Raisonner revient alors pour ces structures à calculer des distances et à s'orienter parmi des repères logiques imbriqués, exactement comme on le ferait dans un environnement physique. Cela doit pourtant demeurer distinct de la navigation réelle, qui est le sujet propre de la dépiction. On voit toutefois comment des procédés physiques similaires pourraient se répéter, tout en changeant de fonction, aux niveaux supérieurs. C'est une dimension que Sellars n'a toutefois pas abordée.

48. J. R. O'Shea, *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, Cambridge, Polity, 2007.

49. « ...the Janus-faced character of languagings as belonging to both the causal order and the order of reasons. » NAO, V, § 64

cela une formalisation qui en dégage l'articulation logique, on présente les trois conditions interdépendantes mises au jour par James O'Shea [50]. On montre alors que ces dernières sont de nature à préserver la thèse de Rosenberg déjà évoquée, à savoir que la dépiction est un mode naturalisé de représentation, non un critère épistémique.

Enfin, au Chapitre V, il faudra tirer la conséquence réaliste. Le « Peirceish » est un langage imaginaire baptisé du nom du philosophe américain Charles Sanders Peirce. Le dialogue entre les deux hommes a donc été entamé par Sellars, et nous avons cherché à lui donner encore davantage de consistance. Sellars présente le Peirceish comme un idéal régulateur. Il s'agit d'un langage dont les règles permettent à ses locuteurs de formuler des dépictions idéalement adéquates de leur environnement. C'est ainsi que se comprend l'image utilisée par Sellars du « levier d'Archimède » qui aurait selon lui manqué à Peirce, puisque le langage idéal est défini en faisant essentiellement mention de la possibilité de produire des dépictions parfaitement ajustées au réel. Ainsi se voit atteinte la *scientia mensura* qui veut chez Sellars que la science idéale ait la priorité en ce qui concerne la mise au jour, à terme, des éléments vraiment constitutifs du réel. Le projet sellarsien apparaît alors dans toute son ambition comme une « linguistique transcendantale ». À ce titre, malgré la récurrence du vocabulaire de l'ontologie dans notre traitement de la dépiction, le système a pour ancrage ultime la cohérence avec nous-mêmes dans l'applicabilité de la notion d'agentivité. Le projet tel que nous le reconstruisons s'épelle alors ainsi : réfléchir aux conditions matérielles de toute agentivité rationnelle. On pourra alors parler de la dépiction comme d'un « postulat transcendantal » pour reprendre la formule de Seiberth [51]. Sellars ne prend donc pas tant son départ du sens commun qu'il ne s'y penche avec une attention toute critique. C'est à la condition de bien vouloir donner à ce mot d'agent rationnel tout le poids qu'il possède effectivement pour ceux à qui il s'applique que le postulat de la dépiction est émis puis élaboré.

Aussi bien, malgré toute la sophistication dont Sellars fait preuve dans la réception de la philosophie Critique en la couplant aux outils logiques, en particulier ceux qu'il emprunte à Carnap et à Wittgenstein, malgré son ancrage dans les sciences modernes marqué par sa volonté de dégager pour l'empirisme une immunité à la critique du mythe du donné, le philosophe de Pittsburgh n'aura pas éliminé le besoin de partir, et de revenir, au sens commun. Ce dernier n'est-il pas le sol de toute réflexion transcendantale ? Qui ne croirait pas qu'il est un agent dans un monde qu'il n'a pas créé, susceptible de façonner son avenir par le choix patient des règles auxquelles il permet de dicter sa conduite, n'aurait aucune raison de

50. J. R. O'Shea, *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, Cambridge, Polity, 2007.

51. L. C. Seiberth, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, Routledge Studies in American Philosophy, London, Routledge, 2021.

croire à la réalité de la dépiction. Condition des sciences positives, elle est à ce titre impossible à établir par elles.

Nous soutenons donc la thèse suivante. La dépiction, comme relation causale et a-sémantique entre des configurations singulières d'objets naturels, est ce qui empêche le naturalisme sellarsien de verser soit dans l'idéalisme linguistique, soit dans le physicalisme plat. Du même coup, elle est ce qui rend pensable un réalisme scientifique convergent. Bien qu'elle ne s'applique, strictement comprise, qu'à une infime partie du langage, à savoir celle qu'on peut convertir en une ou plusieurs images par dissolution des opérateurs logiques, c'est aussi elle qui supporte et justifie, mais ne fonde jamais définitivement, le caractère raisonnable de toute généralisation empirique. Les plus belles cimes de l'esprit scientifique — à quoi rien d'existant ne « correspond » au sens qui est ici le nôtre — s'élèvent sur le dos des propositions empiriques singulières. Du point de vue d'une épistémologie idéalisée, la moindre anomalie en signifie logiquement la chute. Aucun fait perceptible particulier ne suffit pourtant à fonder nos croyances ; car cette révocation de la loi à l'aune du contre-exemple, qui prétend à bon droit incarner la marche du progrès, ne se produit effectivement qu'à la condition notable — outre que la méthode scientifique de fixation des croyances soit scrupuleusement appliquée, ce qui est déjà une considérable idéalisation — que soit disponible une théorie aux pouvoirs explicatifs au moins égaux à ceux de la théorie qu'elle révoque. Il faudra naturellement, en outre, que la-dite théorie rende raison du fait récalcitrant. Le destin des lois empiriques est donc bien lié à la base de l'édifice, à qui il revient en ce sens-là de décider. Voilà pour la fidélité à l'empirisme, y compris logique. D'un autre côté, c'est seulement parce que nous voulons croire à notre agentivité sur ce monde que nous posons la dépiction comme l'explication de cette autorité des processus réel sur nos constructions logiques. En un autre sens, c'est donc la cohérence qui décide. Ces propositions empiriques singulières, en tant qu'elles sont aussi des événements naturels, sont les seules à ne pas prétendre en vain se corréler au monde. Si la référence et la dénotation, contrairement à ce que nous aurons soutenu dans un premier temps à travers leur analyse sur le plan fonctionnel de la signification, peuvent alors se comprendre comme une relation entre le mot et la chose, c'est seulement à travers les méandres des distinctions conceptuelles patiemment mises en place par le philosophe américain dont les textes nourrissent cette étude.

— 1 —

Le Jumblese — Stratégie nominaliste

1.1 Un nominalisme radical

Le projet de Sellars suppose une ontologie. Pour Sellars, la nature est faite d'objets particuliers discrets. Il n'y a rien d'autre que des particuliers non répétables. Leur comportement comprend des régularités, mais les propriétés n-adiques et les lois en tant qu'objets abstraits n'existent pas à part entière, ne sont pas des objets surnuméraires qui peuplent le monde. Les lois sont plutôt des outils linguistiques, des façons qu'a l'esprit d'organiser ses croyances et de régenter les comportements circonstanciés que ces lois autorisent ou excluent. Les lois sont des instruments voués à permettre aux personnes de moduler les transitions habituelles entre leurs états physiques. Avant de pouvoir être critiquées et révisées par un locuteur compétent, ces transitions sont d'abord héritées de la nature et de la culture qui l'ont façonné. Ces règles comportementales comprennent des exceptions et sont intrinsèquement finalisées. Le comportement sélectionné par l'évolution ou la culture se comprend au regard d'une fin qu'il sert et ne se matérialise que comme une tendance susceptible d'échouer face aux contingences que sa réalisation rencontre.

En un sens, Sellars est ainsi ce qu'on appelle aujourd'hui un « expressiviste » à l'égard de nombreux vocabulaires qui n'ont pas de corrélats susceptibles de faire, en droit, l'objet d'une description en termes naturalistes dans le monde. Les entités mentales en général sont donc causalement réductibles à des particuliers. Cela ne signifie pourtant pas une réductibilité logique :

> « [...] our solution of the mind-body problem is to take the form, mentalistic expressions are causally reducible but logically irreducible [...] » (SSMB §20)

Ce réductionnisme a donc des limites. Les termes prescriptifs et tous les termes mentaux ont un contenu conceptuel malgré tout. Ils peuvent faire l'objet d'une discussion en raison. Seulement, on ne peut pas dériver ceux-ci à partir des éléments de l'ontologie et des lois d'une causalité efficiente. Bien qu'il maintienne un contenu

cognitif à ces vocabulaires, nous verrons que Sellars dégage un sens générique de la vérité qui ouvre plusieurs régimes plus ou moins étanches au sein desquels des ensembles de règles viennent spécifier ce qui peut valoir comme raison dans chaque cas. Il résulte de cette compartimentalisation que le vocabulaire des entités abstraites n'est pas réductible à celui des énoncés empiriques singuliers. Dotées d'une valeur cognitive propre et se voyant pourtant nier toute corrélation — y compris dans les termes naturalistes de la dépiction — avec une réalité extra-linguistique, les entités abstraites chez Sellars possèdent donc un statut singulier. Nous continuerons d'utiliser ces vocabulaires, parfois comme s'ils faisaient référence à des choses de ce monde, mais il est important de garder en tête cette approche qui distingue réduction ontologique et reconnaissance d'une irréductibilité logique des normes finalisées. Ces dernières ne sont « pas inférieures, juste différentes » bien qu'elles ne renvoient à aucun particulier dans le réel. Entre le purement descriptif et le purement formel, un espace est dégagé par Sellars qui trouve à ses yeux une légitimité à part entière contre ceux qui voudraient nous forcer à choisir entre les deux premières possibilités :

> « Once the tautology "The world is described by descriptive concepts" is freed from the idea that the business of all non-logical concepts is to describe, the way is clear to an ungrudging recognition that many expressions which empiricists have relegated to second-class citizenship in discourse, are not inferior, just different. » (CDCM, §79)

Dans *Foundations for a Metaphysics of Pure Process* (FMPP), Sellars spécule sur une science future qui découvrirait que ces objets particuliers en termes desquels décrire ce qui est, y compris nos sensations qualitatives, sont de la nature d'un certain genre de processus. Le détail importe peu ici ; il faut surtout retenir que Sellars y revendique, en son nom propre, le nominalisme : il se range parmi « those of us who are nominalists » (FMPP, §106), par opposition au platonicien — « a platonist (or neo-pythagorean) like Quine » — qui se console des « abstract objects » et des « platonic Forms » (FMPP, §105). Poussée à son terme, cette voie devient franchement héraclitéenne : « There are no objects. The world is an ongoing tissue of goings on » (FMPP, §103). Sellars consent néanmoins à réhabiliter le mot « objet », à condition d'en fixer le sens : « if one so uses the term 'object' that every basic item is an object, absolute processes would be objects » (FMPP, §107). Les seuls items de base sont alors des processus absolus — des particuliers, jamais des universaux. Il n'y a, dans le monde, rien d'autre que des particuliers non répétables, et Sellars préfère imaginer des sciences aux catégories radicalement différentes des nôtres plutôt que de déroger à ce principe.

Cette position n'est pas un parti de plus dans la querelle classique. Entre le

particularisme nu — l'objet comme substrat dépourvu de qualités — et la théorie du faisceau — l'objet comme paquet d'universaux —, Sellars ne tranche pas : il récuse le cadre commun aux deux. L'un et l'autre reposent en effet sur une même méprise, celle qui confond le particulier et le fait. À l'objection « Any dualism of universals and particulars amounts to a distinction within things between a factor responsible for the particularity of the thing, and a factor responsible for its character ; in brief, a this-factor and a such-factor. But surely this is exactly the doctrine of bare particulars ! », Sellars répond que cette absurdité « arises not out of a dualism of particulars and universals, but out of a confusion between particulars and facts » (*Particulars*, p. 188). Le particulier de base n'est donc ni nu ni composé : il est une qualité pleinement déterminée, sa propre espèce dernière — une infima species, un genre en lui-même, exclusive de toutes les autres. Aussi, dans un système classificatoire bien fait, deux termes d'infima species « never apply to the same object » : un item ne tombe que sous une seule — on ne saurait être à la fois chien et chat —, là où l'on peut être en même temps en colère et affamé (LCP, p. 310). Les objets primitifs de Sellars sont de cette sorte : des qualités singulières, déterminées, mutuellement exclusives [1].

Comment comprendre la réalité des propriétés dans ce cadre contraint ? Exister d'une certaine manière, selon Sellars, c'est exhiber certaines qualités qui ne sont pas des entités abstraites car elles diffèrent numériquement entre elles : le particulier de base n'est pas un substrat nu auquel une qualité serait attachée, il est cette qualité même (*Particulars*, p. 190). Il admet que les manières peuvent se ressembler. Ma façon de marcher peut ressembler à une autre. Pourtant, ce ne sont pas les mêmes. Quand bien même quelqu'un imiterait à la perfection ma façon de marcher, voire d'écrire, ce serait tout de même une autre façon de marcher ou d'écrire. Celle de quelqu'un d'autre. Cette ressemblance, toutefois, ne fonde pas la classe : elle est elle-même un trait que l'on constate et que l'on classe, non le sol sur lequel reposerait la classification — aussi Sellars range-t-il le nominalisme de la ressemblance parmi les impasses, au même titre que le particulier nu (*Particulars*, p. 185). Deux cartes particulières peuvent se ressembler beaucoup sans être identiques. Elles ne nécessitent pas non plus, pour être perçues comme semblables, d'intuition intellectuelle comme rapport non sensible à une entité abstraite. C'est ainsi que le nominalisme de Sellars maintient que les choses ont des manières d'être qu'on peut comparer et classer en vertu des règles d'un langage sans jamais supposer d'entités

1. Ce modèle des « complex particulars » est « very much like Williams's [trope] theory... it represents a tropes variation », mais sans constituer une « constituent ontology » : il est développé d'un point de vue linguistique et phénoménologique, à partir de l'analyse du « this-such » perceptif (cf. SM, I, §11), et fait de Sellars l'héritier d'une lecture leibnizienne de la substance comme système ordonné d'épisodes qualitatifs ; voir A. M. Nunziante, « Tropes Variations : The Topic of Particulars beyond Sellars's Myth of the Given », *Synthese* 199.5–6 (2021), p. 12019-12043.

abstraites hors du langage pour fonder ces classifications autre part que dans les choix commis par ces règles linguistiques.

Bien sûr, le langage ordinaire traite constamment des entités abstraites comme de choses qui peupleraient le monde. Sellars ne récuse pas leur usage, ni leur aptitude à la vérité, mais la thèse ontologique qu'on pourrait en tirer. Celle-ci affirme que les entités abstraites sont « exemplifiées », si l'on en croit la position de Bergmann que Sellars récuse dans *Naming and Saying* (NS). On suppose alors un « nexus » qui relie les sujets à leurs propriétés. Ces entités abstraites seraient alors multiplement instanciables sans division méréologique et tout en demeurant numériquement les mêmes. « Le blanc » est pleinement dans Socrate et dans l'écume, au même instant. Cela a l'avantage de donner un sens ancré absolument hors de tout discours aux énoncés qui disent de plusieurs objets qu'ils partagent « une chose en commun ».

Pour Sellars, il ne faut pas se laisser duper par ces façons de parler. Il ne faut pas tirer notre ontologie du langage ordinaire. On pourrait exprimer cette idée ainsi : le langage ordinaire est la monnaie courante de l'homme sage et l'or du fou. Parler des entités abstraites est monnaie courante, et cela est aussi pratique que de remplacer la variété qualitative des produits réels par de l'argent afin de faciliter leur commensurabilité. Il n'y a aucune raison concrète de s'en passer. En revanche, prendre ces façons de parler au pied de la lettre et nous appuyer sur les expédients du langage ordinaire pour développer notre ontologie est une erreur. Cette erreur est même, selon Sellars, la source principale des disputes concernant la réalité des universaux.

1.2 Universaux — une preuve de dispensabilité

On comprend alors l'intérêt de forger un langage de toutes pièces qui démontre qu'on peut se passer des entités abstraites. Non pas pour remplacer en pratique notre langage, qui transmet l'information de façon plus efficace en termes de temps et d'énergie, mais pour prouver que ce qui laisse croire à ces entités dans notre langage est dispensable, au moins en droit. Cela a pour mérite de couper l'herbe sous le pied de celui qui s'appuie sur le langage pour arguer en faveur de la réalité des universaux. Sellars appelle une telle langue « perspicace » (*perspicuous*). Elle n'est pas pratique, mais elle est perspicace car elle retire un obstacle sur le chemin de l'ontologie que Sellars juge être la bonne.

Voyons en quoi consiste le Jumblese. Prenons une phrase comme « la mer Morte est salée ». Il semble que le général « salée » soit relié au particulier « la mer Morte ». C'est un général car il y a d'autres choses qu'on dit salées et qui ne sont pourtant pas identiques à la mer Morte. Étant donné qu'un particulier ne peut pas être (tout

entier) à deux endroits à la fois, « être salé » est un prédicat qui prétend renvoyer à une entité abstraite capable de se dédoubler tout en restant indivise.

Comment un autre langage permettrait-il de ne pas faire cette malencontreuse prétention ontologique dont il n'y a que des philosophes pour s'inquiéter ? Convenons que le fait d'écrire en italique signifie que ce qui est écrit ainsi existe d'une certaine manière, à savoir que la chose nommée ou décrite est salée. En Jumblese, on écrirait ainsi : *la mer Morte*. Par convention, le fait que « la mer Morte » soit écrit en italique signifie qu'elle est salée. On aurait pu convenir qu'il fallait le chuchoter, ou le crier pour la dire sucrée. On pourrait aussi appliquer la même manœuvre aux relations. Si j'écris $_{A}B$, je signifie que « B » est plus grand que « A » en configurant les mots dans l'espace. Aucun prédicat au sens linguistique du terme n'apparaît. La présence d'un terme-prédicat est dispensable. La fonction prédicative est opérée par la configuration de ce qu'il faut comprendre comme des noms. On *montre* la relation entre ces choses nommées sans la *dire* par un terme spécial. Comme le précise Sellars dans *Naturalism and Ontology* :

> « We can only say that *fa* by tokening an 'a' in a certain conventional style. » (NAO, § 47)

Ce point est essentiel. De même qu'il y a des façons de marcher, il y a des façons d'écrire. Du point de vue d'un tenant du platonisme, une représentation perspicace devrait exprimer que x_1 et x_2 exemplifient la relation R_1 en plaçant les tokens de 'x_1', 'x_2' et 'R_1' dans une relation entre trois membres. Cela entraîne l'usage d'une expression qui semble nommer un universel, la relation « R ». Pour le nominaliste qu'est Sellars, la configuration spatiale des tokens eux-mêmes *est*, ou signifie, la relation : « l'information » est contenue dans la relation directement perceptible entre les tokens et non dans une forme réelle et imperceptible (NAO, § 54). C'est la différence cruciale entre un langage qui nomme les relations et un langage qui les montre.

1.3 Le *regard jumblique*

Là où les choses deviennent vraiment intéressantes, c'est quand on comprend qu'on peut appliquer cette nouvelle façon de voir au langage ordinaire lui-même, donc en toutes circonstances. Pour Sellars, il n'y a pas même d'autre possibilité : « we can *only* say that (...) » (nous soulignons). Dire que *a R b*, c'est configurer *a* et *b* dans l'espace. Certes, un « R » apparaît entre eux, mais il n'est qu'un « auxiliaire » selon Sellars. Il est dispensable. L'opérateur logique apparaît « sans fonctionner comme tel » (SM, V, § 18). Du point de vue du Jumblese, le R n'a pas de fonction primitive mais dérivée : il est une aide visuelle pour écrire linéairement ce qu'on

pourrait toujours, en droit, réécrire en plaçant physiquement (par exemple) « a » au-dessus de « b ». Voilà ce que Sellars lit chez Wittgenstein dans la théorie picturale du *Tractatus*[2]. Sellars s'appuie ici rigoureusement sur l'aphorisme 3.1432, dans lequel Wittgenstein enjoignait de ne pas nommer les relations : « Il ne faut pas dire : "Le signe complexe 'aRb' dit que a est dans la relation R avec b" ; mais : "Le fait que 'a' soit dans une certaine relation avec 'b' dit que aRb". » Ici, c'est la configuration matérielle même des signes qui montre le fait, une idée que Sellars systématise avec le langage qu'il baptise le « Jumblese », nom qu'il tire de « The Jumblies », un poème d'Edward Lear[3]. Les opérateurs logiques ne « dépeignent » (« *to picture* ») rien de réel, ils ne sont corrélés à aucune entité positive. C'est précisément la leçon qu'il tire du *Tractatus* lorsqu'il écrit :

> « Logical connectives and quantifiers do not occur *as such* in pictorial complexes. Thus, when the conjunctive statement 'fa . aRb . gb' is considered *qua picture* the connectives, though physically present, no longer function as such, but become so to speak mere punctuation. » (SM, V, § 18)

Pour des relations simples, le Jumblese est praticable. Dès que les choses se compliquent, les auxiliaires sont très utiles, et c'est la raison, peut-on croire, pour laquelle ils existent dans nos langages. L'arsenal logique est hautement précieux pour manipuler, articuler et opérer sur les généralisations « moléculaires ». Toutefois, en tirant les leçons auxquelles nous invite Sellars, on peut porter un « regard jumblique » sur le langage ordinaire et imaginer que tout ce qui n'a pas de fonction de désignation est éliminable en droit. Dans la mesure où, comme nous le verrons, la dépiction est une relation qui ne vaut à proprement parler que pour les inscriptions, ou jetons, pour les « tokens » des énoncés empiriques singuliers, un regard jumblique porté sur ces derniers, en éliminant tous les opérateurs logiques, change tout à fait la donne. Ce seraient alors les inscriptions particulières des énoncés « atomiques » qui seraient ultimement les vrais porteurs, le soubassement ontologique de toute référence réussie. Sellars pose ainsi les éléments essentiels d'une théorie de la représentation qui se dépouille de toute complexité logique intrinsèque. Il dégage les briques élémentaires de l'activité conceptuelle — en ce qui concerne le régime empirique parmi les diverses variétés de vérité — et prend le soin de montrer qu'elles ne sont pas porteuses d'engagements ontologiques exorbitants. Rien, dans le langage par lequel nous décrivons notre environnement, ne nous engage essentiellement envers des entités dont l'existence pose problème à une explication

2. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. par G.-G. Granger, Cité selon la numérotation des aphorismes, Paris, Gallimard, 1993 [1921].

3. E. Lear, « The Jumblies », in, *Nonsense Songs, Stories, Botany, and Alphabets*, London, Robert John Bush, 1871, p. 25-28.

naturaliste de la place de l'intentionnalité dans la nature. Cela suffit à formuler l'ambition centrale de Sellars, qu'il annonce dès l'ouverture de ses conférences : « The purpose of these lectures is to explore the concept of a person as a being who has a place in the causality of nature, but whose thoughts and actions are subject to the norms of reason » (NAO, I, § 1). Le défi est d'intégrer l'intentionnalité sans en faire une relation métaphysique mystérieuse avec des entités ajoutées de l'extérieur au monde physique. Si l'intentionnalité, en tant que phénomène normatif, relève de l'espace des raisons, elle doit néanmoins posséder un ancrage matériel soumis à l'ordre causal. En démontrant par le Jumblese que les prédicats et les opérateurs logiques ne nomment rien, Sellars déblaie le terrain ontologique : l'intentionnalité ne s'insèrera pas dans la nature comme une entité surnuméraire, mais comme une classification fonctionnelle appliquée à des processus physiques sous-jacents.

L'erreur aura été, selon Sellars, de faire des outils certes utiles que sont les articulations logiques des représentants indispensables d'entités abstraites. Son intention est de nous montrer qu'ils ne sont que des traces sans référents, des auxiliaires précieux qui facilitent l'articulation logique mais dont l'apport ontologique est nul. Car ce qui porte la relation au monde, ce sont les énoncés atomiques eux-mêmes, les variables et les constantes individuelles, saisies dans leur matérialité. Tout ce qui tire sa signification d'une règle n'est pas le nom d'une réalité autre que celle d'une inscription particulière. Seule une couche bien précise du langage — pris comme objet du monde — est en rapport « pictographique » avec autre chose qu'elle-même. La nature de ce rapport pictographique, ou de dépiction, reste à élucider. Nous en sommes encore pour l'heure à dire à quoi, au juste, il s'applique. C'est uniquement par le biais de cette strate « dépeignante » — à savoir une section du discours empirique, lui-même une section de tous les types de discours dotés de contenu cognitif — que le langage tourne une face vers le monde. L'autre face est pour ainsi dire tournée vers elle-même, vers des règles dont l'intelligibilité est authentique et qui possèdent un vocabulaire propre et irréductible mais ne supposent pour autant aucune réalité indépendante. Tout langage est inscrit quelque part, mais seule une partie de ces inscriptions — celles qui sont, ou prétendent être, les dépictions de réalités singulières — peuvent prétendre à être effectivement « connectées » au monde. Pour comprendre qu'elles soient ainsi connectées, reliées dynamiquement à autre chose qu'elles-mêmes, on doit les considérer comme de simples traces et faire abstraction de leur rôle dans le langage. On doit considérer le signe comme vidé de sa signification. Cela vaut quelle que soit la grammaire adoptée.

Un token de « a » inscrit à gauche d'un token de « b », avec un « R » entre eux, est déjà, pour le regard jumblique, une configuration physique qui instancie, ou du moins y prétend, les mêmes rapports spatiaux que ceux qui relient les objets correspondants et qu'il resterait à désigner. C'est ce que Sellars appelle,

dans *Naturalism and Ontology*, des *natural-linguistic objects* (NLO) : des objets linguistiques considérés non pas sous l'aspect de leur signification, mais sous celui de leurs propriétés empiriques et de leurs relations causales avec le monde. Sellars insiste :

> « It is absolutely crucial to appreciate that nothing in [the Jumblese expression], or about [it], is doing the job done [...] by 'larger than'. » (NAO, III, § 34)

Le NLO est un token physique parmi les choses physiques. Vu sous cet angle, l'énoncé n'est plus un véhicule de sens mais un objet dans l'ordre naturel, susceptible d'entretenir des relations causales avec d'autres objets. C'est cette idée — que nos inscriptions, proférations et épisodes mentaux sont *aussi* des objets naturels — qui ouvrira, au chapitre suivant, la voie à la dépiction. Car si les tokens linguistiques (tel mot écrit sur tel bout de papier) sont des particuliers au sens du nominalisme, rien n'empêche en droit qu'ils entretiennent avec les objets du monde une relation structurelle non-sémantique, un isomorphisme fondé dans les régularités causales — au même titre que l'aiguille d'un baromètre avec la pression atmosphérique. Ce que Sellars appelle le caractère *Janus-faced* (ou bifront) des actes de langage (*languagings*) désigne leur double statut constitutif : ils appartiennent simultanément à l'ordre causal de la nature, en tant qu'ils sont des événements physiques particuliers (les *Natural-Linguistic Objects* ou NLO, comme des ondes acoustiques ou des configurations neuronales), et à l'espace logique des raisons, en tant qu'ils incarnent des rôles fonctionnels soumis à des normes de justification et de correction (NAO, V, §64). Si ce caractère bifront est le propre de toute performance linguistique sans exception, seule une sous-classe spécifique d'inscriptions physiques — les énoncés empiriques atomiques — a pour fonction de dépeindre (*to picture*) les configurations d'objets du monde. L'arsenal logique est indispensable pour manipuler et articuler tout ce qui a valeur de désignation d'un individu afin de dépasser le connu vers l'inconnu ; mais ce sont uniquement les configurations atomiques de NLO qui sont, ultimement, le soubassement ontologique de toute référence sémantique.

La dénotation elle-même n'est pas une relation mystérieuse entre le sens et les choses. Ni la mention d'entités abstraites ni la dénotation ne sont des relations entre des contenus signifiants et des objets extra-linguistiques. L'idée même d'une relation entre ces deux ordres n'a pour Sellars aucun sens. Il ressaisit toutes ces formes linguistiques comme internes à l'espace des raisons : c'est la dimension du *signifying*, qui relève de la classification fonctionnelle. À cette dimension normative, Sellars oppose la dimension du *depicting*, la dépiction — une relation d'un tout autre genre :

> « Picturing is a complex matter-of-factual relation and, as such, belongs

> in quite a different box from the concepts of denotation and truth. » (SM, V, §58)

Toute la difficulté est que ces deux dimensions, ces deux « faces », quoique radicalement hétérogènes, portent sur les mêmes objets en ce qui concerne un sous-ensemble bien particulier. Les énoncés empiriques atomiques font partie des deux mondes à la fois. Une inscription de « a est rouge » est à la fois un véhicule de signification — elle est l'expression d'une proposition qui classifie un objet comme rouge conformément à des règles sémantiques — et un objet-naturel-linguistique (un NLO) — une inscription physique susceptible d'être causalement reliée à l'objet qu'elle dépeint. Ce que Sellars appelle le caractère *Janus-faced* des actes de langage, le fait d'appartenir « to both the causal order and the order of reasons » (NAO, V, §64) est vrai de tous les actes de langage (« languagings ») sans exception. En revanche, seule une partie des expressions que nous manipulons, les énoncés empiriques « de base », ou atomiques, ont la capacité d'entrer en relation avec d'autres objets naturels qui, eux, ne sont pas des manifestations du langage. Pour résumer : toute activité linguistique peut être comprise comme un rôle fonctionnel. Avoir un sens c'est avoir un rôle. Toute activité linguistique est également inscrite dans la nature, que ce soit sur papier, comme suite de sons ou encore comme activation neuronale. En revanche, parmi ces inscriptions, seul un sous-ensemble dépeint. Parmi ces dernières, on peut donc dire que la même chose, perçue soit en tant qu'elle possède un sens soit en tant qu'elle est un objet dans la nature, joue un double rôle, à la fois normatif à l'intérieur de l'espace des raisons et de connexion causale entre le langage et le monde.

Pour saisir cette dualité, nous distinguerons dès lors deux perspectives sur la dépiction. La première la considère comme *produit* : on fait abstraction de la dimension normative pour ne retenir que la relation structurelle entre les NLO et les objets du monde — l'isomorphisme factuel, la « carte » et son « territoire ». C'est l'objet du chapitre suivant. La seconde la considère comme *activité* : on réintègre les règles sémantiques, dites aussi « sémiotiques » (SM, VII, § 56, note 2) qui gouvernent la production des images, et l'on montre comment l'acceptation de ces règles se reflète nécessairement dans les uniformités causales qui constituent la dépiction. Ce sera l'objet du chapitre IV. La distinction n'est pas une coupure dans le réel : le produit et l'activité sont le même phénomène saisi sous deux conceptualisations dont la première supporte l'autre sans pour autant suffire à éclairer l'intentionnalité, ce pour quoi la seconde s'avère indispensable. Sellars aborde la place de l'intentionnalité dans la nature en deux temps. D'abord il recourbe en quelque sorte l'esprit sur lui-même par son fonctionnalisme métalinguistique. Ensuite, il lui confère à nouveau un rapport avec les choses par la considération

d'une strate bien précise de la matérialité de tout signe. L'intentionnalité au sens plein du terme requiert de considérer la dépiction comme le support ontologique d'une activité régie par des règles. Néanmoins, le produit de cette activité existe indépendamment de toute saisie normative, il se réduit à des régularités physiques qu'on peut décrire à la troisième personne, en termes naturalistes. Le fait de ne pas pouvoir analyser la véritable portée de la dépiction comme substrat sur lequel repose notre intentionnalité sans faire appel à un vocabulaire normatif n'implique pas qu'elle soit autre chose qu'une série de régularités physiques entre un esprit incarné et le reste de la nature. Bien plus, c'est seulement parce que le signe est matériellement dénué de sens, c'est seulement parce qu'il accepte avec humilité ce dépouillement par lequel il trouve physiquement place dans le monde qu'il peut en retour espérer regagner une intelligibilité digne de la noblesse de ses prétentions.

1.4 La régression de Bradley désamorcée

Un argument a priori en faveur de l'ontologie nominaliste est sa capacité à neutraliser ce que Sellars appelle le « casse-tête de Bradley sur les relations » (NAO, III, § 17). Si l'on conçoit l'énoncé « *a R b* » à la manière du platoniste, le terme « R » fonctionne comme le nom d'une entité abstraite (la relation « R-ité »). Or, comme l'a montré Bradley[4], pour que l'énoncé soit vrai, il faut un nouveau lien conceptuel pour relier l'entité *a*, l'entité *b* et l'entité *R*. Pour expliquer ce nouveau lien, il faudrait supposer une exemplification de second degré, et ceci à l'infini. Cette régression vicieuse, proche de l'argument du Troisième Homme avancé par Platon[5] contre sa propre théorie des Idées, est parfois jugée fatale aux ontologies « barbues ». À l'inverse, l'astuce syntaxique du Jumblese (ou du regard jumblique qui exporte la leçon du jumblese à n'importe quel langage) permet de ne jamais *nommer* la relation, mais de la *montrer* en configurant les noms des particuliers dans l'espace. Comme l'affirme Sellars, exprimer le lien entre objets exclusivement par une « configuration n-adique conventionnelle [...] brise la régression de Bradley » (NAO, III, § 27).

C'est un argument qui ne convaincra pas tout le monde mais dont Sellars se prévaut. Il estime que ce que nous appelons un regard jumblique sur nos propositions, en montrant qu'on peut se dispenser des noms d'entités abstraites pour exprimer les mêmes idées, a pour résultat de dissoudre ce problème. Dans « a R b » il n'y a que deux expressions indispensables, tandis que « R » ne sert qu'à nous

4. F. H. Bradley, *Appearance and Reality : A Metaphysical Essay*, Londres, Swan Sonnenschein, 1893, chap. III.

5. Platon, *Parménide*, trad. par L. Brisson, Cité selon la pagination standard de Stephanus, Paris, GF Flammarion, 1994, 132a–133a.

aider à voir que ces deux noms sont reliés entre eux, étant à droite et à gauche d'un « R » qui ne nomme rien, devenu un simple pivot conventionnel. En dernière instance, la triadicité qui comportait un corps étranger à une nature que Sellars ne conçoit que peuplée de particuliers est ainsi réduite à une dyadicité. La régression est désamorcée. Pour Sellars, cette analyse de la grammaire profonde du langage contre les apparences de sa grammaire de surface est une tactique plutôt négative que positive. À notre sens, elle n'avance pas un argument décisif en faveur du nominalisme, elle se contente plutôt de montrer que ce qui nous pousse à croire à l'existence des universaux dans le langage ordinaire est superflu. Si on peut en droit s'en passer, rien ne vient plus appuyer l'ontologie que cela supposait. Il ne s'agit pas d'une preuve d'inexistence des universaux. C'est une explication de la genèse de la thèse de l'adversaire dans la grammaire superficielle accompagnée d'un antidote dans la grammaire profonde : certaines phrases mentionnant des universaux sont vraies, sans pour autant que cela implique leur existence. En révélant une forme plus perspicace du langage, il nous guérit des maladies qu'entraînait sa forme courante chez celui qui s'en laissait conter. Argumenter indépendamment en faveur de l'existence des universaux demeure possible, mais il faudra s'y prendre autrement et se montrer plus convaincant que cette explication de nos énoncés ordinaires. En attendant, Sellars aura l'avantage de proposer une ontologie plus parcimonieuse et qui suffit pourtant à expliquer, estime-t-il, tout ce qu'il s'agit d'expliquer en ce qui concerne notre insertion causale parmi les choses. On serait alors en droit de considérer qu'une ontologie moins économe en types d'entités primitives est avancée sans raison, gratuitement, ce qui la remet tout aussi gratuitement à la charge de son défenseur. Pourquoi multiplier les entités sans nécessité ?

Nous ne nous penchons pas plus précisément sur la façon dont Sellars présente ces arguments. De toute évidence, nous simplifions à outrance. Il faudrait souligner que l'objectif de Sellars est moins de se débarrasser des universaux que d'interdire qu'ils figurent parmi l'ameublement du monde. Il refuse par-dessus tout d'expliquer notre capacité à classer un objet au prétexte d'une intuition intellectuelle, d'une intentionnalité scindée en deux, l'une dirigée vers les objets singuliers et l'autre dirigée vers les universaux. Ce que Sellars récuse, c'est toute forme de donation intuitive de la généralité. Reconnaître un objet, ce n'est pas entrer en contact avec des universaux instanciés, c'est manifester une maîtrise préexistante d'une portion minimale d'habitudes langagières interdépendantes. Ces habitudes sont déclenchées par des objets singuliers, aux « manières d'être » numériquement distinctes et auxquels nous n'avons qu'un accès cognitif et donc médiatisé par nos habitudes. Les capacités classificatrices sont apprises par habituation progressive aux usages d'une culture et les universaux nous servent à exhiber et donc à réfléchir à ces règles structurant nos pratiques. C'est à ce titre qu'ils peuvent légitimement ap-

paraître dans des énoncés vrais qui sont à comprendre comme métalinguistiques. Seulement, une théorie naturalisée de la représentation doit faire l'hypothèse (cela ne peut par définition pas se constater) qu'il existe une strate non conceptuelle où seule peut être logée la notion d'une influence causale de la réalité distale sur notre conscience. De nombreux problèmes persistent, en particulier pour montrer qu'on peut effectivement reconstruire toute la richesse des mathématiques modernes avec ces outils contraints. Dans la mesure toutefois où ces dernières sont conçues par Sellars comme appartenant à une région différente de la définition générique de la vérité qu'il donne comme « S-assertibilité » (est mathématiquement vrai ce qui est prouvable) le nominalisme apparaît crédible si on le comprend en rapport avec une élucidation de l'enquête empirique. Dans cette région qui est celle qui nous concerne ici, la S-assertibilité renvoie en dernière instance à la correction des énoncés empiriques singuliers au regard des règles en vigueur, donc au critère de vérification empirique relativisé à un langage et par là même immunisé contre le « mythe du donné ». Nous n'avons pu faire autrement que nous restreindre aux exemples les plus simples. Il suffisait d'indiquer dans les grandes lignes comment Sellars explique la genèse de la théorie des universaux et comment il propose le Jumblese, ou un « regard jumblique » porté sur le langage, ordinaire comme scientifique, afin de montrer que ce qui laissait croire à la réalité des universaux indépendante de tout langage, et pas seulement d'un langage en particulier, est dispensable. On pourrait tout aussi bien définir les universaux comme les catégories d'un langage idéal, autrement dit son architecture inférentielle, ses normes d'usage. Cela ne dérangerait pas Sellars, à condition de préciser qu'un tel langage ne se définit que par sa capacité à produire des énoncés singuliers empiriques qui pictographient adéquatement les configurations singulières distales. Ce sont ces dernières qui sont indépendantes de toute activité linguistique, dans la mesure où elles sont causalement efficaces. Or, sans conceptualisation, pratiquement rien d'autre ne pourrait en être dit : le choc singulier étant chaque fois radicalement autre et n'offrant pas même de prise au souvenir. Comment, en effet, le souvenir qui est lui-même un événement singulier pourrait-il ressembler à un événement radicalement tout aussi singulier ? Le sentiment de similitude, y compris notre propre identité temporelle, semble se trouver à la racine de notre capacité à conceptualiser et peut être compris comme une habitude interprétative que nous héritons, en amont de notre histoire culturelle, de notre histoire évolutive. Cet aspect-là n'est en aucun cas absent de la pensée de Sellars et doit être gardé à l'esprit afin de comprendre comment il reformule l'innéisme kantien. Tous les universaux peuvent être dits contingents dans la mesure où ils ne reflètent aucune structuration catégorielle intrinsèque de la nature. Mais cette contingence surgit à différents niveaux. Les contingences dont nous héritons en tant qu'espèce sont, a minima, plus difficilement accessibles

aux processus de révisions que les contingences culturelles. Une « linguistique transcendantale » telle que Sellars nomme son projet peut alors être conçue comme l'entreprise de dégager ces invariants qui, hors de notre emprise, sculptent notre activité d'interprétation :

> It is a map only by virtue of the physical habitus of the robot, i.e. by virtue of mechanical and electronic propensities which are rooted, ultimately, in its wiring diagram. (BBK, §40)

On voit d'abord que la carte n'est intelligible comme telle, au bout du compte, que relativement à ces habitudes qui en font un usage à valeur représentative. Enfin, pour reprendre l'image de ce robot, on pourrait avancer que certains « habitus physiques » sont « hard-wired », inscrits à même nos dispositions les plus ancrées, dans notre « wiring diagram ». L'usage par Sellars de ce dernier terme montre à quel point on ne peut dire le singulier (la carte comme carte) qu'en référence à une conceptualisation (un diagramme exprime déjà des connexions générales entre des universaux). Il est peut-être un niveau où, mise à part l'explicitation dans le langage, l'on ne peut que se contenter d'espérer que la nature nous a bien faits. Informée par les sciences de la nature et de la vie, voire par la cybernétique, l'entreprise sellarsienne demeure en son fond Critique.

1.5 Copule spécialisée et classification fonctionnelle

Un outil essentiel de la stratégie nominaliste est la reconstruction par Sellars de la copule « être » dans ses usages métalinguistiques. Quand nous disons que « 'sage' (en français) *signifie* la sagesse », la grammaire de surface nous incite à postuler une entité abstraite — la sagesse — liée au mot par une relation sémantique réelle. Pour désamorcer ce réalisme des universaux, Sellars montre que les noms de propriétés sont en réalité des *termes singuliers distributifs* (*distributive singular terms*). De même que l'énoncé « le lion est un mammifère » ne décrit pas une entité platonicienne (« le Lion ») mais formule une assertion distributive sur les lions individuels (« les lions sont des mammifères »), de même l'affirmation « la sagesse est un attribut » se résout en une classification distributive portant sur les rôles linguistiques : « les ·sage·s sont des prédicats ». Le mot « signifie » n'est autre qu'une copule métalinguistique spécialisée permettant d'accomplir cette classification :

> « Les 'wises's (en anglais) *sont* des ·sage·s » (SM, IV, § 14-15)

où le *dot-quoting* (les points encadrants) forme un nom commun qui s'applique à tout item, dans n'importe quelle langue, qui joue le rôle fonctionnel joué par

'wise' dans le langage de base, ici le français. L'expression « signifie » est ainsi reconstruite comme une forme spécialisée de la copule « être » — « spécialisée en ce qu'elle est taillée pour les contextes linguistiques et peut servir de contraste à d'autres connecteurs 'sémantiques' comme 'dénote', 'désigne' et autres similaires » (SM, IV, § 15). De même qu'on dit « les chiens allemands sont aussi des chiens », on dirait alors « les bonjours allemands sont aussi des bonjours ». On dit par là que les bonjours chez eux « fonctionnent » à peu près comme les bonjours chez nous, les cas d'usage ont entre eux des ressemblances non triviales. Cela permet de créer un nom qui parcourt des « NLO » (objet-naturel-linguistique) à travers plusieurs langages et les classifie par référence à un langage de base dont la maîtrise illustre la finesse de la classification en question :

> « To say what an expression stands for is to classify it. The classification, however, is a subtle one, as is the depth grammar of the classification expression. » (SM, IV, § 16)

Dire ce qu'une expression signifie, c'est la classifier fonctionnellement. Et cette classification ne suppose rien d'autre que la capacité à *illustrer*, dans un langage familier, les fonctions qui sont les critères de la classification. Sans familiarité avec le langage qui sert de base, le procédé échoue. C'est la contrepartie à payer. L'intérêt est de ne pas devoir expliciter les règles, ce qui relèverait souvent de l'impossible, en particulier dans les régions les moins « régimentées » du langage, par opposition aux sciences ou aux domaines plus uniformisés. Quoi qu'il en soit, les entités abstraites ne ressurgissent pas pour classer les objets du monde indépendamment du langage en général : ce sont des tokens linguistiques particuliers qui sont classés sous des noms communs fonctionnels. La dimension fonctionnelle de cette classification permet de s'affranchir d'un langage en particulier, pas du langage en général. Elle est interlinguistique. En outre, si ce sont bien des styles d'inscriptions qui sont visés, ils le sont en vertu du rôle fonctionnel qu'ils jouent. On ne les classe pas en vertu de leurs propriétés empiriques comme on pourrait classer les traces d'encre avec les traces d'encre et les signes de mains avec les signes de mains. Tant qu'un signe de main ou un grognement signifie à peu près « bonjour » dans sa langue, il entre dans la même catégorie que le mot illustrant le rôle. Un être qui percevrait tout des propriétés catégoriques et des régularités naturelles mais ne parlerait aucun langage ne pourrait rien comprendre à cette classification. Si on veut la comprendre, on classe des styles de signes selon les normes qui président à leur usage, par comparaison avec ce qui préside à l'usage de leur traduction dans notre langue. Le principe de la classification est prescriptif, il s'agit de normes du dire et du penser énoncées conjointement aux circonstances. Par exemple : face à une fraise, il est prescrit par nos règles d'être conditionné à répondre en substance « rouge » ou

« fruit » à quelqu'un qui nous interroge, quelle que soit la langue utilisée. On doit ensuite être disposé à passer de « rouge » à « non-vert », de même qu'on doit l'être à passer de « rot » à « nicht grün ». Les « coups » autorisés et interdits par l'espace des raisons commun au français et à l'allemand se recoupent largement. Ces transitions habituelles, qui forment le contenu de nos termes sortaux, exhibent des similarités qui nous semblent pertinentes en tant que locuteurs familiers de ces langues. Nous partageons dans une large mesure une même « Lebenswelt » que les difficultés de traductions ne font souvent que souligner par leur caractère exceptionnel. Ces transitions habituelles sélectionnées par la nature puis plus consciemment par la culture font le terreau de notre commun rapport au monde. Leur mise à nu comme opérateurs métalinguistiques n'a bien souvent qu'une utilité philosophique. En maîtriser correctement l'usage, les appliquer aux bons objets dans les bonnes circonstances c'est déjà, quoique non réflexivement, savoir l'essentiel à leur sujet puisque l'essentiel est précisément leur usage. Il s'agit là de ce qui « doit être » [6] en ce qui concerne les habitudes linguistiques qui nous réunissent par-delà les spécificités stylistiques. Parmi toutes les formes et les matériaux de couvre-chef, le style individualise une fonction commune reliée à la météo. Que le style puisse devenir la fonction ne nous concerne pas dans la mesure où ce sont les régions empiriques du langage dont les règles nous préoccupent. La position de son propre corps relativement à la présence du soleil est probablement l'un des traits les plus partagés des organismes vivants. Le soleil apparaît sur presque toutes les cartes, même indirectement par ses effets dans les profondeurs des eaux et de la terre. Nos cartes à nous fonctionnent à l'aide d'objets qui ne peuvent apparaître sur aucune carte, sinon des cartes de degré supérieur, des cartes de cartes. Celles-ci sont alors décorrélées de tout objet ou événement singulier, comme sont les diagrammes. Ce sont des objets abstraits, quoiqu'observables. On peut également en exprimer le contenu dans le langage par des universaux. Il faut alors garder à l'esprit qu'ils ne nomment rien sinon des relations générales entre les objets qui forment nos véritables cartes, des dimensions qu'elles ne peuvent contenir. Distinguer ce premier niveau — où la dépiction se loge exclusivement — de tous les autres, c'est en quelque sorte ce que Sellars entend faire lorsqu'il se définit comme un nominaliste. Il récuse la possibilité qu'une carte de niveau élémentaire puisse à raison mentionner la présence d'un universel dans le monde des choses avec lesquelles nos organismes interagissent causalement. La classification fonctionnelle qu'il substitue comme *explicans* à l'*explicandum* que sont les noms (apparents) d'objets abstraits dans le langage ordinaire commettrait une circularité nocive si elle prétendait classer les rôles en les subsumant sous des universaux. C'est la raison pour laquelle le principe

6. Voir la section 4.2 sur les trois types de règles du devoir-être sémantique que Sellars considère.

de la classification est l'illustration par un rôle familier dans un langage de base suffisamment similaire, peu importe lequel. Le prix à payer pour ce nominalisme est que, pour comprendre cette classification, il faut parler au moins l'une des langues susceptibles de fournir un cas exemplaire. Il faut la connaître, pour ainsi dire, dans sa chair, en être un locuteur compétent. Lorsque les Jésuites sont partis en mission pour répandre le christianisme en Chine — dans l'espoir de faire de l'empereur un nouveau Constantin — ils ont dû s'acclimater aux pratiques indigènes avant d'en sentir peu à peu toute l'intelligence. S'il n'y avait un minimum de similitudes fonctionnelles entre une race extraterrestre et nous, on ne pourrait pas même la reconnaître comme autre chose qu'une région de nature aussi peu alignée sur des normes prescriptives que les régularités des astres. Un être qui ignore ce qu'est une fraise, ne maîtrise pas l'usage circonstancié de ce concept, ne peut pas comprendre en quoi il est correct de réagir en sa présence par ce nom commun. Dire, quand c'est le cas,« là, c'est une fraise », c'est *produire* un jeton du type « fraise ». Cette performance ne peut être dite correcte qu'au regard des règles en vigueur parmi nous. Ce produit ne peut être confirmé qu'en le comparant à d'autres du même type. Chaque production de ces jetons dépend certes de règles. Elle peut ou non s'y conformer. La correction au regard d'une règle peut devenir une incorrection au regard d'une autre. Trancher se fera toujours depuis un troisième point de vue. En tant que *produit*, il nous faut pourtant bel et bien faire l'hypothèse, spéculative et banale, qu'il s'agit d'événements *causaux*, dénués à ce titre de tout caractère normatif, de toute « correction » ou « incorrection ». Leur déclencheur est de la même nature que le produit, à savoir un objet singulier.

— 2 —

La dépiction comme produit

2.1 La carte et le territoire — iconicité et indiciarité

Qu'est-ce que ce « produit » dont nous parlons ? Il s'agit désormais de penser une relation bien précise entre les particuliers de notre ontologie nominaliste. Une relation qui articule la représentation naturalisée et la nature en général. Nous traitons d'objets physiques, numériquement distincts les uns des autres. Comme nous cherchons à imaginer à quoi peut bien ressembler un esprit vu sous cet angle, il faut s'attacher à comprendre comment l'esprit peut représenter les choses qui sont hors de lui. Il existe bien selon Sellars une relation entre les particuliers qui nous composent et le monde mais celle-ci n'est pas une relation sémantique. La sémantique a été résorbée comme affaire de transitions normatives habituelles. La dépiction est autre chose. C'est une relation physique entre la structure des particuliers « spirituels » (les produits de l'esprit) et les structures du monde qu'ils ont pour vocation de représenter. On pourrait dire en première analyse que les structures spirituelles ont pour vocation de « mimer » les structures naturelles : elles cherchent à reproduire leur façon d'être. Cela ne suppose pas une identité numérique. Est-ce qu'on devient ce qu'on mime ? C'est une question qu'on laisse à l'anthropologie, en ce qui nous concerne le « chaman » reste le chaman, il ne devient pas le dieu dont il adopte l'attitude. Ces « particuliers spirituels » sont par exemple les pensées, les écrits, les paroles ou encore les gestes considérés comme des épisodes ou des aspects, des événements de la nature. Ce sont tous les signes que les êtres rationnels utilisent pour se connaître dans leur monde et agir en lui. Certains de ces signes servent de points d'ancrage et les autres servent à établir des comportements auxquels ces points fournissent leurs occasions. Quand le soleil tombe, ce que nos montres « dépeignent correctement » lorsqu'elles sont à l'heure, il faut dire bonsoir. La relation entre le soir et le bonsoir est générale. Aucune série de cartes de premier degré ne suffirait à la représenter. Il faut s'élever au métalangage pour énoncer la règle, mais celle-ci mentionne bien, à titre de circonstance autorisante, des types

d'événements susceptibles de se produire effectivement. Que le monde ne possède pas, selon la perspective de Sellars, la structure catégorielle d'un langage n'implique pas que ses éléments singuliers n'entrent pas dans des relations mutuelles. Ces relations peuvent être des complications de relations dyadiques de dimensions arbitrairement grandes. On pense à nouveau aux n-uplets ou à tout ce que peut dire une carte ordinaire de la relation entre ses objets, même si elle inclut une dimension temporelle. Elles ne seront jamais de la nature d'une connexion générale, ce qui requiert de prendre pour objet des opérations, non des entités pouvant appartenir à l'ameublement du monde.

La phrase « la pomme que j'ai mangée le sept avril 2026 » est un particulier, elle n'existe qu'ici, écrite sur chaque version de cette page. Chaque version imprimée de ce mémoire porterait une nouvelle instance de ce « design de signe », ici une inscription alphabétique, distincte des autres. En vertu des conventions du langage dans lequel il est écrit, le mot « pomme » précédé de « j'ai mangé une » est, suppose-t-on, dans une relation singulière, propre à lui seul, avec la pomme que j'ai effectivement mangée. Autrement, la phrase serait fausse, quelle que soit l'instance considérée. Pour qu'elle soit vraie, il faut qu'elle soit inscrite dans une chaîne causale précédée de l'événement mentionné. La dépiction suppose une relation causale singulière entre des objets linguistiques eux-mêmes singuliers et les objets qu'ils dépeignent :

> [The] concept of a linguistic or conceptual picture requires that the picture be brought about by the objects pictured ; and while bringing about of linguistic pictures could be 'mechanical' (thus in the case of sophisticated robots), in thinking of pictures as correct or incorrect we are thinking of the uniformities involved as directly or indirectly subject to rules of criticism. (V§56, 136)

Contrairement à un robot, je pourrais mentir, être jugé personnellement responsable d'une incorrection. Si je n'avais pas mangé la pomme dont je parle, la relation dynamique de dépiction qui est supposée par ma phrase entre de multiples inscriptions possibles et un événement unique s'avèrerait être un échec, le monde ne serait pas ainsi que ma phrase le prétend. Une dépiction ne peut être jugée correcte ou incorrecte qu'à travers le système de signes utilisé pour énoncer les règles de ce qui doit être et doit être fait pour compter comme une représentation au sens plein. En elle-même ce n'est toutefois pas une relation sémantique — elle vaut pour un robot — car elle ne fait pas intervenir une relation unique entre le type, ou la signification abstraite de ma phrase, et la chose dépeinte. Selon une première analyse, la dépiction suppose seulement qu'il existe avec l'objet dépeint autant de relations causales singulières qu'il existe d'instances du type, donc de versions de ma phrase. L'intentionnalité se construit « par-dessus » ce niveau causal. Selon

Sellars, comprendre une signification c'est toujours, au niveau inférieur, supposer une dépiction réussie, à savoir un certain état du monde :

> « In this sense we can say that isomorphism in the real order between the robot's electronic system and its environment is a presupposition of isomorphism in the order of signification [or meaning] between robotese and the language we speak. » (BBK, §53)

Il est à noter qu'on ne multiplie certes pas les types d'entités en éliminant les universaux mais qu'on multiplie en revanche les relations à prendre en compte. L'isomorphisme doit valoir entre chaque impression du journal et le fait divers rapporté. Cela est acceptable car la parcimonie préfère une complexité produite à partir d'un nombre plus limité d'éléments primitifs, ce qui est le cas ici. Les impressions du journal et le fait divers sont tous deux des particuliers non répétables. Une ontologie nominaliste ne peut comprendre l'articulation de l'esprit et de la nature, aux yeux de Sellars, que comme une relation non-sémantique entre ces particuliers. La dépiction est une relation. La signification n'en est pas une. On l'a dit, le nom d'un universel n'est qu'en apparence une relation à un objet extra-linguistique. Au mieux peut-on corriger Sellars en distinguant entre relation intelligible et relation réelle. La dépiction serait alors affaire de relation réelle. Outre cette description abstraite, comment comprendre la dépiction de façon plus intuitive ?

2.1.1 Iconicité

Selon Sellars, il faut imaginer une relation comparable, en première analyse, à celle des cartes avec leur territoire. La carte rend présent une seconde fois un ensemble de relations qui l'était déjà ailleurs, à même le territoire. Un particulier spirituel qui dépeint existe à part entière en tant qu'objet et certaines de ses parties instancient des caractéristiques n-adiques qu'instancient également certaines des parties du territoire représenté. La manière d'exister d'une dépiction ressemble à celle d'un certain territoire. L'esprit ressemble concrètement à la chose.[1] Sellars utilise la logique (moderne) des relations pour avancer la notion de représentation non sémantique comme ressemblance structurelle entre la strate empirique de tous les signes, internes comme externes à l'âme. En revanche, sur la nature du lien, c'est un retour à Aristote. La notion de ressemblance s'en trouve simplement élargie.

Une dépiction, par le fait même d'exister, se distingue d'une inexistence intentionnelle : en cela, c'est un mode de représentation a-sémantique. Néanmoins, cette

1. Aristote soutenait que seules les affections de l'âme — les pensées — sont des ressemblances (*homoiōmata*) des choses, et non les sons de la voix ni les marques écrites, qui n'en sont que les symboles : « Les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme [...] comme sont identiques aussi les choses dont ces états sont les images. » (Aristote, *De l'interprétation*, trad. par J. Tricot, Organon, II ; cité selon la pagination de Bekker, Paris, Vrin, 1936, 1, 16a3-8).

corrélation concrète est permise par les règles d'un langage, par un certain récit sur ce qu'est le monde. C'est à nouveau la citation que nous avions rencontrée plus haut :

> « The patterns on the tape do not picture the robot's environment merely by virtue of being patterns on the tape. In Wittgenstein's phrase, the "method of projection" of the "map" involves the manner in which the patterns on the tape are added to, scanned, and responded to by the other components of the robot. It is a map only by virtue of the physical habitus of the robot, i.e. by virtue of mechanical and electronic propensities which are rooted, ultimately, in its wiring diagram. » (BBK, § 40)
>
> Il dit encore :
>
> « In order for 'a', 'b', etc., to be correlated with objects, the spatio-temporal story-tellings in which they occur, however schematic, must be *depictings*. This means that certain matter-of-factual relations, satisfied by 'a's, 'b's, etc., as elements in the language, must be counterparts of relations satisfied by the objects which they represent in the pictures. » (SM, V, § 33)

La notion d'un système de relation qui serait la « contrepartie » d'un autre est une forme élargie de ressemblance. Mais alors, une infinité de systèmes pourraient se ressembler pour peu qu'ils possèdent la bonne structure relationnelle ? Bien sûr, une carte ressemble à beaucoup de territoires, voire à beaucoup d'autres choses si l'on imagine une règle de projection plus ou moins farfelue pour chaque cas. La similarité est un concept « insidieux », c'est ce dont traite Goodman dans « Seven Strictures on Similarity » [2]. Voilà le premier point qui fait échouer notre tentative de considérer une coupe instantanée d'espace-temps au sein de laquelle une relation statique existerait de façon unique. Une géométrie figée ne suffit pas. Si l'on accorde à l'espace la « puissance du continu » selon les axiomes ensemblistes classiques (l'infini actuel de Cantor), le critère de ressemblance avoue son insuffisance : il existerait alors une isomorphie purement mathématique entre les points d'un banal trait d'encre et ceux de n'importe quel territoire. Cartographie-t-on toute la vérité empirique sur le monde dès qu'on trace un point ? Conscient que cette trivialisation ruinerait sa théorie, Sellars avance que la dépiction entraîne une « déduction transcendantale du finitisme » (SM, V, § 94). L'argument puise ainsi sa force : si le réalisme scientifique est vrai et que la dépiction est le socle de la relation langage-monde, alors la réalité physique ne peut pas être un continu cantorien

2. N. Goodman, « Seven Strictures on Similarity », in, *Problems and Projects*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972, p. 437-446.

composé d'une infinité actuelle de points mathématiques. En effet, toute prétention au « mapping » d'une région sur une autre devient triviale. Les alephs cantoriens ne sont que des « objets idéaux », des fictions utiles pour le calcul, pas une ontologie.

Dans une note un peu rapide, Sellars précise que rejeter les entités cantoriennes hors de la réalité ne l'oblige pas pour autant à tomber dans le « quantisme » — l'idée d'une réalité pixelisée faite de blocs d'espace-temps indivisibles. Sa solution est de revenir à une conception de l'infini potentiel inspirée d'Aristote. Le monde est continu au sens où tout « filet » (*mesh*) conceptuel que nous jetons sur lui pour dépeindre des objets aura toujours un grain fini, mais ce filet pourra toujours « être remplacé, en principe, par un filet encore plus fin » (SM, V, § 94n). Le nombre d'entités en relation dans une dépiction est toujours fini à un instant donné de l'enquête, bien que virtuellement infini, dans la mesure où la science peut toujours décider de découper le réel plus finement. Entre un monde actuellement fini ou actuellement infini, Sellars se décide pour un monde toujours fini depuis le point de vue d'une théorie donnée, mais infini dans la mesure où toute théorie qui lui succède peut faire le choix de jeter un filet aux mailles plus resserrées afin d'améliorer la ressemblance, de suivre de plus près la courbe des choses. Les problèmes soulevés sont d'envergure. Le passage a surtout pour mérite de montrer comment Sellars prétend tirer de sa réflexion transcendantale, qui le conduit à émettre l'hypothèse spéculative du « picturing » des vérités métaphysiques. La nature apparaît comme un « potentiel » qu'on ne peut saisir qu'en relation à nos constructions linguistiques sans pour autant qu'elle y perde toute indépendance. Si jeter un « filet plus fin » se justifie, c'est que nos vieilles cartes auront montré des limites.

L'aveu de l'ampleur à peine esquissée des tâches qu'ouvrent ces passages, souvent en note de bas de page, révèle l'honnêteté d'un penseur qui ne masque pas les difficultés soulevées par sa théorie. Il révèle aussi l'importance qu'il lui prête, puisqu'il n'accepte une solution à un problème métaphysique qu'en fonction de ce avec quoi elle est compatible. Comme il le concède lui-même un paragraphe plus tôt, les problèmes que la dépiction pose à la structure des théories microphysiques sont si ardus qu'il ne peut que les « regarder bien en face », avant de passer son chemin : ce sont des « issues which are so intricate that I can do little but look them in the eye and walk on » (SM, V, § 93). Comme il estime que la dépiction est la seule façon de donner une assise ontologique à la vérité empirique comme propriété sémantique, le transfini cantorien doit impérativement être écarté du dénombrement des réalités singulières.

Accordons-lui donc, en plus du nominalisme des « manières d'être », que le monde est un ensemble d'objets aussi « fins » que le progrès de la science le requiert ; mais pas actuellement infini. Il n'en reste pas moins que la ressemblance est un critère insuffisant pour penser la dépiction. Admettons d'abord que les ressem-

blances sont ancrées dans la réalité des manières d'être particulières (peut-être devrions-nous dire « singulières » mais nous n'avons pas choisi de mobiliser cette distinction). On l'a dit, le mot « ressemblance » lui-même suppose un esprit qui juge qu'une ressemblance existe, qu'une substitution est concevable. C'est probablement une fonction essentielle de tout vivant, quel que soit le sentiment ou le mécanisme par lequel l'évolution a réalisé cette fonction. À l'horizon, c'est l'idée de projet signifiant au service duquel cette substitution aurait lieu et donc d'un certain cadre conceptuel qui est supposé par le terme de « ressemblance » dans son acception courante. C'est la raison pour laquelle nous ne parlons des autres vivants que par analogie avec nous. Nous continuerons toutefois à l'utiliser en ignorant cette précision, tout simplement parce que dans la perspective de l'auteur que nous discutons, il existe une réalité indépendante du langage. On l'a dit, elle est composée d'êtres bien distincts qui partagent certaines manières d'être non pas numériquement identiques, mais similaires. Ces êtres existent absolument, malgré l'incapacité de tout langage, même idéal, à les dire dans leur singularité. Le langage ne peut en effet les saisir autrement que par ce qui est en eux « intelligible », compris comme ce qui tend au long terme à faire prévaloir certaines structures catégorielles, certaines habitudes interprétatives, plutôt que d'autres. En ce sens-là, intelligible et réel sont donc synonymes. Le problème n'est pas là. Des objets existent et se ressemblent plus ou moins, c'est admis. Ce qui va à l'encontre de l'idée de relations singulières entre les objets et leurs dépictions c'est la prolifération des ressemblances, pas leur relativité à une culture et à des valuations. Sans aller jusqu'à soutenir que « tout ressemble à tout » ainsi que l'infinitisme ensembliste (réfuté ci-dessus) le permettrait, on peut arguer d'une ressemblance entre une carte regardée sans y faire trop attention et de nombreux territoires, voire avec d'autres objets. Les circuits imprimés ne ressemblent-ils pas à des villes miniatures ? Ainsi encore des traces de café au fond d'une tasse, qui, par exemple, ressemblent, faut-il croire, à beaucoup de choses. Eu égard à cette prolifération, nous en concluons après Sellars qu'il faut, à cette condition nécessaire qu'est la ressemblance, ajouter des conditions jusqu'à atteindre une définition nécessaire et suffisante de notre objet.

2.1.2 Indiciarité

C'est à ce stade que la relation causale entre le produit de la dépiction et ce qui déclenche cette production devient cruciale. Souvenons-nous plus haut, Sellars disait déjà « [The] concept of a linguistic or conceptual picture requires that the picture be brought about by the objects pictured [...] ». (V§56, 136) La girouette ressemble au vent car elle pointe dans la même direction que lui. Si toutefois elle est un indice fiable de la direction du vent qui souffle actuellement, c'est qu'elle

est en relation causale et donc « dynamique » avec lui. C'est l'influence du vent qui transmet la caractéristique « orientation vers X » de la cause à l'effet. Une branche quelconque pointant dans la même direction ne compterait pas comme un indice fiable, car le vent pourrait tourner et ruiner une ressemblance qui était contingente du point de vue de cette influence dynamique exercée par le vent. Le « cas Gettier » d'une horloge dont la pile est vide mais qui indique la bonne heure montre bien que la relation dynamique ou, comme nous dirons aussi, *indiciaire*, doit être maintenue pour que l'indice fasse son travail. Contrairement aux signes dont nous avons situé plus haut la contingence au niveau de l'évolution et de la culture, le signe indiciaire, comme au reste le signe iconique (qui concerne la ressemblance), n'est pas contingent. Le signe a des propriétés intrinsèques sans lesquelles il ne pourrait servir son office. On l'a dit, la ressemblance doit avoir lieu, elle concerne les manières d'être singulières des objets indépendamment de ce qu'on en pense. (Quoi qu'il faille que quelqu'un pense pour remarquer la ressemblance, celle-ci tient à une réalité qui préexiste). À son tour, l'icône doit être en relation causale (pertinente) avec son objet. Elle hérite causalement de lui certains traits. Outre la ressemblance qui sélectionne trop large, ou plutôt ne sélectionne pas, la relation de dépiction que nous cherchons doit se fonder dans un rapport causal entre l'objet qui dépeint et ce dont il est le représentant. L'un doit « répondre » à l'autre. Sellars nous offre un premier modèle de cette réponse qui dépeint, ou fait œuvre pictographique dans *Mental Events* (*MEV*). Il dégage alors un signe pensable hors de toute intentionnalité authentique, c'est-à-dire hors de l'usage des signes dont nous disons qu'ils signifient de façon contingente :

> « An iron filing can be said to respond to a green magnet *as a magnet*. It clearly doesn't respond to the magnet as green, for it would respond in the same way if the magnet were of any other color. But though the filing responds to the magnet as a magnet, we don't say, except metaphorically, that the filing is *aware* of the magnet as a magnet. I shall refer to the sense of 'responds to as' in which the filing responds to the magnet as a magnet as the *causal* sense of the phrase. » (*MEV*, § 52-53)

Il est nécessaire que la limaille de fer soit un signe que l'aimant est un aimant. Sa nature de signe tient à ce dont est composée la limaille, contrairement au mot « limaille » lui-même, qui est un choix contingent de lettres, un résidu de notre histoire culturelle, qu'on pourrait remplacer par d'autres en émettant les conventions *ad hoc*. Si on remplaçait la limaille par du pain, elle ne serait plus un indice de la présence d'un aimant. La réponse causale serait rompue.

On l'a dit, le mot « ressemblance » est d'usage trop restreint : on dit qu'un

visage ressemble à un autre parce qu'ils ont en commun un teint ou la forme d'un nez, mais non qu'une girouette ressemble au vent, alors qu'elle partage avec lui une même direction relative à leur environnement. Pour écarter ce malentendu et viser la ressemblance au sens qui nous intéresse, nous parlerons d'iconicité. Nous disons donc qu'il est nécessaire à la représentation non sémantique de représenter un objet en vertu non seulement de son iconicité mais aussi de son indiciarité. Nous empruntons ce vocabulaire à Charles Sanders Peirce :

> "An Icon is a sign which refers to the Object that it denotes merely by virtue of characters of its own, and which it possesses [...] whether any such Object actually exists or not. [...] An Index is a sign which refers to the Object that it denotes by virtue of being really affected by that Object." [3]

La dépiction se comprend alors comme la combinaison des deux types d'objets qui sont aptes à faire office de signe pour des raisons *nécessaires*, à savoir en vertu de propriétés spécifiques qu'ils possèdent. Cela se comprend par exclusion du « symbole » au sens de Peirce, qui ne signifie ce qu'il signifie que pour des raisons *contingentes* (trajectoire évolutive et histoire culturelle). L'icône peut ressembler à son objet grâce à ses propriétés n-adique intrinsèques et l'indice grâce à sa relation causale réelle avec son objet. Ce sont-là des raisons nécessaires qui expliquent l'aptitude de ces objets à servir de substitut signifiant pour un autre objet. Combinés en un seul objet, ces caractéristiques intrinsèques font d'un objet naturel une dépiction. À l'inverse, n'importe quel mot pourrait être remplacé par un autre et signifier son objet, cela en fait un symbole car il ne signifie que pour des raisons contingentes, le fait qu'on se soit mis à utiliser tel mot plutôt qu'un autre. Pour qu'une phrase consiste en une dépiction, il faut alors la considérer comme un objet naturel, doté de propriétés n-adiques et d'une relation causale nécessaire à son objet.

On retrouve bien là l'idée de Sellars selon laquelle la dépiction est ancrée dans les caractéristiques « n-adiques » des objets, à savoir leurs propriétés et leurs relations. La dépiction est un signe qui combine un indice et une icône. Elle est un objet naturel qui signifie en vertu de caractéristiques réelles. Le service qu'il rend ne pourrait pas être endossé par n'importe quel autre objet au gré des seules conventions, comme c'est le cas du symbole.

La relation entre le signe qui dépeint et l'objet dépeint, comme y insiste deVries, n'est pas une relation entre faits — contrairement à ce que soutenait Wittgenstein — mais « a relation between objects in the causal, natural order » [4]. Elle signifie bien

3. C. S. Peirce, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce, Elements of Logic*, sous la dir. de C. Hartshorne et P. Weiss, t. 2, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1932, CP 2.247–2.248.

4. W. A. deVries, *Wilfrid Sellars*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2005, p. 69.

en revanche *en vertu* de faits à leur propos. Pour qu'un certain complexe d'objets puisse être dit en dépeindre un autre, il doit non seulement posséder des propriétés n-adiques en commun avec celui-ci mais il doit également causalement hériter de lui lesdites propriétés. Ce sont en vertu de ces faits que le signe fait son travail, mais la relation vaut entre les objets, pas entre les faits. L'ontologie factuelle du *Tracatus* est révoquée.

Il appert de tout ceci que la dépiction doit être un indice fiable, propre — une fois interprété selon des normes — à convoyer de l'information à propos de quelque chose d'existant, comme la girouette est un indice fiable du vent et nous informe sur sa direction puisqu'elle partage avec lui une orientation en vertu de son lien causal avec lui. Ainsi, la ressemblance seule ne suffit pas, il faut que les qualités en commun soient héritées de l'objet dépeint. Sellars anticipait ici l'ancrage causal-naturaliste de la représentation — non une théorie causale *de la référence*, qui demeure pour lui métalinguistique ou normative — et fut lui-même précédé, peut-on constater au passage, par la sémiotique de Peirce.

Parfois, la fiabilité causale de l'indice rencontre des limites physiques (comme l'aimant chauffé au-delà de sa température de Curie). Mais du point de vue de l'intentionnalité, ces caractéristiques nécessaires sont maintenues par le respect des normes. Pour comprendre comment des normes peuvent instituer et préserver ces régularités physiques (dont elles dépendent en retour) sans présupposer une conscience réflexive des règles chez le sujet (ce qui condamnerait l'enfant ou le robot à une régression intellectualiste à l'infini), Sellars forge la distinction cardinale entre les règles d'action (*ought-to-do's*) et les règles de critique (*ought-to-be's*). Une règle d'action (*ought-to-do*) s'adresse à un agent capable de concevoir la règle pour guider ses choix (« En circonstances C, on doit faire A »). Une règle de critique (*ought-to-be*), en revanche, énonce simplement un état de fait qui doit être le cas (« En circonstances C, le sujet S doit être dans l'état Y »). C'est le cas du chien qu'on aurait dressé qui doit s'asseoir quand on claque des doigts[5]. Cette tendance est chez lui réelle du point de vue de la norme mais peut être défaite par les circonstances. C'est par l'intermédiaire des *ought-to-do's* de la communauté des éducateurs (qui corrigent et façonnent le comportement de l'apprenti) que ce dernier acquiert des propensions physiques conformes aux *ought-to-be's* de la langue (par exemple, être disposé à dire « ceci est rouge » en présence d'un objet rouge). Cette conformité passive à une norme de critique définit ce que Sellars nomme la conduite régie par des schémas (*pattern-governed behavior*) : un comportement physique, causalement déterminé, mais normativement orienté par la communauté. C'est l'uniformité de ce comportement façonné par les normes qui réalise matériellement les règles de

5. *Ibid.*, p. 61.

projection requises pour que nos énoncés dépeignent le monde.

On a dit plus haut que la position de Sellars au sujet des lois de la nature leur confère une réalité qui dépasse la conjonction infinie de propositions empiriques singulières. Elles ne sont pas qu'un résumé de cas particuliers nombreux. On peut donc en parler et les dire authentiquement vraies, elles sont même indispensables. Il n'en comprend pas moins les lois plutôt comme un aspect de notre cognition que comme une réalité opérante. Si la nature manifeste néanmoins, aux yeux du philosophe de Pittsburgh, des régularités factuelles et contingentes, cette relation causale (ou indexicale) assure en outre au signe une certaine persistance et robustesse à travers le temps. Un objet qui dépeint doit *co-varier* avec l'objet qu'il dépeint. Ils ne partagent pas toutes leurs caractéristiques, mais un certain jeu pertinent parmi elles qui co-varient de façon réglée. Si le cavalier descend de son cheval, la trace du sabot sera moins profonde. Si le vent tourne, la girouette tourne. Peu importe la chaleur du vent. De même, la peinture dont on aurait pu enduire la limaille de fer n'importait pas pour la réponse causale de l'aimant. En cela, on peut être tenté de dire qu'une propriété particulière de l'objet est « représentée ». Pris hors de tout *usage* du signe *comme signe*, l'appellation est encore précipitée et nous verrons pourquoi, mais les conditions matérielles et nécessaires de cet usage : iconicité et indiciarité, sont en place.

Parfois, la fiabilité atteint donc ses limites : si l'on chauffe l'aimant au-delà de la température de Curie, le magnétisme cesse et la réponse causale pertinente disparaît. Ce sont des cas particuliers que la réserve du *ceteris paribus* entend couvrir. Le devoir-être normatif, les « ought-to-be rules » qui gouvernent les réalités classées fonctionnellement, n'est pas soumis à la même nécessité qu'une loi naturelle. Le chien qu'on aurait dressé doit s'asseoir quand on claque des doigts [6]. Cette tendance est chez lui réelle mais peut être défaite par les circonstances. Un chauffeur ivre cesse d'être un indice fiable de la présence des autres usagers : ce qu'il doit pourtant moralement être, et cette fois-ci d'abord à lui-même en tant qu'être rationnel. Il *se* le doit. On voit comment l'usage du signe comme tel est orienté par toute une ambiance normative, ce qui suppose une communauté d'interprètes. Il reste que la fiabilité de l'indice ancrée dans cette réponse causale n'est pas une nécessité inébranlable mais vaut sous condition : elle s'applique dans la plupart des cas, le long d'un spectre de situations propices qui permettent une certaine robustesse tout en « connaissant » des limites. Ces marges d'erreur font l'objet d'une constante réévaluation normative — une forme de jurisprudence conceptuelle qui affine continuellement l'usage des signes et déplace les seuils d'acceptabilité.

Avec l'idée de carte ou celle de conduite automobile, l'action humaine, capable

6. *Ibid.*, p. 61.

en droit d'une direction consciente qui met des principes généraux au service de syllogismes pratiques, plus ou moins altruistes, entre pour une part importante. Pourtant, on le voit, la notion d'indice fiable s'applique autant à un aimant, qui est l'indice fiable d'un champ magnétique, qu'elle s'applique à des êtres vivants. Pensons encore aux canaris des mines, sentinelles vivantes de la présence de gaz. C'est encore l'usage qui transforme l'innocent volatile en signe. Et c'est possible en raison des qualités empiriques de ses voies respiratoires, plus sensibles. Le signe est signe nécessairement, en vertu de ses qualités propres et de sa relation réelle, causale, à l'événement signifié ; mais c'est sa mise en usage comme signe, médiatisée par des habitudes humaines conventionnelles, qui le met à profit. On voit avec cet exemple que pour valoir comme signe, la chose ou l'être doit être utilisé comme tel. Mais la chose existe telle qu'elle existe, qu'elle soit utilisée pour représenter autre chose ou non, mise ou non au service d'un projet, par soi-même ou par un autre. L'usage s'appuie sur les caractères intrinsèques d'une chose ou d'un événement, ainsi que ses connexions régulières avec d'autres, afin d'en faire un *substitut*. Le gaz est invisible et inodore, pas le canari.

En tout état de cause, pour pouvoir dépeindre, servir de signe qu'on dira « propositionnel » en un sens non linguistique, la chose doit présenter deux aspects. L'indice fiable inclut l'iconicité en cela qu'il repose sur une relation causale, susceptible d'informer un esprit sur certaines caractéristiques de l'objet qui influe sur l'indice. Il s'agit d'une définition non syntaxique de la double fonction que doit remplir toute chose pour se qualifier comme l'équivalent d'une proposition empirique. Dans le cas d'une proposition candidate au statut de dépiction, ces deux fonctions sont les suivantes. Le signe doit déclarer quelque chose et le déclarer d'un objet ou d'un ensemble fini d'objets : y référer et le caractériser. C'est cette double fonction qui fait de tout ce qui est en mesure d'assumer ce rôle une dépiction potentielle. Nous aurons alors reconstruit ce que Sellars nomme une représentation singulière de base (*basic singular representation*). C'est à ces dernières que les propositions empiriques générales, qui sont exclues du champ de la dépiction par leur usage des quantificateurs universels, doivent rendre des comptes en ce qui concerne leurs propres conditions de vérité. Le contre-exemple invalide la loi. Il ne s'agit pas d'une théorie du progrès scientifique effectif, on sait que les anomalies peuvent s'accumuler en l'absence de théorie supérieure pour faire tomber le paradigme. Il s'agit ici de logique. Sellars s'efforce de sauver quelques intuitions de l'empirisme logique du Cercle de Vienne sans tomber dans ses travers.

2.1.3 Quel atome ?

Pour ce faire, il convient de le suivre en distinguant deux sens du mot « atomique ». Dans les deux cas il ne s'agit pas de métaphysique mais des rapports inférentiels entre deux niveaux de la pensée. Une expression est *syntaxiquement* atomique lorsque les règles de formation du langage ne la décomposent pas en constituants plus élémentaires. Elle est *picturalement* atomique — c'est là le sens qui nous importe — lorsqu'elle fonctionne, *qua picture*, comme une unique représentation singulière de base : un état représentationnel (énoncé, inscription, épisode mental) qui exerce d'un seul tenant sa double fonction référentielle et caractérisante. Ces deux atomicités ne coïncident pas nécessairement, et c'est précisément leur écart qui rendra intelligible, dans la section suivante, le traitement sellarsien des opérateurs logiques. Pour dépeindre il faut exister et hériter dynamiquement une ou plusieurs propriétés et/ou relations de la chose dépeinte. La girouette hérite sa relation au nord de la relation au nord qu'entretient le vent.

L'exemple du phonographe, que Sellars emprunte au *Tractatus* de Wittgenstein[7], est éclairant. Le sillon ondulé d'un disque « dépeint » la musique qu'il peut reproduire : « the wavy groove of a phonograph record pictures the music which it can reproduce. This picturing cannot be abstracted from the procedures involved in making and playing the record » (BBK, § 40). Les bosses du sillon ne ressemblent en rien, qualitativement, aux sons d'un orchestre. Pourtant, la structure relationnelle des variations spatiales du sillon est isomorphe à la structure relationnelle des variations temporelles du son. L'iconicité est dans ce cas relationnelle : les relations entre les parties d'un tout « ressemblent » aux relations entre les parties d'un autre. C'est un isomorphisme de second ordre — entre deux structures de relations — et non une simple ressemblance qualitative. Mais cet isomorphisme ne suffit pas à en faire une dépiction : il faut en outre que le disque ait été produit *par* la musique, et de telle sorte qu'un dispositif approprié permette de retrouver le chemin inverse. Une loi de projection est pensable, elle est réalisée à même le mécanisme. La transmission est mécanique, d'où l'image du robot dont Sellars ne s'interdira pas d'user. On l'a dit, le sillon n'est carte que « by virtue of the physical habitus of the robot, i.e. by virtue of mechanical and electronic propensities which are rooted, ultimately, in its wiring diagram » (BBK, § 40). Ce terme d'*habitus* provient chez Sellars non pas de Bourdieu mais de Thomas d'Aquin : il désigne un mode d'être qui actualise des potentialités par l'usage intentionnel et finalisé d'une chose extrinsèque. Conférer un sens aux interactions du robot avec son environnement c'est lui prêter cette intentionnalité, au moins à titre heuristique. La dépiction n'est jamais tout à fait séparable des procédures finalisées qui la rendent opérante et la

7. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, *op. cit.*

mettent au service d'une agentivité, même rudimentaire. Cela ne change pas, aux yeux de Sellars, la nature purement actuelle des éléments que ces procédures permettent de comprendre dans leur unité. Dans le cas de l'être humain, un ensemble d'habitudes innées, ou acquises à travers la culture, nous conduisent en fonction de nos expériences à répondre d'une certaine façon aux incitations causales en provenance du monde et de notre propre corps. À la rencontre des choses en nous et hors de nous, nous produisons une certaine musique, un certain son de cloche qui dépend de l'ensemble de nos habitudes et de leur mise en acte séquentielle selon les circonstances. Cela vaut, que ces habitudes soient sélectionnées par l'évolution ou résultent d'un façonnage secondaire, les unes et les autres coopérant chacune à leur niveau. En ce sens, on peut concevoir la production du vinyle comme le fruit d'un « proto-habitus ». Le phonographe est certes une « analogie distante » (BBK, § 40), mais c'est précisément cette distance qui révèle le noyau invariant : un isomorphisme structurel entre deux systèmes d'objets, engendré et maintenu par une connexion causale.

Dès lors, on peut imaginer que le système nerveux d'un animal « dépeint » en ce sens. On fait alors abstraction de ce qui fait d'un animal ce qu'il est. À ce stade encore très abstrait, l'animal est conçu par nous comme un système physique comme n'importe quel autre. Sellars prétend que ce système, de façon plus complexe en degrés mais essentiellement similaire en genre au cas de la girouette, est un indice fiable de la présence des choses utiles à sa survie. Il répond aux choses comme telles ou telles, « au sens causal ». Or, Sellars se donne dans le cas des animaux les moyens de passer de la notion de « répondre à X comme Y » à la notion, qu'il applique par analogie avec nous, de « représenter X comme Y » :

> Thus a rat's φ-state wouldn't be a state of representing something as a triangle, unless it [i.e., the rat] had the propensity to move from the φ-state to another state which counts as a primitive form of representing it [i.e., the "something"] as 3-sided or as having, say, pointed edges. (MEV, 336)[8]

L'animal répond aux choses non seulement dans son milieu mais aussi dans son propre organisme. Par exemple, les signes de la présence d'un ver intestinal entraîneront la consommation d'herbes qui causeront son élimination. Dans ce dernier exemple affleure ce qui caractérise en propre le vivant. L'intégration des propensions isolées à répondre se fait au sein d'une stratégie où un état entraîne par association innée ou acquise une série d'autres états « visant » une fin. Quelle serait cette fin ? Au-delà de l'individu, cela favorise la reproduction de la lignée. La théorie

8. cité par J. F. Rosenberg, « Sellarsian Picturing », in, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 118-137, p. 108.

de l'évolution s'arrête ici, et nous avec. Quoi qu'il en soit, un objet est « dépeint » par l'organisme et cela entraîne une réaction en chaîne d'habitudes qui protègent son intégrité. La notion pleine et entière de « représentation naturalisée » qui nous occupe en vient à se clarifier davantage :

> « States of an organism are representational, in other words, only if they are appropriately connected, directly or indirectly, to its conduct or behavior. A state, ρ, represents a certain location λ in the environment of a white rat, for example, only if it belongs to "a system of representational states ρi, ρj... so related that the system is structurally similar to the spatial structure of its environment, consisting of λi, λj [...]" and "so connected with each other and with the rat's locomotor activity that together they constitute... a strategy for finding λ". A symbol S represents an object O—referentially "picks it out"—only if "S belongs to a RS [système représentationnel] in which it is so connected with other features of the system (including actions) as to be the focal point of a strategy for finding O". And a state represents an object as being of a certain character, φ, [Sellars] tells us, only if "the organism has a strategy for finding φ objects" which "essentially involves inferential sequences" (MEV, 337). [9]

L'objet isolé sur lequel nous avions concentré nos efforts jusqu'à présent ne représente pas encore véritablement. Il s'agit d'en faire le « point focal » d'une stratégie qui l'articule à l'action « de trouver » ; à *l'enquête*, serait-on tenté de dire. « Li chevalier quiert l'aventure » aurait dit Chrétien *; Quaerere,* en latin. Un animal a développé un certain faisceau d'habitudes qui lui permet de chercher et de trouver. Ces habitudes se composent de transitions entre états représentationnels qui ont pour condition et fin, au moins partielle, de maintenir son intégrité physique collective. Chaque organe concourt aux fins du tout. Cela permet de penser une unité structurelle entre des particuliers qui demeurent — nominalisme oblige — distincts numériquement, mais maintiennent une certaine structure à travers le renouvellement de ses composants. Les caractéristiques de la dépiction sont ici mises à profit par le vivant, et nous commençons à en prendre la vraie mesure. Pourtant, ontologiquement, le cas est bien celui d'un ensemble de réponses causales particulières sélectivement déclenchées par certains aspects de l'objet qui génère cette réponse. L'animal ne conçoit pas le ver intestinal comme un élément « nocif », il se contente de répondre à la présence d'un objet possédant certaines propriétés. Il le fait de façon pertinente, selon nous, pour sa survie. L'objet semble être classé comme nocif relativement à l'animal mais cela est une projection de notre part car,

9. *Ibid.*, p. 110.

pour Sellars, seuls les êtres rationnels classent, au sens propre, les objets. De la réponse différentielle à la rationalité il y a encore un pas. Ontologiquement cela dit, tout est en place. Aucun primitif nouveau ne devra être ajouté à l'ameublement du monde. Pourtant, comme on le verra, les hommes sont (à notre connaissance) les seuls à se déplacer véritablement dans l'espace des raisons. Il s'agit de maintenir cette position et de ne pas tout confondre. Les hommes ou les agents rationnels en général, ne peuvent être dits se « déplacer » dans l'espace des raisons — faire des cartes de cartes — qu'eu égard à certains principes généraux. Ces derniers ne dépeignent rien d'existant. Cette prérogative ne vaut que des cartes du niveau de base.

Or, de ces principes métalinguistiques, les hommes acceptent néanmoins et à bon droit la vérité, ils leur confèrent un contenu cognitif authentique. Plus que la simple expression d'une émotion ou de toute autre attitude sur laquelle la vérité n'aurait pas prise, ils y trouvent un sens plein et entier. Plutôt que de les reléguer hors du champ supposé encore et toujours, par les « positivistes » les moins habiles, être le seul à bénéficier de ce privilège que serait le « descriptif », les hommes trouvent dans les principes des raisons de se battre, pour le meilleur et pour le pire. Au fond, comment pourraient-ils avoir tort ? Quoiqu'ils ne dépeignent pas, ces principes généraux, dans la mesure où l'on peut les justifier et les critiquer par le raisonnement, sont en cela même des objets légitimes de nos cartographies. Pas de *toutes* nos cartographies, cela étant. Le niveau de base, celui qui dépeint, ne saurait les accueillir. L'espace des raisons, de l'intentionnalité, de la signification, se joue précisément aux niveaux supérieurs. C'est l'usage des dépictions qui en fait des signes. Elles deviennent par là un support indispensable à nos prises de décisions mais ne peuvent en aucun cas trancher. Ce niveau ne nous est pas, on l'a dit, accessible autrement que sous la forme d'une hypothèse bien particulière. Une hypothèse qu'on pourrait dire transcendantale. C'est une condition de toute intentionnalité, de tout langage, au moins s'il veut prétendre à la vérité empirique. Mais que serait un langage qui ne le pourrait pas, qui ne serait pas intimement lié à un langage qui le peut ? Le niveau cartographique élémentaire est l'absence de sens, le signe encore vide mais intrinsèquement prêt à l'usage, sans lequel c'est le sens lui-même qui resterait un mot vide.

L'animal ne possède pas une représentation en mémoire du type « Pour tout X, X est nocif, donc X doit être évité ». Il évite X sans en passer par cette déduction à partir d'un fait général. Si inférence il y a, elle va de représentation particulière en représentation particulière par habitude innée ou acquise. Pour Sellars, les inférences animales sont « humiennes » ou « primitives » [10] car elles ne se font

10. « The animal RS analogues of our intra-linguistic moves are what Sellars calls 'primitive inferences' » (*ibid.*, p. 119).

pas en raison d'un principe admis par l'animal et qui fonctionnerait, notamment, de façon équivalente à une quantification universelle. Le même résultat peut être atteint et pourtant la différence est de taille car chez les animaux, les raisons ne sont pas des causes. Dire cela n'est pas rompre avec le nominalisme que nous avons patiemment élaboré. C'est souligner ce que les hommes pensent et disent des motifs de leurs actes. Agir par devoir a un sens, de même qu'agir pour des raisons qu'on se représente — peut-être quelque peu à tort, n'étant jamais totalement au fait des raisons collectives de nos raisons individuelles — comme égoïstes. Il est illégitime de jeter sur l'idée que les hommes agissent par principe un soupçon sans borne. Admettre que les raisons puissent être des causes pour les êtres rationnels, admettre leur irréductibilité logique, l'absurdité qu'il y a par exemple à suggérer l'inanité de tout principe éthique, à prétendre en récuser la valeur cognitive au profit des seuls énoncés empiriques, faire cela tout en maintenant la réductibilité ontologique de toute généralité, c'est le défi que Sellars aura cherché à relever. Ontologiquement, bien qu'il ignore tout principe général, il n'y a entre nous et l'animal que des différences de degré, de configuration. Il demeure vrai que tout se passe à nos yeux comme si la réponse de l'animal était « correcte », comme si elle possédait un sens, comme si la nature lui parlait à travers sa sensibilité et qu'il savait interpréter son langage. C'est que nous opérons avec le même support. Les usages, eux, diffèrent. Chez nous, les opérations se sont prises elles-mêmes pour objet et la science cartographique animale se réitère à un niveau qui n'est plus de l'ordre de la dépiction mais de la normativité. Nous approchons alors du problème qui intéresse vraiment Sellars. Comment des êtres dotés de raison sont-ils en mesure de mettre consciemment à profit leur capacité naturelle à répondre sélectivement au monde ? Comment appliquer des principes rationnels à ces images en elles-mêmes « muettes » que sont les dépictions ?

2.2 Dissoudre les opérateurs

Sellars s'attaque à ce problème dans le chapitre V de *Science and Metaphysics*. La question qu'il soulève est celle des conditions de vérité des énoncés empiriques. Comme on a réduit le langage à une configuration de noms (cf. 1.3), comment traiter cette question dans le cas des énoncés articulés par des opérateurs logiques ? N'oublions pas que nous travaillons uniquement dans le cadre du discours empirique. Alors, comment s'y prend-il ? D'abord Sellars considère que tout énoncé « moléculaire » (logiquement complexe) est « subordonné » à des propositions atomiques sujettes aux contraintes qui caractérisent la dépiction. Malgré son rejet du mythe du donné, Sellars hérite en cela bien davantage qu'on ne le croit d'ordinaire

du positivisme logique. Mais il faut prendre garde : les « propositions atomiques » dont il s'agit ne sont pas atomiques au sens de la syntaxe — elles sont atomiques au sens pictural, c'est-à-dire fonctionnellement, en tant qu'elles représentent par dépiction. Ces briques élémentaires sont justement les dépictions, nos réponses proto-conceptuelles aux particuliers du monde. Toutefois, Sellars maintient que puisque ces réponses dépendent d'habitudes contingentes : innées et acquises, leur produit ne saurait fonder en toute certitude la vérité des propositions moléculaires construites à partir d'elles. Des habitudes acquises en vue d'une conformité à des normes de langage ne sauraient permettre de penser la parfaite indépendance de la moindre réponse cognitive au monde. Il faut bien distinguer l'influence causale sur l'organisme et son interprétation. Nous voici donc forcés de bâtir tout l'édifice du mental sur des fondations qui n'en sont pas, puisque le tout rejaillit sur elles. Il n'y a pourtant rien d'autre qui puisse fournir les prémisses ultimes de nos chaînes de raisonnement. Il faut donc faire, *in medias res*, avec ce qu'on a. Il s'agit de réévaluer l'ensemble au fur et à mesure de l'évolution des réponses qui entrent, en cherchant une « cohérence » dont on est bien en peine de donner des critères ultimes, plutôt que d'espérer trouver dans les réponses singulières, les perceptions, un fondement absolu.

Nous avons donc coupé les fondations par le haut (les universaux). Nous voilà coupés des fondations par le bas : Sellars rejette toute théorie qui poserait des « sense-data » brutes de toute interprétation pour mettre la science à l'abri de la remise en question. De « donné » il n'y en a ni par le haut ni par le bas et l'espace des raisons vogue toujours-déjà en haute mer. Malgré ce faillibilisme radical, les conditions de la vérité empirique demeurent pensables. Concentrons-nous sur le cas de la négation. Comment caractériser les conditions de vérité d'une proposition qui mobilise l'opérateur de négation ? Pour Sellars, la négation d'une propriété n'est pas une entité positive susceptible de faire l'objet d'une dépiction. On ne dépeint pas le néant. Une proposition qui affirme « non-p » doit pourtant ancrer sa vérité quelque part. Pour Sellars, les conditions de vérité d'un énoncé empirique qui mobilise des opérateurs logiques doivent être réduites à une formule picturale.

C'est ici qu'il déploie un appareil remarquable. Il soutient que les variables qui existent comme autant de possibilités indifférenciées du point de vue de la logique extensionnelle ne correspondent pas à la réalité qualitative. Les propriétés existent selon des « familles de prédicats concurrents », à l'intérieur desquelles on trouve une liste exhaustive et mutuellement exclusive :

> « Basic factual predicates come in families of competing predicates, one or other of which must be satisfied by every object which can satisfy a predicate of that family. » (SM, V, § 12)

Pour simplifier, imaginons qu'il n'existe que trois couleurs : rouge, vert et bleu. Si un objet est tout rouge, il s'ensuit qu'il n'est ni bleu ni vert. Ainsi, la proposition qui mobilise l'opérateur de négation, au regard de ces contraintes, est susceptible d'une paraphrase réglée par un algorithme de décision. La proposition logique « P est non-rouge » implique la disjonction de deux propositions picturales bien distinctes : « P est vert » *ou* « P est bleu ». Comme l'écrit Sellars :

> « If *a* is not f_1, it must be f_2 or f_3 » (SM, V, § 12-13)

Nous appellerons « images » ces propositions picturales pour souligner leur aptitude à la correction et à l'incorrection. Le support sans raison est ici considéré depuis l'espace des raisons. Il est donc vrai ou faux, assertible ou non, au regard des règles d'un certain langage. Sous cet angle, la dépiction endosse alors la normativité.

Une image est déterminée. Elle n'hésite pas entre deux états. Vu avec un regard jumblique, en convenant que l'italique représente le vert et le gras le bleu, cela donne : *p* ou bien alors cela donne : **p**. La proposition logique « P est non-rouge » sélectionne deux images. Elle est vraie, pour peu que l'exploration de l'environnement et la rencontre de l'objet en question entraînent la génération de l'une de ces deux images. Fausse si c'est une autre image qui l'est, en l'occurrence si l'objet s'avère rouge.

Comme l'exprime Sellars :

> Molecular statements, [...] have their own specific way of being S·assertible. They pick out sets of pictures within which they play no favourites and are true if the set of pictures they pick out includes the correct picture, false if they pick out a set of pictures which does not include this picture. (SM, §11)

« S-assertible » est la définition sellarsienne de la vérité. Cela signifie que la phrase est correcte eu égard aux règles sémantiques (d'où le « S ») d'un langage donné. Cela relativise la vérité à un langage. Plus abstraitement cela relativise la vérité à des règles, ou « fonctions », potentiellement communes à plusieurs langues, les règles d'un « schème conceptuel ». Un tel geste interdit de confondre la dépiction comme produit, qui est une configuration naturelle dont l'existence est indépendante de toute règle conceptuelle, et la vérité. Ainsi, la vérité n'est pas une relation. Pour Sellars, elle est une propriété sémantique que les propositions (les types abstraits) possèdent en propre (elles en sont le porteur primitif) et qu'elles délèguent à leurs instances particulières. Dans notre exemple, notons que le regard jumblique autorise à conserver la forme plus courante : « P est vert ou P est bleu ».

Il faudra s'entraîner à voir les formules insaturées « ... est vert » et « ... est bleu » comme de simples auxiliaires dispensables. Seul « P » est indispensable, autrement dit seule la fonction de constante logique qui sélectionne un unique individu, fût-il

composé d'un ensemble fini d'individus. Il est parfaitement clair qu'on ne pourrait ni observer ni montrer ce « P » à la fois tout vert et tout bleu, d'où l'incompatibilité matérielle que résume la règle de non contradiction sur le plan du langage.

Les lois logiques dérivent des lois de la mise en image. Le mot « non » ne dépeint rien de réel, il reflète l'impossibilité de dépeindre une même chose possédant deux prédicats d'une même famille. De plus, le « ou » n'a pas non plus sa fonction logique habituelle : il sert simplement à montrer la présence de deux images candidates bien distinctes et qui ne forment pas une proposition unique. Le « ou » articule une série d'images qui peuvent se révéler incompatibles. C'est une conséquence de la dissolution picturale des opérateurs : elle rompt l'unité d'une phrase articulée par disjonction en éléments distincts.

En revanche, la dissolution de la conjonction n'a pas cet effet. Si un objet est triangulaire et bleu à la fois tandis qu'un autre à côté de lui est ovale et bleu, on pourra écrire :

$$B(x) \wedge T(x) \wedge O(y) \wedge B(y)$$

Il faudra alors préciser que : $x \neq y$; ce que le formalisme ne pouvait signifier tel quel.

En revanche, on pourra écrire côte à côte les deux images, par convention équivalente :

T **O**

Non seulement les prédicats, mais aussi le « et » disparaît. Bien plus, si on regarde à nouveau la première formule qui était (en apparence) logiquement complexe avec cette leçon en tête, il survit tout au plus comme « simple ponctuation » (*as mere punctuation*, *SM*, V, §18) pour reprendre la formule de Sellars. Ce qui était syntaxiquement moléculaire est ici devenu picturalement atomique : une seule et même scène composée de deux éléments compatibles. Le simple fait d'être inscrits côte à côte signifie la conjonction, et d'autres conventions convoient le reste de l'information pertinente. Au final, à condition que j'aie écrit cette formule sous l'influence causale des objets que je représente, qu'il existe entre eux et moi un lien indexical, j'aurais donc dépeint une seule et même scène qui contient les deux objets qui sont comme ci et comme ça — un unique complexe pictural qui exerce, d'un seul tenant, la double fonction référentielle et caractérisante d'une représentation singulière de base. C'est ce que Rosenberg formule avec netteté en notant : « an expression that is clearly syntactically 'molecular' [...] can thus nevertheless be semantically 'atomic', i.e., represent by picturing » [11].

On sait qu'ils sont ainsi et pas autrement car on maîtrise les conventions qui transforment ces lettres en représentants picturaux. L'iconicité concerne les caracté-

11. *Ibid.*, p. 114.

ristiques physiques du signe qui valent comme des contreparties des caractéristiques de l'objet dépeint. Ici, un style typographique vaut pour des couleurs et le design d'une lettre est assigné à une forme géométrique. L'indiciarité concerne, elle, la relation causale entre ces lettres et les objets présents dans la scène singulière qu'elles dépeignent. Si la proposition fait sens, cela dépend non seulement des caractéristiques réelles de l'objet mais aussi de la médiation qui en est faite par une série d'habitudes : le lecteur a pu comprendre nos conventions sans même avoir à les expliciter.

En tout cas, négation, conjonction et disjonction sont « dissoutes », mais de manières différentes : la disjonction éclate l'énoncé en plusieurs images-candidates distinctes, la conjonction condense les conjoints en une unique scène, la négation renvoie à l'incompatibilité matérielle au sein d'une famille de prédicats concurrents. On peut toujours écrire les connecteurs, mais il faut alors se souvenir que leur présence n'est qu'une aide visuelle, une béquille dispensable en droit au profit d'une complexité picturale « pure » où n'apparaissent que des constantes individuelles inscrites d'une certaine manière.

Comme le dit Sellars, il faut bien distinguer la complexité « picturale » de la complexité « logique » (SM, V, § 15). La seconde est bâtie sur la première par articulation logique et par induction. Et l'enjeu n'est pas mince : c'est ce qui permet à un énoncé syntaxiquement composé, comme *fa·aRb·gb*, de fonctionner *qua picture* comme un atome sémantique — une unique représentation singulière de base dépeignant une scène unique —, ses connecteurs, ici des conjonctions, n'étant plus, selon la formule même de Sellars, que « simple ponctuation » (SM, V, § 18). La complexité logique vaut ce que vaut la complexité picturale. Une seule image suffit à juger faux un énoncé universel obtenu par induction. Or, toute la pensée repose sur un socle faillible. Les images-candidates ne sont pas des projections « fidèles » du réel, elles sont déjà organisées par la pensée. C'est le prix à payer pour pouvoir les observer, pour pouvoir observer quoi que ce soit. Il n'en reste pas moins que ce sont nos prémisses et qu'on ne peut remonter plus loin que ce qu'on observe à un instant *t*. Dès lors, toute proposition transformée en image par l'algorithme émet une prétention à dépeindre une « scène », ou bien sélectionne une série de scènes, que seule l'expérience peut valider ou invalider. On voit peut-être pourquoi une proposition universelle ne peut prétendre au même régime de vérification que les propositions singulières. Dans le cas de ces dernières, iconicité et indiciarité sont deux conditions nécessaires et suffisantes posées sur cette validité.

On peut alors tirer un théorème de nos axiomes. Étant donné la maîtrise de certaines conventions par l'interprète, toute proposition qui est empirique mais non générale peut être paraphrasée par une image ou une série d'images. La dimension temporelle ne pose aucun problème à la cartographie. Celui qui, vu à travers un

rétroviseur, rapproche ses deux mains à mesure que le conducteur s'approche du pare-chocs de la voiture de derrière pictographie correctement le monde. On trouve dans cette chorégraphie gestuelle un bel exemple de mise en pratique de la dépiction. L'évolution des relations entre certaines objets est représentée par une évolution équivalente entre d'autres objets qui leur servent alors de signes, ici deux mains. Ce sont des conditions ontologiques. La dimension culturelle inéliminable de nos perceptions interdit toutefois de les vérifier absolument. Ces gestes auraient pu signifier tout autre chose. Il a bien fallu, en effet, que le code symbolique soit établi ; or, les codes évoluent.

Les images que nous formons dans un « schème conceptuel » — pour reprendre le terme par lequel Sellars généralise le rôle fonctionnel d'un signe au-delà d'une langue déterminée — peuvent signifier autre chose lorsque le schème évolue. Quel que soit l'état du schème, les images sont toutefois notre point de départ obligé dans la pensée, ce sont des prémisses incontournables. En modifiant nos habitudes on modifie nos images, on dépeint différemment. Une image correcte peut devenir incorrecte. Ainsi, la pensée repose sur elle-même. Pour s'orienter, elle ne possède que la cohérence entre ses images et ses généralisations — cette « explanatory coherence » qui est, pour Sellars, « the ultimate criterion of truth » (MGEC, §89). Les images n'en sont pas moins des réponses causales qui nous sont « arrachées » (« *evoked* ») par le monde, malgré le fait que notre culture soit elle aussi un facteur indiscernable du monde dans cette réponse. C'est pourquoi la dépiction « amarre » la pensée au monde sans toutefois que la pensée possède un accès à un critère absolu hors d'elle-même. C'est pour avoir eu tendance à le croire que le positivisme logique a fait fausse route. Nombre de ses intuitions demeurent pourtant indispensables pour demeurer empiristes. L'image canonique du bateau de Neurath, réparé en haute mer, conserve ici toute sa force épistémologique. Le défi consiste dès lors à concilier ce holisme de la révision avec la métaphore apparemment contraire d'un amarrage causal de l'esprit à la réalité.

La solution tient dans le fossé qui demeure entre la relation qu'est la dépiction et la propriété qu'est la vérité. Nous sommes amarrés au monde mais cette amarre n'est ni vraie ni fausse *en elle-même*. En jaugeant la dépiction à l'aune de tel ou tel ensemble de critères de correction, elle devient une image. Elle cesse alors d'appartenir au monde des choses et entre toute entière dans la sphère du sens. C'est pourtant le même être dont il s'agit, doté de ses propriétés intrinsèques et des relations réelles avec les autres êtres qu'il entretient. Mise en perspective par un être vivant qui l'embrigade dans un projet signifiant, elle ne laisse pourtant pas traîner le moindre pied dehors.

Une image qui dépeint « la neige est blanche » est vraie parce qu'il est assertible dans notre langage et, à la traductibilité près, dans tous ceux qui fonctionnent selon

des règles similaires, donc selon le même schème, que la neige est blanche. Cette assertibilité est pour Sellars la définition de la vérité partagée par l'ensemble de nos communautés. Dire « la neige est blanche est vraie ↔ la neige est blanche », ce n'est pas sortir du langage grâce à l'expression en main droite de l'équivalence, c'est demeurer au sein du langage et rappeler qu'une double inférence est en vigueur. L'habitude de passer d'une idée à l'autre *doit* caractériser les locuteurs compétents de nos sociétés. En somme, dire que quelque chose « est vrai », c'est dire que cette chose est assertible. Par définition, il est donc autorisé de passer d'un énoncé à l'autre, c'est même ce qui se fait couramment. Si tel n'est pas le cas, on peut vouloir y remédier. Cette équivalence ne dit alors rien de la réalité, elle rappelle ce qu'il est autorisé de faire au sein de notre schème conceptuel. Elle envoie un signal aux utilisateurs. Pour Sellars, « x est vrai » est un signal normatif de ce qu'il faut faire pour se comporter correctement. Ce n'est pas une relation mystérieuse entre un type propositionnel et des objets réels.

Si relation il y a, elle est réelle de bout en bout. Autrement dit, elle est :

1) singulière (A est dans une relation à B dans laquelle aucune autre chose n'est),

2) elle n'a pas, comme telle, de sens

3) elle est irréversible.

Il faut bien voir que 3) découle de 1), car B est dans une autre relation avec A que celle dans laquelle A est avec B. En conséquence A = B n'est pas une relation réelle mais une relation intelligible.

Toute relation réelle doit pouvoir relier des objets dont on peut en droit obtenir un « percept ». Nous disons « percept » et non « perception » pour laisser entendre ce que le langage ne peut justement pas attraper dans ses filets : à savoir un aspect non conceptuel de l'expérience, un certain état physique propre à celui qui perçoit mais proprement imperceptible. On perçoit des objets, à la rigueur des aspects d'objets, jamais des *percepts*. Ces derniers sont la cause proximale de toute perception. La réponse perceptive vient dans un second temps et baigne trop dans le concept pour en être distinguée.

Inscrire « la neige est blanche » et non sa négation est ce qui se fait, ce qui se dit en vertu d'un certain *percept* que notre communauté a associé à cette réponse. Il s'agit d'envoyer un signal normatif : cette phrase est correcte, les membres du langage sont dans le devoir de la prononcer en présence de la neige et s'exposent à des contraventions normatives s'ils dérogent à la règle.

2.2.1 Agir avant de penser

À l'aide des opérateurs logiques, nous produisons des généralisations inductives. Nous construisons dans l'espoir que nos constructions moléculaires sélectionnent

des ensembles d'images parmi lesquels se tiennent les images atomiques que nous générons à la rencontre du monde. Nos constructions conceptuelles tiennent compte du monde à partir du moment où son influence nous conduit à l'incohérence avec nous-mêmes. Les énoncés moléculaires tout autant que les énoncés atomiques sont le résultat de nos habitudes. Si les uns contredisent les autres, nous changeons nos règles dans l'espoir de les réconcilier. Changeant nos règles, nos habitudes changent. C'est lorsque la contradiction entre nos images inférées (déduites de nos lois empiriques) et nos images non inférées advient, c'est lorsque cela se produit qu'on devrait, si tout allait toujours comme il faut, chercher à réviser nos croyances pour respecter l'idéal scientifique. Malheureusement ou non, le principe de cohérence n'est pas toujours suivi à la lettre. On a déjà précisé que les normes peuvent être défaites par des circonstances adverses, sans quoi elles ne seraient pas des normes. Il ne s'agit pas ici d'anthropologie.

Quoi qu'il en soit, donc, deux facteurs entrent confusément dans notre activité de dépiction : l'univers et les règles en vigueur. Comme on ne peut modifier l'un qu'en modifiant l'autre, on agit sur nos règles. On modifie nos règles dans l'espoir de rétablir la cohérence entre nos énoncés. Sellars accepte comme un axiome (on le verra en 4.3) que la révision de nos principes entraîne une modification de nos dispositions à agir. Toutefois, nous commençons par exhiber un comportement conforme aux règles, favorisé par notre éducation sur le terrain de notre histoire évolutive, avant de pouvoir les respecter et *a fortiori* les modifier intentionnellement, par conscience linguistique de la règle comme règle :

> The key to the concept of a linguistic rule is its complex relation to pattern-governed linguistic behavior. The general concept of pattern governed behavior is a familiar one. Roughly it is the concept of a behavior which exhibits a pattern, not because it is brought about by the intention that it exhibit this pattern, but because the propensity to emit behavior of the pattern has been selectively reinforced, and the propensity to emit behavior which does not conform to this pattern selectively extinguished. (MFC : 423)

On est entraîné à se comporter correctement avant de comprendre ce que notre comportement signifie. La discipline précède l'illumination. Toutefois, cette primauté de la conformité à la règle sur la conscience de la règle comme telle permet uniquement à Sellars de résoudre le cercle vicieux auquel il se confronte dans *Some Reflections on Language Games (SRLG)* et qui concerne l'apprentissage d'une règle linguistique par quelqu'un qui ne maîtrise pas le métalangage dans lequel la règle qui préside à l'utilisation d'une phrase doit être saisie comme règle afin que le langage puisse être appris. En clair : il faudrait savoir parler avant d'apprendre à

parler. Cela ne peut être. En revanche, agir « à cause » de la règle (*because of*), ne demande pas de comprendre la règle. C'est ce qui justifie l'injonction courante faite aux enfants d'obéir sans comprendre le pourquoi. L'explicitation rationnelle des conduites ne survient qu'ultérieurement, à mesure que l'agentivité se complexifie ; on ne cherche pas à convaincre un nourrisson par des arguments. On agit sur lui par d'autres voies que la raison ; mais s'il finit par se calmer, on peut alors dire que c'est « à cause de la règle » que le parent respecte, et qu'il respecte parce qu'il l'a lui-même apprise de ses parents. La question des origines du langage est alors hors de propos. L'important est que le comportement peut être gouverné par des règles sans qu'il faille pouvoir expliciter l'intégralité de ses conditions d'application avant de pouvoir saisir la règle comme telle (*pace* Kripke [12]). Plus tard, on invoquera la tranquillité publique. Celui dont le comportement était alors seulement conforme aux règles entre de plain-pied dans la communauté linguistique :

> One isn't a full-fledged member of the linguistic community until one not only conforms to linguistic ought-to-be's (and may-be's) by exhibiting the required uniformities, but grasps these ought-to-be's and may-be's themselves (i.e., knows the rules of the language.). (LTC : 101)

Il peut alors commencer à modifier volontairement son comportement en acceptant intentionnellement d'autres règles et par suite se rendre conforme à d'autres règles que celles qu'on lui a tout d'abord appris à respecter. Dans tous les cas, qu'on y obéisse consciemment ou non, il demeure vrai qu'on agit « à cause de la règle ». L'enfant dit bonjour « à cause de la règle » qu'il ne comprend pas, ou pas vraiment plus que le lion qui saute dans le cerceau. Le juge honnête refuse le pot-de-vin « à cause de la règle » qu'il comprend mais qui n'en a pas moins été causalement renforcée en lui, y compris par lui-même, par ses propres efforts vers la droiture et la noblesse.

2.2.2 Les règles ne sont pas des choses

Cette solution échappe à la régression dont menace le problème de l'apprentissage d'une règle sans faire pour autant des règles autre chose qu'une entité linguistique. Réifier la règle est ce dont Sellars accuse le réaliste des règles contre lequel il argumente. Ce dernier résout la difficulté en faisant des règles des entités à part entière dont on peut avoir une intuition intellectuelle sans passer par le langage. On a déjà vu que Sellars refuse ce genre d'objet peu parcimonieux et le type de relations mystérieuses entre eux et les personnes que ceux-ci impliquent.

12. S. A. Kripke, *Wittgenstein on Rules and Private Language : An Elementary Exposition*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1982.

Sa solution permet également d'éviter de tomber dans l'excès inverse, celui d'un comportementalisme (*behaviorism*) qui ne reconnaît aucune valeur cognitive à la notion de respect d'une règle en tant que règle. Ces quelques précisions ont pour vocation de nous faire voir comment Sellars admet encore une fois l'irréductibilité logique du normatif sans faire fleurir pour autant l'austère désert de son ontologie. On peut donc affirmer que le locuteur en pleine possession de ses moyens peut accepter volontairement de nouvelles règles et que cela modifie son comportement. Il agit bien « à cause » des règles.

Du point de vue de « la » méthode scientifique, ces modifications sont justifiées si cela améliore la cohérence entre les énoncés qu'on forme par application des règles et les images qu'on forme au contact du monde. Un énoncé atomique est vrai s'il dépeint le monde correctement au vu d'un langage :

> In first approximation it is atomic statements which make up 'linguistic pictures' of the world. These pictures are correct or incorrect in terms of the semantical rules of the framework within which they are statements. They are true (S·assertible) if correct, false if incorrect. (SM, V, §10)

On l'a vu plus haut, un énoncé moléculaire sélectionne un ensemble d'énoncés (*picturalement*) atomiques. Ces derniers sont vrais en vertu des règles. Nous verrons que ces règles ne sont pas que syntaxiques, elles prescrivent ce qu'il faut dire en fonction de circonstances que les règles syntaxiques sous-spécifient. Les énoncés atomiques sont corrects ou non, assertibles ou non au vu d'un langage. « L'herbe est verte » prescrit ce qu'il faut dire à propos de la couleur de l'herbe, à savoir qu'elle est verte. Pourquoi ? Parce que « c'est vrai ». « Vrai » tout court, selon Sellars, signifie en réalité « vrai pour nous ». La notion non qualifiée de vérité renvoie implicitement au schème en vigueur : elle concerne « the special case where CSi is our conceptual structure (abbreviated, in what follows, as CS_0)... » (SM, V, §50). Cela signifie que la négation « l'herbe n'est pas verte » n'est pas légitimement assertible par « nous », autrement dit au regard de CS_0, et cela suppose des réactions vouées à rétablir la norme, à faire respecter les pratiques en vigueur, par exemple en corrigeant un enfant pour renforcer chez lui le comportement désiré. Une dépiction n'est pas correcte ou incorrecte. Elle existe. La vérité comme assertibilité sémantique juge de la correction d'une dépiction en la confrontant à un standard donné. On l'a dit, ce point de vue sur la dépiction en fait une image. Voici comment Sellars entend articuler logiquement le niveau empirique général avec la couche élémentaire des images :

> « The S-assertibility of molecular statements which are neither tautologies nor self-contradictory is a function of the syntactical moves which connect them with disjunctions of conjunctions of non-negative and

> non-competing atomic statements, and of the S-assertibility of these conjunctive complexes *qua* complex pictures. » (SM, V, § 13)

En ce qui concerne la contradiction, nous déplierons cet énoncé dans la section suivante. Pour sa part, la tautologie sélectionne toutes les images. Si je dis que A est vert ou non vert, l'expérience ne pourra que me donner raison. Dans les autres cas, c'est une logique récursive qui prévaut : les énoncés moléculaires sélectionnent un ou plusieurs complexes conjonctifs d'énoncés atomiques qui, considérés « comme des images », autrement dit après dissolution de leurs opérateurs, seront confirmés ou infirmés par l'expérience. Retenons pour l'heure que la dépiction considère le rôle de l'image dans la connaissance en tant qu'il s'agit d'en évaluer la correction et de bâtir un savoir empirique de portée générale sur elle.

On peut donc affirmer que pour Sellars, la vérité comme assertibilité en accord avec des règles sémantiques stipule que dans le cas du discours empirique, une proposition est vraie selon des conditions où entrent essentiellement une « réponse picturale » à l'environnement. Ce sont les « règles d'entrée » dans le langage qui spécifient en dernière instance ce qu'il est correct de dire lorsqu'une certaine image est générée. Ainsi, face à un objet vert, il est requis par notre langage de répondre effectivement, ou d'être disposé à répondre « O est vert ». Seul un locuteur compétent peut juger de la vérité de l'énoncé. L'herbe n'est verte qu'au regard d'un langage inculqué dans nos habitudes. C'est parce que l'herbe est verte qu'il faut dire qu'elle est verte. La circularité dont semble pâtir cette présentation s'explique par le fait que nous sommes nous-mêmes des locuteurs compétents de ce langage au regard duquel nos habitudes ont été façonnées en amont de notre compréhension des règles. Ce qu'est la chose pour nous n'a de sens que dit selon nos règles.

La dépiction toutefois, comme produit indifférent aux règles, demeure muette ou non conceptuelle. Elle devient image atomique lorsqu'elle se voit couplée à une règle d'interprétation et se voit alors apte à contrôler la correction de propositions empiriques plus complexes. La correction se comprend relativement la « structure conceptuelle » d'où provient la règle et uniquement relativement à elle. La normalité une fois définie par référence à ces règles interlinguistiques qui forment un schème commun à plusieurs langues, un locuteur normal en conditions normales devient alors un indice fiable de la présence d'objets verts dans son environnement. En outre, il est permis d'inférer que l'objet n'est ni rouge ni bleu. Ne pas comprendre ça, c'est ne pas comprendre ce qu'est le vert. Le vert suppose la notion de couleur, qu'on ne peut manquer de maîtriser si on en maîtrise un élément. La couleur, à son tour, est une famille de prédicats concurrents. L'usage interdit de dire d'une même chose qu'elle est toute rouge et toute bleue et cet usage dérive d'incompatibilités entre les sensations qui en sont les causes ordinaires. La couleur appartient donc

au régime de la vérité empirique, que Sellars caractérise par l'incompatibilité au sein d'une même famille de prédicats. Cette incompatibilité, qui n'est pas d'origine logique mais matérielle, fait l'objet de la section suivante.

2.3 Le taureau irlandais — la contradiction comme impossibilité matérielle

Pour saisir la portée de la réponse sellarsienne à la question de la contradiction, il faut remonter au problème qui en constitue la source : le problème wittgensteinien de l'exclusion des couleurs. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein reconnaît que l'existence simultanée de deux couleurs en un même point de l'espace visuel est une impossibilité à la fois logique et physique [13], mais peine à rendre compte de cette impossibilité dans le cadre de sa propre théorie des propositions élémentaires, censées être logiquement indépendantes les unes des autres. Si « *a* est rouge » et « *a* est bleu » sont des propositions élémentaires, elles devraient pouvoir être simultanément vraies sans contradiction logique — or elles ne le peuvent pas, et cette impossibilité ne relève d'aucune tautologie. Wittgenstein lui-même finira par renoncer, dès « Some Remarks on Logical Form » (1929), à l'indépendance logique des propositions élémentaires qui faisait l'armature de son atomisme [14]. Le jeune Sellars, lecteur précoce du *Tractatus*, fut précisément « tempted by the approach to negation which grounds it in a 'real relation of incompatibility' », comme il le confie dans ses réflexions autobiographiques, avant d'ajouter : « it was years before I sorted out the confusions (and insights) involved » (AR, p. 282-283) [15]. La théorie des familles de prédicats concurrents, exposée dans la section précédente, est le résultat de cette longue élaboration : elle conserve l'intuition wittgensteinienne. L'incompatibilité est matérielle, elle tient aux « espaces de qualités » eux-mêmes (*NAO*, III, § 51, n. 2) mais la transpose dans le cadre nominaliste [16].

L'incompatibilité entre « rouge » et « vert » relève en effet de ce que Sellars appelle, dès « Inference and Meaning » (1953), une *règle d'inférence matérielle* : le passage de « *x* est rouge » à « *x* n'est pas vert » est une inférence parfaitement valide, mais sa validité ne dépend d'aucune transformation logique. Comme le souligne deVries, « there is an extralogical or material rule of inference in our

13. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, *op. cit.*, 6.3751.

14. L. Wittgenstein, « Some Remarks on Logical Form », in, *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes*, t. 9, London, Harrison & Sons, 1929, p. 162-171.

15. deVries, *Wilfrid Sellars*, *op. cit.*, p. 14.

16. L'idée d'un espace logique des qualités, ordonné par des relations de ressemblance et d'exclusion mutuelles, prolonge en la déplaçant dans un cadre nominaliste la construction des classes de qualités de l'Aufbau carnapien (R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Berlin, Weltkreis-Verlag, 1928).

language that is partially constitutive of the meaning of 'red' and 'colour' and that licenses this inference »[17]. Cette notion n'est pas anecdotique : elle joue un rôle dans l'ontologie, l'épistémologie et la philosophie des sciences de Sellars, et Brandom en a montré toute la richesse dans *Making It Explicit*[18]. Les lois de la logique formelle, dans cette perspective, ne sont que des squelettes abstraits qui présupposent un réseau d'incompatibilités matérielles sans pouvoir le fonder.

C'est ce cadre qui donne son sens à l'analyse sellarsienne de la contradiction. Puisque les prédicats factuels s'organisent en familles exhaustives et mutuellement exclusives, la proposition « *a* est rouge et non-rouge » ne sélectionne *aucune* image picturale, et non pas toutes. L'explosion logique est plutôt une extinction picturale. L'algorithme de dissolution conduit à un cul-de-sac : « *a* est rouge et non-rouge » implique que *a* est rouge et (vert ou bleu), donc soit tout rouge et tout vert, soit tout rouge et tout bleu. En Jumblese, il faudrait inscrire un même signe dans deux styles typographiques mutuellement exclusifs à la fois, par exemple en minuscule et en majuscule. L'interdit ne vient pas d'une règle syntaxique surajoutée : c'est l'impossibilité même de *produire* l'image requise qui l'explique. Sellars le résume dans une formule frappante :

> « Tautologies pick out *all* pictures and hence pick out *none*. Contradictions pick out no pictures for, to use a metaphor and an Irish Bull, the pictures they pick out are red and green all over. » (SM, V, § 11)

Le « taureau irlandais » — figure de style consistant à affirmer une impossibilité en feignant de la décrire — est retourné par Sellars en instrument philosophique : la contradiction n'est pas un accident formel mais une impossibilité matérielle, celle de donner à voir ce qu'on prétend énoncer. On « manque donc la portée de cette idée » si l'on argumente qu'une contradiction sélectionne toutes les images « au motif qu'une contradiction implique toute proposition » (SM, V, § 12). L' *ex falso quodlibet* est une vérité de la logique formelle, mais elle est dérivée et secondaire : le fait primitif est que certaines combinaisons de qualités ne peuvent tout simplement pas être instanciées ensemble. Cette thèse s'inscrit dans une tradition empiriste plus longue qu'il vaut la peine de signaler. Locke soutenait déjà que l'esprit perçoit directement l'incompatibilité de certaines idées, avant toute connaissance des principes formels de l'entendement[19] :

> « The mind perceives — by bare intuition, without the intervention of any other idea — that white is not black, that a circle is not a triangle. »

17. deVries, *Wilfrid Sellars*, *op. cit.*, p. 30.

18. Brandom, *Making It Explicit : Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*, *op. cit.*, ch. 2.

19. J. Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, sous la dir. de P. H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1975 [1689], IV.ii.1, IV.vii.9.

> « A child certainly knows that a stranger is not its mother [...] long before it knows that it is impossible for the same thing to be and not to be ! »

Pour Locke, c'est la convenance et la disconvenance sensibles des idées qui précèdent la connaissance des lois formelles de la pensée. La répugnance picturale précède la répugnance des formalismes logiques. C'est exactement la structure que Sellars retrouve à un tout autre niveau de sophistication : l'incompatibilité matérielle entre les membres d'une famille de prédicats concurrents fonde l'interdit formel de la contradiction, non l'inverse. L'image ne connaît pas l'indétermination entre deux possibilités que représente la disjonction : l'expérience sensible ne nous présente que des impressions déterminées. Tout comme l'enfant sait que l'étranger n'est pas sa mère avant de pouvoir formuler le principe de non contradiction, la dépiction « sait », si l'on ose dire, que le rouge exclut le vert avant toute articulation logique. Le régime de l'existence empirique l'interdit. La double condition d'exhaustivité et de concurrence que Sellars pose en axiome de la complexité picturale détermine certaines contraintes auxquelles toute logique qui prétend à la vérité empirique est soumise.

Ces contraintes, qui valent pour les images, doivent se transférer aux énoncés singuliers qui en sont par conventions des équivalents. A ce niveau empirique élémentaire, les images et les énoncés linguistiques semblent être deux manifestations du même type d'objet, répondant aux mêmes contraintes.

2.4 *Graphein, mappa, escripture*

Nous avons poussé l'étrangeté jusqu'à parler d'entités qui semblent hésiter entre le statut d'image et celui de phrase, au gré du point de vue adopté. Le caractère « lingui-forme » se présente comme une manifestation contingente d'un même phénomène sémiotique sous-jacent. Cela peut étonner. C'est qu'il faut se défaire des conditionnements qui nous ont amenés à tracer un fossé infranchissable entre l'écrit et le pictural. Si l'on veut assouplir Sellars, on peut à la rigueur envisager l'idée qu'il existe un spectre continu le long duquel on peut disposer des signes qui dépeignent plus ou moins. De très nombreux vocabulaires, appartenant à des régimes d'assertibilité distincts de l'empirique (modaux, mathématiques, éthiques etc.) n'entreraient alors que de façon très lointaine, sinon nulle, dans un rapport de dépiction avec des objets réels. Si on le suit, il existe même une frontière bien fondée entre ceux qui cumulent ces deux fonctions et ceux dont les tokens, bien que réels, ne co-varient avec aucun objet. Un terme référant à un objet singulier comme « Aristote » possède à la fois un sens (une description définie) et entre dans

une relation de dépiction. Un terme comme le mot « triangle » peut s'inscrire sur du papier, accompagnée de son sens, de sa définition mathématique, mais ne co-varie avec rien. Il désigne à ce stade une généralité sous-déterminée : incompatible avec le cercle, il demeure compatible tout autant avec le fait d'être isocèle qu'avec celui d'être rectangle. Comme ce sont là deux prédicats concurrents de la même famille, on voit qu'il échappe aux contraintes du régime empirique décrit au chapitre précédent. Certains jetons de signes co-varient systématiquement avec des objets réels en plus de s'inscrire dans des réseaux normatifs avec d'autres signes, d'autres n'appartiennent qu'à cette seconde catégorie : ils n'ont qu'un sens et leurs jetons ne dépeignent rien. La vérité des seconds dépend de régimes distincts de normes assertives : il ne s'agit pas de les comparer aux images produites par tel objet singulier. Peu importe sur quelle instance de triangle est démontré le théorème de Pythagore. En revanche, vérifier que Platon avait de fortes épaules ne se fait qu'en faisant l'expérience d'un individu déterminé, toujours à la condition de posséder le concept de « fortes épaules », et donc une portion minimale du langage qui va avec.

Quoiqu'il en soit, pour Sellars, tous les signes ont un rôle fonctionnel (y compris les noms : « Platon » est incompatible avec « l'auteur du *Coup de dés* ») mais seule une fraction d'entre eux voit leur instanciation entrer dans une relation de dépiction. La couche qui ne dépeint pas (ou seulement de façon résiduelle) doit se construire en référence aux fonctions remplies par les traces sensibles qui les réalisent. On peut en faire des cartes, mais ce sont alors des cartes coupées de tout territoire : des cartes de nos propres normes. Dans les deux cas, « l'écrit » comme « l'image » peuvent endosser le rôle. On a déjà dit qu'un signe qui dépeint peut être lingua-formé ou non. On sait également qu'un diagramme peut représenter une règle générale. Du point de vue d'une sémiotique générale la distinction se brouille et la frontière passe entre le signe qui dépeint du réel et celui qui explicite nos normes. Un diagramme qui expose des propriétés ou des relations générales ou possibles ne dépeint rien que des règles conceptuelles et les constructions qu'elles autorisent, il peut traiter d'objets sous-déterminés comme le triangle en général. Ce que Sellars s'efforce de montrer c'est que le langage lui-même (le signe lingui-forme) fonctionne comme une image (NAO, V), comme une configuration d'éléments dans l'espace et le temps. La représentation visuelle de l'information comme un type à part et clairement distinct, voire privilégié, semble être une construction tardive.

Le terme *graphein* en grec, le mot *mappa* en latin ou encore l'*escripture* en ancien français sont tous les trois relativement indéterminés à cet égard et servaient aussi bien à désigner des images que des écrits. Le terme *mappa* est particulièrement intéressant, car les recherches ont montré que, même après la maîtrise théorique des recommandations de Ptolémée concernant l'usage des coordonnées disposées sur un graticule en longitude et latitude, malgré l'aide précieuse de la reproduc-

tion imprimée, les *« mappae »* sous forme d'itinéraires rédigés à l'aide de mots et de phrases demeuraient plus utilisées que leurs contreparties graphiques non linéaires [20].

Cet excursus a pour but de justifier le geste de Sellars consistant à penser les productions linguistiques — inscriptions, profférations — comme des images picturales. L'écriture elle-même, dans sa matérialité, est toujours déjà une disposition d'objets dans l'espace ; et la lecture, celle d'un texte comme celle d'un tableau, y adjoint la dimension du temps. La seule chose qui distingue certains de ces objets sensibles c'est d'être ou de prétendre à être, connecté *in rerum natura* avec d'autres objets dont ils sont les représentants, linguistique ou non. Le « regard jumblique » ne fait que nous rendre attentifs à cette dimension constitutive que le langage ordinaire, avec ses auxiliaires commodes et sa copule, nous a appris à ignorer. L'écriture et la parole par combinaison de syllabes, plutôt qu'alphabétique, afin que cette description inclue par exemple le chinois qui n'est pas une langue « idéogrammatique » comme on tend à le croire, sont des ruptures anthropotechniques, et non pas fonctionnelles. La même fonction que les idéogrammes est maintenue, mais de façon incomparablement plus efficace au regard du rapport temps/énergie dépensé. Le contre-coût est une nécessité d'apprentissage plus long, puisque la ressemblance est de plus en plus abstraite à mesure qu'elle se déplace des propriétés monadiques vers les systèmes de relations. L'expédient remarquable qu'est la forme linguistique, si supérieure pour bien des fins, (y compris pour la navigation spatiale : « deuxième à droite après la fontaine ») nous a naturellement conduit à tracer une rupture ontologique entre elle et le reste des signes. Sa nature d'image ne nous apparaît plus que vaguement, presque comme un scandale. Le sens des mots en demeure pourtant intrinsèquement tributaire : déformez un peu trop la topologie d'un texte hors des limites conventionnelles et il ne signifie plus rien.

Ce n'est pas parce qu'il propose une classification en termes de « forme logique », en termes de fonctions, que Sellars ignore la nécessité pour cette forme logique de trouver une forme empirique pour agir sur nos esprits. L'efficacité causale de l'idée, du rôle logique abstrait, serait impensable sans sa réalisation dans un véhicule sensible, une image aux propriétés empiriques déterminées. Cette forme empirique est même à ses yeux, on le voit, une condition transcendantale de la signification. Aucune sémiotique générale ne peut faire l'économie d'une ontologie du jeton. L'indice pur, comme contrainte parfaitement a-rationnelle, nous échappe par définition. La causalité du signe n'en est pas moins un postulat nécessaire à celui qui prétend à la friction épistémique avec le réel. Aucun naturaliste ne peut l'ignorer. Le rouge qui agit sur nous n'est plus à la fois vermeil et rosé, il existe de

20. D. Woodward, *Cartography in the European Renaissance*, t. 3.1, Introduction, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

façon déterminée. LA *FAÇON* DONT LE LANGAGE EST ECRIT *AGIT* SUR NOTRE ATTENTION. Il est évident que nos normes culturelles ont donné aux majuscules un sens spécifique d'urgence, elles agissent, à l'instar de l'italique, *comme un indice*, qui attire fortement l'attention. Pour se doter de ce sens, le signe doit d'abord revêtir cette forme. L'ordre unidimensionnel ou linéaire des mots doit également respecter les règles d'usage. On ne dans le mauvais sens pas met les mots.

Le signe est toujours porteur d'un contenu plus ou moins abstrait destiné à un être habitué à le déchiffrer, mais comment pourrait-il être pleinement signe sans pouvoir agir sur les corps ? Pour qu'un signe remplisse sa fonction — communiquer, agir, contraindre, émouvoir etc.— il lui faut un corps. Sans le corps des signes, aucun message ne pourrait passer.

2.5 La mise en service des constantes individuelles

Revenons à la fonction du signe qui nous occupe en particulier. Comment faire passer un message à propos d'un individu bien précis, qui existe en toute détermination ? Pour le comprendre, il nous faut continuer d'explorer les interfaces que Sellars propose de penser entre pictorialité et signification. Un problème fondamental pour toute entreprise de ce type est la question de l'unicité de la référence. La référence, pour Sellars, suppose les règles du langage. La référence entraîne donc avec elle tout l'appareil du « mental ». Celui-ci se définit selon Sellars par des règles qui articulent nos rapports d'observation, internes (souvenirs, introspection) comme externes, avec nos actions, inférentielles comme pratiques.

Ces règles mentionnent des actes mentaux : percevoir, se souvenir, inférer, avoir l'intention d'agir. Ce sont des choses que l'on fait en accord avec les règles de correction qui gouvernent nos comportements selon le contexte à la fois pratique et logique. Si l'on accepte que la « référence » est inconcevable indépendamment de toute la fourmilière des règles « sémiotiques », comme Sellars sera un instant tenté de les appeler pour se démarquer de la sémantique carnapienne (SM, VII, §56, note 2), alors la référence n'est pas une innocente relation entre une signification-type et une chose.

La « mise en service » d'une constante individuelle exige, selon Sellars, des critères qui autorisent des transitions de la forme :

> « This = a » (SM, V, § 34)

C'est-à-dire : il faut pouvoir identifier l'objet indexicalement présent à mes sens avec la constante individuelle dont j'ai une connaissance générale, prédicative. Pour y parvenir, les expressions référentielles non démonstratives doivent être « associated with criteria that allow, for example, transitions of the form 'This = a' ». En d'autres

termes, le fait que les 'a' fassent référence (et non pas seulement dépeignent !) l'objet o_1 ne peut pas être une affaire de relations purement spatio-temporelles et de leurs contreparties linguistiques. Il faut aussi un sens : « les constantes individuelles doivent avoir un sens aussi bien qu'une dénotation » [21] (SM, V, § 34). Imaginons que je découvre la Tour Eiffel pour la première fois. Je constate que l'objet qui est face à moi possède un ensemble de propriétés — sa forme, sa matière, sa taille, sa localisation — et je prends le risque d'inférer qu'il s'agit de l'unique objet qui possède exactement cet ensemble de propriétés. Étant donné mes connaissances générales sur le sujet, j'en conclus qu'il s'agit de la fameuse Tour Eiffel, non d'une copie. Le passage de « Ceci est $f_1...f_n$ » à « Ceci est *le* $f_1...f_n$ » est ce « risque que l'on prend » (*neck-sticking-out*) qui est aussi inévitable dans le discours factuel que l'est, selon l'analogie de Sellars, la généralisation inductive (SM, V, § 34).

Contre Russell, le sens d'un nom n'est pas identique au faisceau de caractéristiques qui l'individue. Sur ce point, Sellars rejoint — et anticipe pour une part — la critique du descriptivisme que systématisera Kripke : aucune inférence matérielle ne porte sur un nom propre, en sorte que « Socrate fut le maître de Platon » n'est nullement constitutif du nom « Socrate » [22]. Mais là où Kripke en tire une théorie causale de la référence [23], Sellars maintient une analyse métalinguistique : « réfère » et « dénote » y demeurent des copules classificatoires déguisées, et la référence n'est pas davantage une relation mot-monde que ne l'était la signification. Or pour expliquer la perception, nous avons bien fait appel à la dimension du sens, qui est inéliminable dès qu'on analyse la notion de référence. Là où le produit de la dépiction se laissait penser comme une pure relation ontologique selon les critères d'iconicité et d'indiciarité, vrai ou non selon ce que le monde est indépendamment de nous, la notion de référence est interne à la sphère de l'intentionnalité en cela qu'elle est impensable sans la prise en considération des règles sémiotiques qui donnent leur sens à nos images muettes et les font parler notre langue. En revanche, on voit comment l'intentionnalité de la référence présuppose qu'est remplie la double condition ontologique : celle d'une ressemblance causalement héritée. L'unicité et l'existence que les articles définis présupposent (il *existe* un *unique* x tel que...) sont ancrées dans l'expérience préalable de l'unique objet en question. Or, face à un objet et étant donné un nom « a » accompagné d'une description définie, dire « cela est a, car cela est la seule et unique chose qui répond à cette description » est toujours un risque. Quand quelqu'un nous dit : « trouve l'homme au sourire

21. La distinction du sens et de la dénotation reprend, en la fonctionnalisant, celle que Frege établit entre « Sinn » et « Bedeutung » (G. Frege, « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100 (1892), p. 25-50) : le sens n'est ici ni une entité abstraite ni un mode platonicien de donation, mais un rôle métalinguistique.

22. Rosenberg, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, *op. cit.*, ch. 6, p. 135-136.

23. S. A. Kripke, *Naming and Necessity*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980.

charmeur, il s'appelle Gérard », il suffit que l'ambiance de la soirée soit un peu trop bonne pour prendre un risque en hélant par ce nom un inconnu plus ou moins souriant. Pourtant, l'article défini présuppose qu'il n'y a qu'un seul homme au sourire charmeur qui est présent. La personne qui nous a parlé ainsi a présupposé que la relation ontologique entre sa phrase et la personne à laquelle elle pense remplit les conditions de la dépiction.

Sellars, s'inspirant de Russell, propose de distinguer entre « le *g* est *f* » et « le *g* n'est pas *f* » non comme des contradictoires mais comme des contraires (SM, V, § 20). « Le *g* est *f* » et « le *g* n'est pas *f* » peuvent être faux ensemble si la condition d'unicité n'est pas satisfaite. L'actuel roi de France n'est ni chauve ni chevelu[24]. Seul « il n'est pas le cas que le *g* soit *f* » constitue la véritable négation de « *le g* est *f* ». La négation porte sur toute la proposition et non seulement sur le prédicat. Pourquoi Sellars se penche sur ce problème ? Parce qu'il cherche là encore à dissoudre la complexité logique apparente. Selon l'analyse de Russell, une description définie s'analyse avec un quantificateur existentiel pour affirmer l'existence, la supposition d'une variable supplémentaire pour montrer qu'elle est identique à la variable principale pour peu qu'elles partagent la propriété en question (unicité) et enfin que cette unique chose possède en effet ladite propriété (attribution). Cela fait beaucoup de matériel logique à dissoudre. Or, affirme Sellars, dans le cas des énoncés factuels de premier niveau qui ressemblent à des images en tout point sauf que le terme sujet est une description définie, ni « le *g* » ni sa paraphrase en termes de logique extensionnelle ne fonctionnent comme des expressions logiquement complexes : elles opèrent comme des expressions simples qui, si la condition d'unicité qu'elles indiquent est satisfaite au niveau extra-logique de la dépiction, peuvent être utilisées pour former des images linguistiques d'un certain objet (SM, V, § 24). Manquer ce point conduit à l'erreur de faire de la quantification existentielle « le lien référentiel entre le langage et le monde ». La relation entre quantification existentielle et référence est certes étroite, mais ce n'est pas celle de l'identité. La référence s'analyse en faisant appel au sens et à la logique, mais elle ne peut être pleinement elle-même et réussir qu'à condition que certains faits picturaux à propos des choses, iconicité et indiciarité, soient ce que la signification d'une référence singulière suppose intrinsèquement qu'ils sont.

La paraphrase russellienne suppose que la condition d'unicité est sécurisée *in rerum natura* par une dépiction singulière pour se comporter comme on l'attend du point de vue des ressources de la logique extensionnelle. À son tour, on l'a déjà

24. L'exemple est celui de Russell lui-même (B. Russell, « On Denoting », *Mind* 14.56 (1905), p. 479-493) ; l'analyse en contraires retenue par Sellars (SM, V, § 20) le suit contre la solution rivale de Strawson, pour qui l'échec de la présupposition d'existence prive l'énoncé de toute valeur de vérité (P. F. Strawson, « On Referring », *Mind* 59.235 (1950), p. 320-344).

vu, le bi-conditionnel de Tarski est un signal normatif qui s'ignore — « *truth is something done* » —, rappelant à la communauté qu'une norme du « discours » (empirique ou autre) est en vigueur. Dans les deux cas, on doit posséder le concept de dépiction pour donner leur sens véritable à ces notions qui se révèlent internes à l'intentionnalité malgré les apparences du contraire. On croyait la vérité, on croyait la référence capable d'atteindre hors du langage ? Sellars les rabat sur lui. Il juge ces notions internes à l'espace des raisons régies par les règles que nous disons, après lui, « sémiotiques » pour insister, contre Carnap-Tarski, sur leur lien avec l'observation et l'action. Ces dernières ont beau mentionner le contexte perceptif et pratique, elles ont beau énoncer l'unicité sur le plan formel, elles ont beau être interlinguistiques, elles n'en sont pas pour autant a-linguistiques. On ne sort pas du langage par le langage. On en sort par la dépiction, et celle-ci est une question de ce qui a lieu entre les choses et le langage comme chose. Si ce qui a lieu n'est pas ce que le langage suppose quand il croit faire référence, le langage échoue à dire ce qu'il voulait dire ; et cet échec ne dépend pas de lui, il dépend d'une réalité brute, a-linguistique. Dire « Le x tel que » n'impose pas au réel qu'une seule chose existe et soit la seule à répondre à cette description. Sellars ne déclare pas tant fausses ces notions encore « linguistiques, trop linguistiques » — autant dire humaines, trop humaines — qu'il en remet en question la suffisance dans leur projet de dire le lien entre l'esprit et le monde. Non content de dire cette insuffisance, il y supplée via la dépiction.

— 3 —

Les épisodes conceptuels

3.1 Le mythe de Jones

Les deux chapitres précédents ont établi le cadre ontologique de la dépiction : un nominalisme radical (chapitre I) qui ne reconnaît que des particuliers non répétables, et une analyse de la dépiction comme produit (chapitre II) qui en dégage les conditions : iconicité, indiciarité et dissolution des opérateurs logiques. Mais une question demeure en suspens : quels sont les objets qui, dans l'esprit, portent cette relation de dépiction ? Que sont ces « particuliers spirituels » dont nous avons parlé ? Comment passer de la girouette et du phonographe, voire de l'écrit et des paroles, à l'épisode mental d'un être pensant ? Pour y répondre, il faut revenir à l'un des récits philosophiques les plus célèbres de Sellars : le mythe de Jones.

Sellars imagine une communauté primitive dont les conceptions du comportement rationnel sont purement ryléennes : tout ce qu'ils savent dire de l'esprit se résume à des dispositions comportementales. Jones, un génie de cette communauté, formule une théorie des « épisodes internes » en procédant par analogie avec la science théorique, qui postule des entités imperceptibles pour expliquer des phénomènes perceptibles. Précisons aussitôt, contre un contresens tenace, ce que cette théorie postule : non des attitudes propositionnelles — la croyance, le désir —, mais des pensées-épisodes (*thoughts*) ; et non des entités, au sens d'une substance mentale, mais des états de personnes [1]. Le mythe de Jones est une théorie des pensées, non des attitudes. Son modèle est la parole à voix haute (*thinking-out-loud*). Jones fait l'observation suivante. La prédiction du comportement d'autrui devient intelligible dès lors qu'on postule des épisodes intérieurs fonctionnellement analogues aux paroles prononcées à voix haute, mais capables de se dérouler sans nécessairement culminer dans le discours audible. Pour Sellars, le *thinking-out-loud* est le concept primaire dont la pensée silencieuse n'est qu'un dérivé :

> « According to VB [verbal behaviourism], then, thinking 'that-p,' where

1. Rosenberg, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, *op. cit.*, ch. 8, p. 171.

> this means 'having the thought occur to one that-p' has its primary sense *saying* 'p' ; and a secondary sense in which it stands for a short term proximate propensity to say 'p'. » (SM, V, § 9)

L'épisode de pensée qui, dans un état d'esprit candide, s'exprimerait par « 2 plus 2 = 4 » est classifié comme un « "2 + 2 = 4" épisode conceptuel » — le type d'épisode qui, chez quelqu'un disposé à penser à voix haute, trouverait son expression dans un « "2 plus 2 = 4" *thinking-out-loud* » (SM, VI, § 25). Jones introduit aussi le terme « représente » (*represents*) comme contrepartie analogique, dans le cadre de la théorie des actes mentaux, du « signifie » (*stands for*) dans le cadre du discours à voix haute :

> « (conceptual episode) represents (the idea) the ·triangular· [...] are statement forms which parallel, in the language of theory, (thinking-out-loud) stands for (the sense) the 'triangular'. » (SM, VI, § 27)

Pour rappel, les points encadrants « ·X· » forment un rôle fonctionnel interlinguistique par illustration dans un langage de base. L'intérêt de cette construction est de montrer que les concepts pertinents pour l'intentionnalité mentale —« penser que *p* », « avoir l'idée de *x* » — sont dérivés des concepts syntaxiques et sémantiques du langage. C'est une inversion de Brentano[2] : là où celui-ci érigeait l'intentionnalité en marque irréductible du mental, Sellars tient les catégories de l'intentionnalité pour « at bottom, semantical categories pertaining to overt verbal performances » (EPM, §50). Dans l'ordre de l'explication, celles-ci sont donc premières. La primauté ontologique du mental sur la performance verbale est une autre question. Le mythe, chez Sellars, retrace l'ordre de l'explication, jamais le développement réel ou la primauté ontologique selon laquelle il faut « penser » avant de penser à voix haute. Le mythe localise la source d'un vocabulaire qui a subi une déportation analogique pour servir à autre chose.

La communauté de Jones ne comprend les épisodes internes que parce qu'elle maîtrise d'abord la parole à voix haute et ses règles. Il ne s'agit pas d'une thèse réductive : Sellars ne dit pas que penser c'est parler en silence. Il soutient que le concept de pensée est formé par transposition analogique à partir du concept de parole, et que cette transposition est ce qui rend les épisodes internes intelligibles comme porteurs de contenu. Comme l'écrit Sellars, sa thèse générale est que « concepts and categories pertaining to mental acts can be construed as analogical extensions of Rylean concepts and categories pertaining to candid overt speech » (SM, VI, § 17).

2. F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1874.

3.2 Le Design de Signe Conceptuel

C'est à l'ultime paragraphe de ce qui est déjà l'appendice de son magnum opus, *Science and Metaphysics,* que Sellars introduit un concept crucial pour notre propos : le « design de signe conceptuel » (*conceptual sign design*, ci-après DSC). L'argument est le suivant. Un épisode conceptuel qui signifie 2 + 2 = 4 ne se réduit pas à un caractère « purement occurrent ». Il implique essentiellement des dispositions et des propensions relatives à l'occurrence d'autres épisodes conceptuels et du comportement manifeste. Toutefois, cet épisode possède aussi un caractère purement occurrent, car ces dispositions, dont la classification est normative, doivent néanmoins être portées, ou réalisées, par quelque chose :

> « It does involve that the representing have a 'purely occurrent' character, for these dispositions and propensities are bound up with something which we conceive of as doing a job analogous to that which is done, in overt candid speech, by the sign design '2 plus 2 = 4'. Let us refer to this something as a 'conceptual sign design'. » (SM, Appendice, § 30)

Le DSC est donc le noyau catégorique de l'épisode conceptuel. C'est le résidu occurrent qui persiste une fois qu'on a fait abstraction des pouvoirs et propensions qui faisaient de l'épisode, au sens plein, une représentation. Pour Sellars, par analogie avec le design de signe au sens de la forme typographique des mots écrits ou avec les qualités sonores des mots parlés, le DSC est ce qui, dans l'épisode mental, relève du catégorique au sens strict — ce qui se passe ici et maintenant, dans le système nerveux — par opposition à l'hypothétique : les dispositions à transiter vers d'autres épisodes, à agir, etc. Il s'agit d'états neurophysiologiques concrets, appréhendés non pas sous leur seule description nomologique (régie par les lois de la physique), mais saisis en tant qu'ils se trouvent soumis à une évaluation normative.

Ce concept est la cheville ouvrière qui relie notre chapitre précédent au suivant. En tant que résidu catégorique, le DSC est un objet naturel susceptible de participer à des relations causales et, par conséquent, de soutenir la relation de dépiction décrite au chapitre II. En tant que token d'un type fonctionnel, il est également éligible à la classification normative qui sera l'objet du chapitre suivant. Le DSC est, au niveau des épisodes conceptuels, le point d'articulation entre la nature et la norme, entre la dépiction et la signification.

3.3 Tokens, types et classification fonctionnelle

Comme les autres designs de signes, le DSC n'est pas une entité isolée. Il est le token d'un type fonctionnel, classifié par référence à un langage de base qui

peut l'illustrer. Que ce soit une inscription sur un papier, une profération sonore (design de signes plus traditionnel) ou un épisode neurophysiologique avec le DSC, c'est toujours un token du même type fonctionnel qui est en jeu. Un DSC de type ·vert· dans mon système nerveux est un token du même type fonctionnel que l'inscription « grüne » (en allemand) sur cette page ou que la profération /vɛʁ/ dans une conversation en français. Nos types fonctionnels parcourent désormais, via les jetons qui les distribuent dans différents domaines sensibles, non seulement plusieurs langages fonctionnellement similaires mais encore plusieurs systèmes nerveux ! C'est, avant la lettre, la thèse de la réalisabilité multiple : un même type fonctionnel peut être porté par des substrats physiques hétérogènes — thèse que Putnam érigera en argument central du fonctionnalisme[3], et dont le DSC offre une formulation précoce. Le principe de la classification demeure pourtant nominaliste, à savoir la maîtrise d'une langue familière dont ces concepts sont analogiquement dérivés. L'épisode conceptuel de « désirer X » ne se comprend alors qu'en référence à la propension, éventuellement contenue, à dire « je désire X ». Pour comprendre le sens d'un DSC « vert » en tant qu'il désigne un épisode mental ayant lieu chez une personne, il ne faut pas découvrir les lois de l'interaction des neurones, il suffit de savoir « faire fonctionner » le mot « vert » et de bien comprendre que celui-ci ne fonctionnerait pas s'il n'était pas, d'une façon ou d'une autre (peu importe les détails) réalisé dans les propriétés catégoriques d'un corps. Un épisode conceptuel est l'état occurrent d'une personne, un état hybride qui possède des caractéristiques occurrentes mais ne peut se comprendre qu'en y adjoignant des dispositions. « Aimer X » et proférer « je n'aime pas X » dans toutes les circonstances concevables serait une *contradictio in terminis*.

Cette classification reprend et approfondit la stratégie du chapitre I. De même que le *dot-quoting* permettait de classer les expressions linguistiques par leurs rôles fonctionnels sans supposer d'entités abstraites, de même les DSC sont classifiés par le rôle qu'ils jouent dans l'économie pragmatique de la pensée. L'avantage du DSC est qu'il généralise ce qui valait déjà pour le règne interlinguistique aux épisodes conceptuels. Le critère demeure prescriptif : face à un objet vert, il est prescrit de se tenir prêt à former un DSC du type ·vert·, c'est-à-dire un épisode qui joue, dans l'économie mentale, le rôle que joue le prédicat « vert » dans notre langue. La classification ne suppose pas que les caractéristiques physiques du DSC soient déterminément spécifiées. Comme Sellars le souligne, il est caractéristique de la classification fonctionnelle « that, although it requires that the items classified have characteristics which enable them to perform the relevant functions, it does not require that these characteristics be determinately specified » (SM, Appendice). Ce

3. H. Putnam, « The Nature of Mental States », in, *Art, Mind, and Religion*, sous la dir. de W. H. Capitan et D. D. Merrill, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1967, p. 37-48.

qui importe, c'est la fonction, non le substrat. Mais *il y a bien* un substrat, quoique sa nature exacte demeure vague et soit déléguée aux progrès de la neurophysiologie, son existence ne fait pourtant pas de doute aux yeux de Sellars : elle est même une condition transcendantale de la vérité empirique.

Un DSC est un acte mental dans la mesure où il n'a d'existence que dérivée par rapport à la personne qui en est le sujet logique. De même, un mot n'est pas un mot s'il n'est pas le mot de quelqu'un, adressé à quelqu'un, ne serait-ce qu'à soi-même. Les actes porteurs de pensées appartiennent aux personnes : ils ne supposent pas de poser un sujet logique supplémentaire au-delà des personnes elles-mêmes. C'est un point que Sellars souligne contre le dualisme cartésien : la personne, et non un « esprit » désincarné, est le porteur des épisodes mentaux. Peu importe ce dont une personne se révèle ontologiquement constituée par la science ultime. Ce qui compte est que la personne, quelle que soit sa constitution profonde, est le lieu où les DSC sont tokenisés et où ils exercent leur rôle fonctionnel.

3.4 Le caractère *mongrel* des épisodes conceptuels

On l'a dit, les épisodes conceptuels sont d'un statut hybride. Sellars emploie le terme *mongrel*, emprunté à Ryle, pour désigner cette hybridité constitutive. La description d'un épisode mental mêle inextricablement une composante en termes de propriétés catégoriques (ce qui se passe réellement, maintenant, dans le système nerveux) et une composante hypothétique, les dispositions à transiter vers d'autres épisodes, à agir, etc. :

> « Almost everything that can be said about the conceptual character of conceptual episodes is as mongrel, as fraught with hypotheticals or *would-be's*, as Ryle could wish. But not everything, for to bear the burden of these hypotheticals they must have a determinate episode-ishness. » (SM, III, § 30)

Ce passage est décisif. Sellars concède à Ryle que la dimension dispositionnelle est omniprésente dans la vie mentale. Mais il maintient contre le béhaviorisme logique qu'une composante irréductiblement catégorique est nécessaire. Un épisode au sens étroit doit admettre, au moins en principe, une description « purement catégorique », donc une description dénuée de termes contre-factuels. Que cette description soit « abstraite ou générique à l'extrême » dans la mesure où la théorie ne se prononce que très peu ne l'empêche pas d'être catégorique pour autant (SM, VI, § 4).

C'est cette dimension catégorique, ce noyau d' « épisode-ité » (*episode-ishness*), qui justifie que l'acte mental soit inscrit dans la série des causes. Les propriétés

catégoriques sont ce qui permet à un état mental, considéré *qua* objet naturel, de participer à des relations causales avec d'autres états physiques. Le DSC, en tant que résidu catégorique de l'épisode conceptuel, est ce qui assure que la pensée n'est pas un pur fantôme dispositionnel mais un événement réel, doté d'une existence *hic et nunc*, capable d'exercer une influence causale. Or c'est précisément cette influence causale qui constitue la dépiction. Nous retrouvons ainsi le concept central du chapitre II : les DSC, en tant qu'objets naturels dotés de propriétés catégoriques, sont des candidats légitimes pour soutenir avec les objets du monde les relations d'isomorphisme structurel qui constituaient déjà la dépiction au niveau des cartes, des mots et des paroles.

Toutefois, ce résidu catégorique, capable d'une interaction causale avec le monde ne suffit pas à saisir le concept de DSC. D'autres facteurs participent à sa constitution. Celui-ci ne doit pas être pensé comme une entité inerte simplement heurtée par le monde physique. Pour comprendre ce qu'est un épisode conceptuel de nature hybride (*mongrel*), il ne faut pas opposer frontalement le monde causal et l'espace des raisons, mais plutôt montrer comment ils s'articulent intimement. C'est ici que Sellars, relisant Kant, introduit la notion d'imagination productive et le concept de *sense-image models* (modèles d'images sensorielles). Le *sense-image model* est le chaînon manquant qui permet de relier la pure réceptivité causale à la spontanéité conceptuelle :

> « The most significant fact is that the construction is a unified process guided by a combination of sensory input on the one hand and background beliefs, memories, and expectations on the other. The complex of abilities included in this process is what Kant calls the "productive" as contrasted with the "reproductive" imagination. The former, as we shall see, by virtue of its kinship with both sensibility and understanding unifies into one experiencing the distinctive contributions of these two faculties. » (*IKTE*, §25-26)[4]

L'imagination productive réalise cette union grâce à une mécanique de fabrication à deux facteurs. Pour rendre compte de cette hybridation, Sellars utilise l'analogie de la « recette » (*recipe*). L'entendement, par ses concepts empiriques, fournit le « schéma empirique », c'est-à-dire la recette de construction ; tandis que la sensibilité fournit les ingrédients purs (la *sheer sensitivity* ou les impressions sensibles). Le résultat, l'objet phénoménal et perspectiviste (le *sense-image model*), n'est donc pas simplement reçu passivement, il est littéralement fabriqué (*constructed*) :

> « In the first place, the productive imagination is a unique blend of a

4. Cité par Seiberth, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, *op. cit.*, p. 81.

> capacity to form images in accordance with a recipe, and a capacity to conceive of objects in a way which supplies the relevant recipes. Kant distinguished between the concept of a dog and the schema of a dog. The former together with the concept of a perceiver capable of changing his relation to his environment implies a family of recipes for constructing image models of perceiver-confronting-dog. »(*IKTE*, §31)[5]

C'est précisément parce que l'épisode conceptuel participe à la fois de la normativité de la règle (la recette dictée par le concept, les modèles prédictifs) et de la rigidité de la matière (les impressions sensorielles, les fluctuations d'énergie qui contraignent le résultat) qu'il mérite pleinement son statut *mongrel*. Un équilibre entre les deux facteurs, souvent au profit de la norme qui « devine » le présent, semble se renégocier constamment. Dans ce flux bidirectionnel, la réalité ne peut que faire échouer les prédictions. Il s'agit alors d'une surprise : l'objet qu'on pensait, qu'on *voyait* plein se révèle creux quand on le fait pivoter, et ainsi de suite. Les propriétés et relations réelles des objets occasionnent ainsi des erreurs de prédiction qui ne déclenchent une révision du modèle que dans certaines situations, lorsque le coût estimé du conservatisme est trop grand. L'épisode conceptuel n'est donc ni purement matériel, ni purement intellectuel, mais le produit d'une « imagination productive » informée par les sens et opérant comme une série de prédictions en cascades dont quelques erreurs remontent parfois le cours pour modifier les « recettes » aux échelles supérieures.

La lecture de Kant que pratique ici Sellars nous est familière. Elle vise à expliquer la nature hybride de l'épisode conceptuel et, comme telle, peut être rapprochée d'un problème qui a également animé Peirce : comment rendre commensurables ce qui relève de la pure réceptivité causale (le « percept », le *sensory input*) et ce qui relève de la spontanéité logique (le concept, la règle) ?

Si Sellars invoque la notion d'une « recette » empirique suivie par l'imagination productive pour générer un modèle d'image (*sense-image model*), la sémiotique peircéenne propose un dispositif remarquablement analogue : le diagramme et sa règle de construction. Comme le démontre Claudio Paolucci, le diagramme peircéen opère exactement comme une image logique construite selon une règle symbolique conventionnelle, mais dont l'observation révèle des propriétés iconiques[6]. Le diagramme est ce dispositif capable d'être « observé » tout en portant en lui de la « généralité » :

5. Cité par *ibid.*, p. 83.

6. C. Paolucci, « Semiotics, Schemata, Diagrams, and Graphs : A New Form of Diagrammatic Kantism by Peirce », in, *Peirce on Perception and Reasoning : From Icons to Logic*, sous la dir. de K. A. Hull et R. K. Atkins, New York et London, Routledge, 2017, p. 74-85, p. 78.

> « A Diagram is an icon or schematic image embodying the meaning of a general predicate ; and from the observation of this icon we are supposed to construct a new general predicate. » [7]

Ce geste théorique vient corriger ce que Peirce identifiait comme la grande erreur de Kant : avoir tracé une ligne trop dure entre le divers (*Mannigfaltige*) de l'intuition et la discursivité. Selon Peirce, le schématisme kantien avait le potentiel de dépasser en importance tout le système critique :

> « [...] the doctrine of schematism must have been an afterthought, an addition to his system after it was substantially complete. For if the schemata had been considered early enough, they would have overgrown his whole work. » [8]

Le projet de Sellars, tout comme celui de Peirce, pourrait bien être de laisser ce schématisme déployer sa pleine mesure. Le diagramme peircéen, couplée à la première interprétation discursive qui l'accompagne et que d'autres pourront développer, incarne cette représentation médiatrice. Peirce assume pleinement l'héritage kantien de sa sémiotique formelle :

> « And so the Iconic Diagram and its Initial Symbolic Interpretant taken together constitute what we shall not too much wrench Kant's term in calling a Schema, which is on the one side an object capable of being observed while on the other side it is General. » [9]

Le geste de Sellars, consistant à naturaliser l'épisode conceptuel par l'imagination productive, ne relève donc pas d'une régression psychologisante. Il s'inscrit au contraire dans une vaste tradition pragmatiste visant à penser la collaboration dans l'expérience entre les objets existants (par leurs qualités observables) et la norme (par ses habitudes réglées d'interprétation). Le monde ne dérègle jamais l'expérience ; à l'occasion, il la *re*règle. Or, ce qui justifie de changer une règle, c'est toujours une autre règle, jamais les sensations. L'ordre vient toujours d'en haut, peu importe les grognements de la foule.

3.5 La *guidance* du dehors

Le concept de DSC ouvre une dernière question, cruciale pour comprendre comment la dépiction s'articule avec l'expérience perceptuelle. Comment le monde exerce-t-il sa pression sur les épisodes conceptuels sans que cette pression constitue une justification épistémique, ce qui serait retomber dans le mythe du donné ?

7. C. S. Peirce NEM 4 :238, cité par *ibid.*, p. 77.
8. C. S. Peirce CP 1.35, cité par *ibid.*, p. 74.
9. C. S. Peirce NEM 4 :318, cité par *ibid.*, p. 83.

La réponse de Sellars tient dans le concept de guidance causale. Bien avant que Gareth Evans n'en répande la notion [10], Sellars postule des états mentaux non conceptuels, les impressions sensibles, qui « guident » l'entendement dans la formation des jugements perceptuels. Ce non-conceptuel sellarsien échappe au mythe du donné précisément parce qu'il guide sans justifier. C'est pourquoi les sellarsiens « de gauche » (Rorty, Brandom, McDowell), qui récusent toute représentation sensorielle non conceptuelle, en font l'économie : il y a là, selon le mot d'O'Shea, un véritable « Sellarsian Divide » [11]. Ces impressions possèdent des « caractéristiques contreparties » (*counterpart characteristics*) des propriétés des objets perçus. Sellars le formule dans l'appendice de *SM* à travers le personnage fictif de Renatus, qui a médité :

> « the way in which our conceptual representations of the spatial structure of physical states of affairs are guided by 'counterpart' features of our sense impressions » (SM, Appendice, § 3)

Ainsi, dans la perception, l'entendement est guidé par des contreparties des caractéristiques spatiales des objets. De même, Sellars propose des contreparties temporelles : une relation P* qui « guides the understanding in representing that a whiz is followed by a bang » (SM, Appendice, § 6). Le concept de cette contrepartie reconstruit ce que la tradition appelle le « présent spécieux » (*specious present*), combinaison incohérente de simultanéité et de successivité littérales (SM, Appendice, § 9). Ces états non conceptuels ne fournissent pas de justification, auquel cas on retomberait dans le mythe du donné. Mais ils exercent une contrainte causale sur les jugements que nous formons. Couplés à nos habitudes sémiotiques dont ils sont en quelque sorte les « déclencheurs », ils en sont un facteur inéliminable. C'est la différence entre guider et justifier. L'impression sensible guide la formation du DSC comme le vent guide la girouette : par influence causale, non par raison épistémique. Il convient toutefois de ne pas rabattre purement et simplement la sensation sur la pensée. Si l'épisode conceptuel relève d'une classification fonctionnelle, la sensation, quant à elle, requiert une caractérisation intrinsèque et catégorique, intelligible indépendamment de toute disposition à agir. C'est d'ailleurs pourquoi elle échappe, paradoxalement, à l'observation, et ne peut faire l'objet que d'une spéculation d'ordre transcendantal. Paradoxalement, la sensation, souvent tenue pour l'expérience la plus immédiate, s'avère la plus distante dans l'ordre des raisons. La réflexion transcendantale doit la postuler comme la condition de possibilité

10. G. Evans, *The Varieties of Reference*, sous la dir. de J. McDowell, Oxford, Oxford University Press, 1982.

11. J. R. O'Shea, « Conceptual Thinking and Nonconceptual Content : A Sellarsian Divide », in, *Self, Language, and World : Problems from Kant, Sellars, and Rosenberg*, sous la dir. de J. R. O'Shea et E. M. Rubenstein, Atascadero, CA, Ridgeview Publishing Company, 2010, p. 205-228.

d'une authentique friction entre l'intellect et le monde — la condition matérielle *sine qua non* de la représentation.

Justification : Remplacement de "ce qui est le plus proche" par "l'expérience la plus immédiate".

Cela vaut y compris pour les systèmes de représentations des animaux non rationnels. Autrement dit, force est de la supposer y compris pour les systèmes dont toutes les représentations sans exceptions se qualifient comme dépictions, à savoir les animaux, dont les inférences ne sont pas logiques mais « humiennes » cf 2.1.2. Dans tous les cas, Sellars la traite sur le mode adverbial son caractère déterminé : non « avoir une sensation de rouge » mais « sentir rougement » (*to sense redly*). Il va jusqu'à postuler, dans l'image scientifique, des *sensa* « ultimement homogènes » comme processus absolus nécessaires à postuler dans le contexte des organismes vivants [12]. Cette asymétrie, que nous ne faisons ici qu'indiquer, commande tout le chapitre V.

On retrouve ici, sous un autre angle, la condition d'indiciarité dégagée au chapitre II. La dépiction suppose que l'objet qui dépeint ait causalement hérité ses caractéristiques de l'objet dépeint. La guidance non conceptuelle est le mécanisme par lequel cet héritage causal s'effectue dans le cas des épisodes mentaux : les impressions sensibles transmettent, par voie causale, les caractéristiques structurelles de l'environnement aux DSC. Certaines des propriétés de ces derniers en sont donc des contreparties, grâce à quoi elles les « dépeignent ». L'idée d'un triangle n'est pas triangulaire. La ressemblance, là encore, est de second degré, elle opère entre système de relations. Sentir « rougement », ce n'est pas être taché de rouge à l'intérieur de l'âme. C'est, en tant que personne, traverser un épisode conceptuel, être dans un certain état, dont les relations mutuelles entre ses composantes sont isomorphes aux relations mutuelles entre les composants des objets rouges. On retrouve l'*homoiosis* (ὁμοίωσις) aristotélicienne (et de tant de penseurs antiques) qui faisait des pensées des ressemblances des choses, mais la notion d'iconicité doit nous mettre en garde contre l'absurdité d'une ressemblance de premier degré. Pourtant, soutient Sellars, la solution était bien là, sous nos yeux. On l'a dit, Peirce avait lui aussi anticipé cette solution et c'est pourquoi nous avons parlé d'iconicité :

> « On peut en gros diviser les hypoicônes suivant le mode de la Priméité à laquelle elles participent. Celles qui font partie des simples qualités ou Premières Priméités sont des images ; celles qui représentent les relations, principalement dyadiques ou considérées comme telles, *des parties d'une chose par des relations analogues dans leurs propres parties*, sont des diagrammes ; celles qui représentent le caractère re-

12. Rosenberg, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, *op. cit.*, ch. 7, p. 159-164.

> présentatif d'un signe en représentant un parallélisme dans quelque chose d'autre, sont des métaphores ». (Nous soulignons)[13]

Cette citation marque avec éclat la conscience aiguë de Peirce sur ce sujet. Une « hypoicône » est le substantif qu'il choisit pour désigner une icône tokenisée, ce que nous appelons pour notre part après Sellars un « design de signe » afin d'insister sur ses propriétés occurrentes en tant qu'objet existant. En appliquant successivement ses trois catégories à celle de l'icône, Peirce tombe en seconde position sur ce qu'il appelle un diagramme. Comme on peut le voir, un diagramme signifie par isomorphisme structurel, il « représente les relations, principalement dyadiques ou considérées comme telles, des parties d'une chose par des relations analogues dans leurs propres parties. » Une sous-partie des diagrammes sont des *dépictions* au sens de Sellars. Le critère pour isoler cette sous-partie nous est désormais familier. Il suffit que le diagramme soit causé par l'objet dépeint. Autrement dit, il suffit qu'il entre dans une relation *indexicale* avec l'objet dont il hérite lesdites « relations analogues », à savoir des propriétés dyadiques (des relations dont le degré d'arité est *strictement deux*, ou réductible à deux, mais capables d'autant de complexification qu'on voudra). La « métaphore » quant à elle engage des relations triadiques, donc irréductibles à un degré d'arité inférieur à trois, elle est par conséquent exclue du royaume de la dépiction. On ne dépeint pas le « poing de fer », on ne peut que le signifier.

Pour éviter les cas où la dynamique de la relation causale est rompue, ce qui fait perdre à l'indice sa fiabilité (ex : l'aiguille coincée d'un baromètre), il est nécessaire de considérer en outre la règle de projection, autrement dit la conformité du producteur aux règles sémiotiques « ought-to-be-rules » d'un certain langage. C'est pourquoi, nous y avons déjà insisté, la dépiction n'a pas de sens tant que nous faisons abstraction de son rapport à une structure normative donnée, autrement dit : il faut que le signe voie ses propriétés catégoriques mises à l'usage d'un projet signifiant. Le signe doit être considéré dans son insertion à l'intérieur d'un univers mental, « l'espace des raisons », où valent des relations irréductiblement triadiques.

La carte n'est pas carte si elle ne peut pas, au moins potentiellement, orienter quelqu'un. Pourtant la carte existe et ne pourrait pas jouer ce rôle sans les propriétés qui sont intrinsèquement les siennes, indépendamment de ce que vous ou moi croyons. Une dépiction, en tant qu'elle est composée d'un indice et d'un diagramme est « en premier lieu, un token, ou un Objet singulier utilisé comme signe ; car il est essentiel (à sa nature de signe) qu'il soit capable d'être perçu et observé » :

> « a Diagram, in my sense, is in the first place a Token, or singular

13. Peirce, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, *op. cit.*, CP 2.277 / C. S. Peirce, *Écrits sur le signe*, trad. par G. Deledalle, L'Ordre philosophique, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 106.

> Object used as a Sign ; for it is essential that it should be capable of being perceived and observed. It is, however, what is called a General sign ; that is, it denotes a general Object.... The Diagram represents a definite Form of Relation. This Relation is usually one which actually exists, as in a map, or is intended to exist, as in a Plan.... The pure Diagram is designed to represent and to render intelligible, the Form of Relation merely. Consequently, Diagrams are restricted to the representation of a certain class of relations ; namely, those that are intelligible. We may make a diagram of the Battle of Gettysburg, because in a certain [sense], it may thus be rendered comprehensible. » [14]

La Bataille de Gettysburg est faite de « relations *réelles* » (à quoi Peirce oppose ici les relations intelligibles), de « réactions brutes », des chocs du fer contre le fer. C'est par le diagramme, par la carte que nous avons accès à des relations intelligibles mais observables qui sont rapportées aux relations réelles de la bataille par un indice, comme par exemple le nom « Battle of Gettysburg » au-dessus de la carte.

Les dépictions sont indissociables des règles gouvernant leur construction et leur transformation. Sur une carte d'état-major, le déplacement anticipé des pions s'opère en accord avec l'art stratégique, générant ainsi un nouveau diagramme, dont l'observation est riche de nouvelles informations prospectives sur le terrain. Ainsi comprend-on ce qu'est un « plan », autrement dit un signe qui ne deviendra une dépiction que dans le futur, et dans la mesure seulement où les choses se déroulent comme prévu. On peut prétendre dépeindre, et faillir : même quand ce résultat dépend en partie de nos décisions. Un plan est alors un objet bien réel et observable. Par les relations qui sont les siennes, il exhibe des relations intelligibles qu'on a « l'intention de faire passer à l'existence » dans l'objet que le plan représente. Un plan est une dépiction *in futuro*. Il vise à rendre l'objet adéquat au signe, et non l'inverse.

Dans chaque cas où c'est de l'adéquation des relations réelles entre l'objet et le signe qu'il est question, la règle sert de médiation intelligible. Chez Sellars, le gramophone ou l'horloge doivent être en bon état mécanique, entretenus en accord avec les règles qui en régissent le comportement normal. L'être humain dont les épisodes conceptuels, comme DSC, sont eux-mêmes en mesure de dépeindre leur environnement doit être alerte, éduqué, libre de ses mouvements. Nos cartes reflètent plus adéquatement nos intérêts vitaux lorsque nous sommes en bonne santé. Nos plans rencontrent moins de surprises dans leur réalisation. En un mot, il faut que la co-variation dynamique avec l'environnement agissant comme la courroie de transmission causale des propriétés dyadiques puisse se dérouler sans

14. C. S. Peirce NEM 4 :315-316, cité par Paolucci, « Semiotics, Schemata, Diagrams, and Graphs : A New Form of Diagrammatic Kantism by Peirce », *op. cit.*, p. 77.

entrave, en accord avec les règles pertinentes. Nos constructions ne sont pas neutres, elles mettent l'accent sur ce qui nous importe. Pourtant, nos actions ne pourraient jamais réussir si un certain degré d'adéquation n'était maintenu entre nos cartes et le monde par des normes qui ont fait leurs preuves. Ce sont les règles qui alignent le monde qui nous apparaît sur nos perspectives collectives et personnelles. Si nous sommes incapables d'appliquer les normes courantes, la maladie restreint nos possibilités, il faut donc éviter la présence de « défaiseurs » ; ou bien créer de nouvelles normes pour les intégrer lorsqu'ils sont là. La puissance d'agir se fait sur la base de cartes dont la précision n'est élevée qu'en ce qui concerne les aspects pertinents à notre vie. Nos normes sont des méthodes de projections qui accommodent la poussée sourde du réel à nos fins. La notion d'un signe dont l'adéquation à ses objets ne favoriserait aucune de leurs dimensions en particulier doit attendre le chapitre V.

Pour que le DSC devienne un acte de connaissance et pas seulement une réponse causale, il faut donc que l'épisode soit « pris » (*caught up*) dans un réseau de normes sémiotiques. C'est l'objet du chapitre suivant.

— 4 —

La dépiction comme activité

4.1 *Picturing belongs in quite a different box* — la séparation catégorielle

Le chapitre précédent nous a conduits à un seuil. Le DSC, noyau catégorique de l'épisode conceptuel, est un objet naturel capable de soutenir la relation de dépiction ; mais pour que cet objet devienne un acte de connaissance, nous avons vu que cela requiert un ensemble de règles. Avant d'examiner comment ces normes s'articulent avec la dépiction, il faut d'abord comprendre *pourquoi* cette articulation constitue un problème. La raison tient dans la thèse la plus tranchante de Sellars, celle qui sépare catégoriellement la dépiction de la vérité :

> « Truth, we have seen, is not a relation. Picturing, on the other hand, is a relation, indeed, a relation between two relational structures. And pictures, like maps, can be more or less adequate. The adequacy concerns the 'method of projection'. » (SM, V, §56)

La vérité n'est pas une relation. Elle est une propriété normative des assertions : dire qu'une proposition est vraie, c'est dire qu'elle est sémantiquement assertible — « S-assertible » — conformément aux règles du schème conceptuel en vigueur (SM, V, §50). La vérité est relative à un langage, ou plus précisément : aux règles communes à plusieurs langages qui constituent une structure conceptuelle. Elle est *« something done »* : un acte d'évaluation interne à l'espace des raisons. La dépiction, quant à elle, est *« something that happens »*. Elle advient entre deux structures matérielles, les objets linguistiques naturels (NLO) et les objets non linguistiques, indépendamment de toute évaluation normative. Elle implique « the complex machinery of language entry transitions (noticings), intra-linguistic moves (inference, identification by means of criteria) and language departure transitions » (SM, V, §58) ; mais elle ne doit pas être confondue avec « the pseudo-relation of standing for or denoting ». Les deux appartiennent à des « boîtes tout à fait différentes » : « Picturing is a

complex matter-of-factual relation and, as such, belongs in quite a different box from the concepts of denotation and truth » (SM, V, §58).

L'enjeu n'est pas seulement terminologique. Sellars hérite de Wittgenstein l'intuition que le langage dépeint le monde, mais il en transforme radicalement la portée. Le *Tractatus* avait posé que ce sont des faits linguistiques qui dépeignent des faits non linguistiques : « Linguistic fact pictures nonlinguistic fact » (NAO, V, §92). Cette formulation, estime Sellars, contient une confusion décisive. Elle « lie trop étroitement » l'intuition picturale au modèle factuel : « although this model enables [Wittgenstein] to make a sound point about the logical form of elementary statements, it loses the specific thrust of the idea that whatever else language does, its central and essential function, the *sine qua non* of all others, is to enable us to picture the world in which we live » (NAO, V, §89). C'est que Wittgenstein, en restant au niveau des faits, c'est-à-dire des états de choses, des entités propositionnelles, ne sort jamais de la sphère intentionnelle. Un fait est toujours articulé : il possède une structure prédicative, il est exprimable par une phrase. Or la dépiction, précisément, doit ancrer le langage dans une dimension *antérieure* à l'articulation propositionnelle.

D'où la substitution que Sellars opère dans *Naturalism and Ontology*. Au schéma tractarien, il substitue le suivant : « [natural-linguistic objects] O_1', O_2', ..., O_n' make up a picture of [objects] O_1, O_2, ..., O_n by virtue of such and such facts about O_1', O_2', ..., O_n' » (NAO, V, §92). La reformulation n'est pas cosmétique ; elle est, dit Sellars, « the heart of the matter » (NAO, V, §84). Ce sont des *objets* qui dépeignent des *objets*, non des faits qui dépeignent des faits. Les faits interviennent certes — « objects can picture objects only by virtue of facts about them (i.e. only by virtue of having qualities and standing in relations) » — mais ils interviennent comme ce *en vertu de quoi* la relation de dépiction tient, non *comme* les termes de cette relation. L'intuition du *Tractatus* est ainsi transposée hors de la sphère intentionnelle des faits, vers celle des objets considérés dans leur matérialité, du « signifying » vers le « depicting ». C'est la condition pour que la dépiction soit effectivement une « complex matter-of-factual relation » et non une variante déguisée de la vérité.

Cette transposition entraîne une conséquence remarquable : du point de vue de la dépiction, la forme empirique du signe n'est pas arbitraire. Sellars rompt ici, de façon tout à fait explicite, avec un principe fondamental de la linguistique depuis Saussure : l'arbitraire du signe [1]. Ce qui vaut pour le signe considéré comme véhicule de signification ne vaut pas pour le signe considéré comme objet naturel susceptible de dépeindre. Sellars le formule dans un passage décisif d'un chapitre

1. L'arbitraire du signe est un principe saussurien (F. D. Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916) ; Sellars ne le récuse qu'au plan de la dépiction, où le signe, considéré comme objet naturel, n'est plus symbole conventionnel mais projection.

significativement nommé « After meaning » :

> « the manner in which the 'names' occur in the 'picture' is not a conventional symbol for the manner in which the objects occur in the world, limited only by the abstract condition that the picture of an *n*-adic fact be itself an *n*-adic fact. Rather, as I see it, the manner in which the names occur in the picture is a projection, in accordance with a fantastically complex system of rules of projection, of the manner in which the objects occur in the world » (NAO, V, §93)

Le signe, *qua* élément d'une dépiction, n'est pas un symbole dont la relation à l'objet serait purement conventionnelle. Il est une *projection* : sa configuration matérielle reproduit, selon un système de correspondances d'une complexité « fantastique », la configuration matérielle des objets qu'il dépeint. Le mot « projection » est emprunté à la géométrie, et ce n'est pas un hasard[2]. Comme une projection géométrique conserve certaines propriétés structurelles de la figure originale tout en les transposant dans un autre plan, la dépiction conserve certaines propriétés relationnelles des objets tout en les transposant dans le médium du langage. Ce modèle projectif, développé dans *Truth and 'Correspondence'*, fera l'objet de la section suivante.

Il suffit pour l'instant de saisir la conséquence qu'entraîne la séparation catégorielle. Si la dépiction est une relation factuelle et la vérité une propriété normative, elles ne sont pas indépendantes pour autant. Sellars affirme que la correction de l'image est conceptuellement première par rapport à la correction de la performance assertive : « The criterion of the correctness of the performance of asserting a basic matter-of-factual proposition is the correctness of the proposition *qua picture* [...] Thus the correctness of the picture is not defined in terms of the correctness of a performance but vice versa » (SM, V, §57). L'image fournit le standard auquel l'assertion se mesure — et non l'inverse. Mais cette priorité est ontologique, non épistémique : on ne peut savoir si une image est correcte sans mobiliser les normes d'un schème conceptuel, car la dépiction n'est accessible qu'à travers l'activité de langage. Il y a donc une tension constitutive entre la priorité ontologique de la dépiction et la priorité épistémique des normes. C'est cette tension qui traverse tout notre propos. Pour la déployer, il faut d'abord montrer ce qu'est la conformité picturale considérée en-deçà de la signification, c'est-à-dire examiner le modèle de la géométrie projective.

2. L'expression « method of projection » est elle-même wittgensteinienne (Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, *op. cit.*, 3.11) : la « méthode de projection » y désigne l'acte de penser (« denken ») le sens de la proposition ; Sellars la naturalise en un système de règles de projection inscrites dans l'ordre causal, sans recours à aucun acte mental projetant.

4.2 Le modèle de la géométrie projective — la conformité en-deçà de la signification

La section précédente a établi que la dépiction est une relation factuelle entre objets, catégoriellement distincte de la vérité. Reste à déterminer ce que cette relation est concrètement. Qu'est-ce qu'une « projection » ? En quoi consiste la conformité de l'image ? C'est dans *Truth and 'Correspondence'* (1962) que Sellars développe le modèle le plus explicite, celui de la géométrie projective.

L'expérience de pensée centrale du texte est celle d'un « super-inscriber » qui inscrit dans la cire, à une vitesse prodigieuse, des énoncés d'observation et les résultats de ses inférences. Cet « inscripteur » utilise un langage de coordonnées : les noms propres y sont des ensembles ordonnés de numéraux — trois pour l'espace, un pour le temps — assignés aux événements sur la base de mesures. Chaque observation est convertie en une inscription coordonnée et ajoutée à la chaîne cumulative. L'inscripteur est un « thinker as well as an inscriber » : le savoir inductif qu'il possède l'amène à produire des inscriptions sans observation nouvelle, sur la base d'inscriptions antérieures (TC, p. 47-48). Le résultat est une chaîne d'inscriptions qui constitue une *projection* de la région spatio-temporelle que l'inscripteur a traversée.

Sellars emprunte ici explicitement le vocabulaire de la géométrie. Dire qu'un objet linguistique dépeint correctement un objet non linguistique, c'est dire quelque chose d'analogue à ce que l'on dit lorsqu'une figure géométrique est la projection « vraie » d'une autre — c'est-à-dire « drawn by correctly following the appropriate method of projection » (TC, p. 54). La méthode de projection ne se réduit pas à une règle unique : elle est un système d'uniformités reliant les objets linguistiques entre eux et aux objets dont ils sont les projections. Comme en géométrie projective certaines propriétés — rapports d'incidence, d'ordre, de connexité — sont conservées d'un plan à l'autre tandis que d'autres sont déformées, la dépiction conserve certaines propriétés relationnelles des objets tout en les transposant dans le médium du langage.

Dans *Science and Metaphysics* et tout au long de son œuvre, Sellars distribue ces uniformités en trois catégories. Les *uniformités intralinguistiques* d'abord : règles de formation, règles de conséquence logique, lois empiriques reconstruites comme principes d'inférence. Les *uniformités monde-vers-langage* ensuite, les *language entry transitions* : le locuteur, face à un objet vert en conditions normales, produit une inscription de type « ceci est vert » ; c'est la strate des *noticings*. Les *uniformités langage-vers-monde* enfin, les *language departure transitions* : les « willings-out-loud » qui relient l'assertion à l'action (SM, V, §56-58 ; NAO, V, §97-98).

C'est l'ensemble de ces uniformités et non une catégorie isolée qui participe à

maintenir la relation de dépiction. Une inscription ne dépeint pas parce qu'elle est causalement produite par un objet, ce serait confondre la dépiction avec la seule transition d'entrée. Elle ne dépeint pas non plus en vertu de ses seuls rapports inférentiels, ce serait la confondre avec la cohérence logique. Elle dépeint parce que le système complet des uniformités dans lequel elle est prise favorise ou entretient une projection de la configuration des objets dans le monde. Sellars le dit avec la plus grande netteté. De même qu'on ne pouvait concevoir la bande magnétique du robot de BBK comme une carte de son environnement sans prendre en considération son « wiring diagram », à savoir un diagramme qui manifeste les relations intelligibles qui règlent son comportement d'arpenteur, de même :

> « [...] it is such uniformities, which link natural-linguistic objects with one another and with the objects of which they are the linguistic projections, that constitute picturing as a relation of matter of fact between objects in the natural order. » (TC, p. 55)

Sans la prise en considération des règles qui guident le comportement de l'arpenteur, la carte n'est qu'un objet qui ne représente rien. Mais comment passer des règles normatives aux uniformités factuelles ? Comment le fait que le locuteur doive dire « vert » face à un objet vert engendre-t-il la régularité selon laquelle il le dit effectivement ? La réponse tient dans un axiome que Sellars prend pour acquis : l'acceptation de normes, autrement dit le fait de se décider à les honorer — ce qu'il appelle « espousal of principles » — se reflète, *ceteris paribus*, dans des régularités factuelles de comportement. L'axiome ne dit pas que suivre une norme *est* exhiber une régularité : Sellars rejette explicitement cette identification. Il dit que l'engagement envers une norme *entraîne*, dans les faits, une régularité descriptible en termes factuels (TC, p. 48 ; NAO, V, §95). Ce pont entre le normatif et le factuel rend possible la dépiction : les normes sémiotiques engendrent, par le fait même d'être embrassées, les uniformités naturelles qui constituent la projection linguistique du monde. Le modèle projectif opère ainsi en-deçà de la signification : il décrit ce qui se produit dans l'ordre causal, non ce qui est visé dans l'ordre intentionnel. Mais il n'est pas pour autant indépendant des normes. C'est cette dépendance que le métaprincipe va rendre explicite.

4.3 Le méta-principe et la Janus bifront

L'axiome invoqué à la fin de la section précédente appelle un examen plus approfondi. Dans *Naturalism and Ontology*, Sellars le formule comme un principe qu'il prend pour acquis :

> « Espousal of principles is reflected in uniformities of performance. I shall not attempt to analyse what it is to espouse a principle, nor shall I attempt to explicate the meaning of normative terms. I am not claiming that to follow a principle, i.e. act on principle, is identical with exhibiting a uniformity of performance that accords with the principle. I think that any such idea is radically mistaken. I am merely saying that the espousal of a principle or standard, whatever else it involves, is characterized by a uniformity of performance. » (NAO, V, §95)

Le méta-principe est remarquablement calibré. Il ne dit pas que la norme se réduit à la régularité : ce serait le behaviorisme que Sellars rejette. Il ne dit pas non plus que la régularité constitue le contenu de la norme : ce serait confondre l'être et le devoir-être. Il dit seulement que l'engagement envers une norme se manifeste nécessairement par une régularité descriptible en termes factuels. La norme et la régularité ne sont pas identiques, mais elles sont inséparables dans les faits. L'uniformité, précise Sellars, « though not the principle of which it is the manifestation, is describable in matter-of-factual terms » (NAO, V, §95). C'est cette indissociabilité que Sellars désigne par le caractère *Janus-faced* des actes de langage :

> « the fact that the uniformities (positive and negative) involved in language-entry, intralinguistic and language-departure transitions of a language are governed by specific ought-to-be statements in its meta-linguistic stratum, and these in turn by ought-to-bes and ought-to-dos concerning explanatory coherence, constitutes the Janus-faced character of languagings as belonging to both the causal order and the order of reasons. » (NAO, V, §64)

Le concept de *languaging* ne désigne pas un acte immatériel. Proférer un mot, inscrire une phrase, former un jugement, ce sont des événements physiques au même titre que le mouvement d'une girouette ou l'impression d'un sillon sur un disque. Ces événements appartiennent à l'ordre causal, ils sont produits par l'interaction entre un organisme et son environnement. Mais ces mêmes événements sont aussi des actes gouvernés par des normes. Dire « ceci est vert » face à un objet vert, ce n'est pas seulement répondre causalement à un stimulus : c'est se conformer à une règle qui prescrit cette réponse en conditions normales, et s'exposer à la critique si l'on déroge.

L'expérience de pensée des robots anthropoïdes de *Being and Being Known* que nous évoquions plus haut rend cette dualité saisissante. Sellars y imagine un robot doté de capteurs et d'une bande magnétique sur laquelle il imprime des « phrases » en réponse aux objets de son environnement (BBK, §37). On peut décrire ce système de deux façons. Du point de vue de l'ingénieur électronicien (*the standpoint of the*

electronic engineer, BBK, §40), on ne voit que des circuits, des flux, des réponses mécaniques : on décrit les uniformités causales qui relient les inscriptions sur la bande aux événements extérieurs. Du point de vue du cadre de l'intentionnalité (*the framework of intentionality*, BBK, §40), on dit que le robot « sait » des choses, qu'il « découvre » des faits. Or il s'agit du même système. Ni l'un ni l'autre des deux discours n'est faux ; chacun saisit une face du phénomène. Pourtant, la thèse de Sellars est que le cadre de l'intentionnalité suppose que celui de l'ingénieur est fidèle à la réalité. Prétendre trouver un sens au langage du robot n'est pas anodin. Dresser une analogie entre la trace que fait le robot sur sa bande dans son langage et le mot « éclair » dans notre langage suppose que le robot répond uniformément aux éclairs avec cette trace, tout comme nous répondons uniformément aux éclairs avec ce mot. Sellars conclut ainsi :

> « In this sense we can say that isomorphism in the real order between the robot's electronic system and its environment is a presupposition of isomorphism in the order of signification [or meaning] between robotese and the language we speak. » (BBK, §53)

L'isomorphisme dans l'ordre réel — la dépiction — est une présupposition de l'isomorphisme dans l'ordre de la signification. La traduction d'un langage étranger vers le nôtre est lourde de présupposés ontologiques. Le mot est décisif. Il ne s'agit pas d'une réduction : la signification ne se réduit pas à la dépiction. Il s'agit d'une relation de dépendance asymétrique : il ne peut y avoir de signification sans qu'il y ait, en dessous, un réseau d'uniformités causales qui la soutienne. Mais la dépiction elle-même ne suffit pas à engendrer la signification, celle-ci requiert en outre l'engagement envers des normes. O'Shea résume cet entrelacement comme la « cartilage structure » de la philosophie de Sellars : les aspects normatifs de la signification, de la référence et de la vérité « are not reducible to, yet presuppose for their possibility, various specific underlying causal patterns and representational mappings » [3].

C'est cette position qui distingue Sellars du naturalisme quinien. Comme le formule deVries, « Sellars is a naturalist, even though he rejects a Quinean epistemological naturalism » [4]. Pour Quine, le naturalisme épistémologique consiste à substituer la psychologie empirique à l'épistémologie : c'est un programme d'élimination de la normativité au profit de la description des dispositions verbales. Pour Sellars, au contraire, le langage prescriptif remplit une fonction irréductible au langage descriptif. Le naturalisme sellarsien ne nie pas la normativité, il montre comment elle s'incarne dans des régularités causales sans s'y réduire. Le même événement physique est à la fois une réponse causale susceptible de dépiction et

3. O'Shea, *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, *op. cit.*, p. 158.
4. deVries, *Wilfrid Sellars*, *op. cit.*, p. 213.

un acte normatif susceptible de correction sémantique. Le réductionnisme physicaliste s'aveugle sur la dimension normative, tandis que l'idéalisme occulte l'ancrage causal (ou se complaît dans un scepticisme à son égard). Le geste décisif de Sellars consiste à conjoindre fermement ces deux dimensions. Il affirme l'existence des objets ainsi que la valeur des normes et son axiome les articule sans les confondre.

Ce double aspect trouve sa formulation la plus technique dans les trois conditions interdépendantes que Sellars articule dans *Toward a Theory of Predication* (1985).

4.4 Les trois biconditionnels

Les sections précédentes ont posé la séparation catégorielle entre dépiction et vérité (section 1), décrit la dépiction comme projection géométrique (section 2), et montré comment le méta-principe relie les deux ordres sans les confondre (section 3). Il faut maintenant formaliser cette relation. L'instrument conceptuel se trouve dans l'un des derniers articles publiés par Sellars, *Toward a Theory of Predication* (1985). O'Shea en propose une paraphrase qui fait ressortir la structure de dépendance :

(1) « 'Sokrates' (in German) means or refers to Socrates (i.e., is a •Socrates•) » si et seulement si

(2) « 'Sokrates' (in German) is the linguistic representative of (i.e., pictures) the historical, flesh and blood Socrates » si et seulement si

(3) « 'Sokrates's stand in appropriate psycho-sociological-historical (PSH) [causal-uniformity] relations to the historical Socrates » [5].

La condition (1) est normative : dire que 'Sokrates' signifie Socrate, c'est dire que les usages de ce nom sont gouvernés par des règles sémantiques qui en font un •Socrates•, c'est-à-dire un item jouant le rôle fonctionnel joué par 'Socrates' dans la langue de base. La condition (2) est picturale : le terme singulier, considéré comme objet linguistique naturel, entretient avec le Socrate en chair et en os un isomorphisme de second ordre — sa place dans le système de configurations de NLO (les tokens, ou designs de signes) est similaire à la place de Socrate dans la nature. La condition (3) est causale-historique : les tokens de 'Sokrates' se trouvent dans des relations PSH (*psycho-socio-historical*) appropriées avec l'individu historique. Les relations PSH incluent l'ensemble des chaînes causales, des pratiques sociales de transmission et des uniformités de performance par lesquelles le nom a été

5. O'Shea, *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, *op. cit.*, p. 156-157, paraphrase de TTP 318-19.

connecté à l'objet depuis un premier baptême[6] et maintenu à travers une série de rencontres sensibles. Nous reconnaissons en (2) et (3) nos conditions d'iconicité et d'indexicalité. La signification (1) dépend donc de la dépiction *comme activité* : (2) et (3). Le *produit* du Ch II défini abstraitement par sa seule iconicité est pris au sein de l'activité causale qui lui confère sa dimension indexicale. L'objet qui fait signe est pris dans une chaine de transmission active.

Les trois conditions sont biconditionnellement liées : aucune n'est première au sens de la fondation. Mais la biconditionnalité ne signifie pas l'identité. Les conditions opèrent dans des registres catégoriellement distincts : la première dans l'espace des raisons, la deuxième dans l'ordre de la correspondance structurelle, la troisième dans l'ordre des causes. Ce qui les relie, c'est précisément le méta-principe : l'engagement normatif envers les règles qui gouvernent 'Sokrates' (condition 1) se reflète nécessairement dans des uniformités de performance (condition 3), et ces uniformités constituent un isomorphisme pictural (condition 2). O'Shea résume la portée systématique de ce schéma :

> « the normative, rule-governed reference of names and other singular terms both presupposes and contributes to bringing about (via the implicit "Espousal of principles...") an incredibly complex causal-historical picturing or representational isomorphism. »[7]

La relation entre les trois conditions est donc une relation de présupposition réciproque, non de réduction. La signification normative requiert ontologiquement la dépiction, tandis que la dépiction procède matériellement des uniformités qu'engendre l'allégeance aux normes. Loin de toute pétition de principe, Sellars dévoile ici une authentique co-détermination dialectique entre deux ordres catégoriellement irréductibles.

On retrouve ici ce que, selon Sellars, Wittgenstein avait entrevu dans le *Tractatus* lorsqu'il suggérait que les compatibilités et incompatibilités des styles sémantiquement significatifs reflètent les compatibilités et incompatibilités des espaces de qualités (NAO, III, §51, n. 2). La structure des exclusions matérielles que nous avons décrite au chapitre II — un objet ne peut être tout entier rouge et tout entier vert — se retrouve ici au niveau de la dépiction comme activité : les normes qui gouvernent les transitions sémiotiques reproduisent, dans leur forme, la structure du monde qu'elles contribuent à dépeindre. On ne peut écrire « p » en italique et en gras, sans quoi on trahirait l'impossibilité matérielle pour une chose de posséder

6. Cette condition causale-historique est la contrepartie sellarsienne de la chaîne causale de Kripke (Kripke, *Naming and Necessity*, *op. cit.*) — baptême initial puis transmission ; cf. *supra*, section 2.5. Prise toutefois dans le biconditionnel avec la condition normative (1), elle n'érige pas Sellars en tenant d'une théorie causale de la référence : le causal y est le présupposé de la référence métalinguistique, non son substitut.

7. O'Shea, *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, *op. cit.*, p. 156.

deux manières d'être matériellement incompatibles, par exemple deux couleurs. On peut en revanche écrire *P* en majuscule et en italique, si l'on veut asserter à la fois l'être-grand et l'être vert de « p ». Nos conventions stylistiques doivent être choisies avec soin pour refléter ces contraintes picturales ancrées dans les modes innés de nos évidences sensibles et qu'aucun formalisme ne pourrait générer à lui seul. À l'inverse, nos productions picturales n'obtiennent de portée épistémique, ne sont susceptibles de correction et d'incorrection, qu'au regard d'un certain cadre normatif dont elles sont, en vertu du principe norme/nature, l'ombre portée.

On peut alors convenablement comprendre la citation donnée plus haut, trop souvent réduite par les commentateurs à la portion congrue que nous en avons nous-mêmes donnée d'abord :

> 57. Linguistic picture-making is not the performance of asserting matter-of-factual propositions. The *criterion* of the correctness of the performance of asserting a basic matter-of-factual proposition is the correctness of the proposition *qua* picture, i.e. the fact that it coincides with the picture the world-cum-language would generate in accordance with the uniformities controlled by the semantical rules of the language. Thus the *correctness* of the picture is not defined in terms of the *correctness* of a performance but vice versa.

En se concentrant trop hâtivement sur la mise en priorité de la correction picturale sur la correction empirique, on risque d'oublier que Sellars ne pose pas ici un principe de correction ontologique indépendant de tout langage. Il se contente d'opérer un renversement de priorité dont la portée révolutionnaire est largement jugulée par son principe norme-nature en ce qui concerne sa portée épistémologique. Les uniformités causales reflétant les normes, la portée de ce renversement se réduit à peau de chagrin. Il ne fait en somme qu'insister à nouveau sur la primauté de l'incompatibilité matérielle à l'égard des principes formels et sur la structure ascendante ou récursive des conditions de vérité, de l'atomique vers le moléculaire, sur laquelle nous avons déjà insisté.

Prenons un exemple. Imaginons deux personnes sur un bateau qui aperçoivent une baleine. La première s'en émerveille et s'exclame « quel magnifique représentant de la race des poissons que voilà ! ». La seconde lui répond, plus circonspecte : « L'animal que nous voyons est certes magnifique, mais nous savons depuis un moment que la baleine est un mammifère et non un poisson ». Ici, il faut bien saisir la nuance. La seconde phrase ne corrige pas la première parce qu'elle est une proposition empirique vraie, mais d'abord en vertu du fait qu'elle est une certaine émission sonore dans un certain contexte concret et ensuite seulement parce qu'elle est par là même vraie au regard des normes scientifiques en vigueur. C'est parce

qu'elle coïncide avec telle concaténation de sonorités qu'il est en l'occurrence *correct* (et non adéquat) de générer, que l'on peut dire que la seconde phrase est empiriquement vraie. C'est donc en vertu de certaines uniformités sémantiques, reflet passif de certaines normes en vigueur auxquelles elle se trouve conforme qu'on peut dire de sa signification qu'elle rétablit la vérité face à l'échec de l'autre image candidate. Rien ne nous assure qu'un schème futur n'aura pas requalifié les baleines en robots envoyés par des extraterrestres pour nous espionner. L'adéquation peut s'avérer n'avoir été qu'apparente, la correction, elle, est sauve, puisqu'elle dépend des règles d'un langage donné. L'un des interlocuteurs maîtrise mieux le savoir de son temps. Cela ne veut en aucun cas dire qu'il est plus proche de la vérité.

Relativement aux uniformités contrôlées par ce schème futur qu'on imaginait à l'instant, les deux phrases sont des dépictions incorrectes et conditionnent la vérité de « performances » assertives dès lors tout aussi incorrectes. Le « monde-comme langage » ne « génère » que ce que nous avons jugé bon qu'il génère au vu du progrès de nos théories sur la voie de la cohérence explicative. En présence d'une baleine, et étant convenu que l'italique vaut pour les poissons et le gras pour les mammifères, notre schème actuel prévoit un certain déroulé normal. Ce schème qui est normalement en vigueur dans nos comportements commande la génération, chez un locuteur en pleine maîtrise de notre vision du monde, de designs équivalents à « oh ! là ! un **animal** ! » tandis qu'il décourage (uniformité négative) les inscriptions de « oh ! là ! un *animal* ! ». C'est seulement en vertu d'images correctes de ce type, reflet attendu de nos normes dans nos uniformités pratiques, que toute performance particulière d'assertion empirique, aussi générale soit-elle, dérive sa correction.

Ainsi, toute la partie empirique d'un langage fonde sa vérité sur des images atomiques. Ce n'est pas pour autant que ces images se trouvent en ce qui concerne leur correction libérées de la relativité à un schème. C'est l'adéquation des images à leurs objets qui est, pour sa part, à jamais un objet de spéculation. Si aucune image n'est correcte ou incorrecte dans l'absolu, il en va a fortiori de même pour la correction de toute proposition empirique générale dont les conditions de vérité en dépendent. Au regard d'un schème antérieur à l'exclusion des baleines de la section de nos classifications consacrée aux poissons, c'est la première personne qui aurait raison.

Cela, bien sûr, laisse à nouveau ressurgir la possibilité d'un relativisme qu'on pensait avoir écarté par la considération des isomorphismes structuraux entre tokens conceptuels et objets dépeints. On verra toutefois dans le dernier chapitre qu'il n'en est rien. Le véritable gain philosophique auquel tendent les efforts de Sellars doit être patiemment distingué des victoires trop hâtives dont le chant a ensorcelé plus d'un lecteur chemin faisant, jusqu'à Rosenberg lui-même, avant qu'il ne s'en repente à la fin de sa carrière :

> Sellars never abandoned the thesis of linguistic picturing. Everyone else did. Although I had strongly endorsed it in *Linguistic Representation* in 1974, I abandoned it myself in 1980 [...] in *One World and Our Knowledge of It*[8]

En ne nous y astreignant pas, on risquerait à notre tour d'en ruiner le plus modeste, mais aussi le plus définitif mordant.

Si aucune image n'est correcte dans l'absolu, il n'en reste pas moins que le fait d'avoir dégagé le noyau catégorique des images dans leur relation non sémantique de projection avec le monde autorise la chose suivante : penser une règle de projection idéale qui préserverait à un degré idéalement fin la structure relationnelle des configurations réelles.

Ce qui serait correct dans ce schème le serait toujours en vertu des images qui y sont légitimement générées. Par là-même, la vérité demeurerait vérité relativement à un schème. Toutefois, nous le verrons, ce schème pourrait alors se prévaloir de générer une isomorphie structurelle dont la supériorité, quoique non sémantique et en cela pas plus vraie ni plus fausse que n'importe quelle autre adéquation ou inadéquation physique comme telle, aurait en revanche pour elle de fonder ontologiquement la notion de supériorité sémantique d'un schème par rapport à un autre.

L'intelligibilité même d'une épistémologie normative qui se prévaudrait d'une notion de vérité au sens fort, s'appliquant à travers tout schème concevable, est à ce prix. Sans les ressources ainsi dégagées, choisir une théorie plutôt qu'une autre pourrait se faire au nom de bien des choses mais pas au nom de l'espoir d'une convergence vers la vérité en un sens dès lors ultime. Impossible à vérifier en pratique y compris par ceux chez qui elle serait la norme en tant qu'elle demeure présupposée par toute vérification, cette supériorité se verrait pourtant conférer ainsi une pensabilité. Sa force serait alors de conférer un sens profond et réaliste à l'enquête empirique. Sans pouvoir l'orienter positivement, elle en assurerait la valeur indéracinable sous la forme d'un espoir jamais caduc.

Citons une phrase dont la série de dépendances qu'elle affirme requiert toute l'attention du lecteur et pourrait passer inaperçue en première lecture :

> « the fact that the uniformities [...] are governed by specific ought-to-be statements in its meta-linguistic stratum, *and these in turn by ought-to-bes and ought-to-dos concerning explanatory coherence*, constitutes the Janus-faced character of languagings as belonging to both the causal order and the order of reasons. » (NAO, V, §64) *(Nous soulignons).*

8. Rosenberg, « Sellarsian Picturing », *op. cit.*, p.104.

Certaines règles gouvernent nos uniformités, mais ces règles, à leur tour, sont gouvernées par les règles de la cohérence. L'ultime autorité épistémique demeure toujours, chez Sellars, la cohérence. La vérité dans un schème dépend de la façon dont il convient (S-assertibilité) de dépeindre dans ce schème. À son tour, la façon dont il convient de dépeindre dépend des réquisits de la cohérence. Nous le disions plus tôt : ce sont toujours des règles qui justifient de changer les règles, la nécessité de révision conceptuelle *descend* la hiérarchie. Ce n'est jamais la « sensation » qui donne la raison de la révision de nos modèles, elle en serait à la rigueur une condition nécessaire mais non suffisante. Bien plus, si on suit l'analogie que trace Carl Sachs entre la dépiction et la théorie cognitive du « predictive processing » (traitement prédictif), la sensation ne serait qu'une abstraction pour dire le sens ascendant de l'influence, les erreurs de prédiction causées par la friction de la série de nos modèles enchâssés entre eux, avec la réalité :

> Insofar as predictive processing posits a bidirectional multilevel hierarchical architecture, there is no difference of kind between levels of representations, and so nothing to correspond to the percept/concept distinction as usually understood. But there is a difference of kind between the directions in which information travels across representations ; spontaneity and receptivity do not correspond to any levels of the bidirectional multilevel hierarchy, but rather to its directions (predictions and prediction errors). [9]

Au mieux, c'est le constat d'une incohérence entre le modèle et la réalité observée qui déclenche le changement de règle. Il faut donc que ce soit la cohérence explicative qui décide. Et on sait bien que ce qui confère le sentiment d'une explication réussie dépend de nos trajectoires bio-sociales. Dès lors, la force contraignante de nos choix théoriques se trouve irrémédiablement rabattue sur le seul critère de la cohérence — et ce, jusque dans les ultimes retranchements de la référence singulière, là même où le positivisme avait cru trouver un ancrage infrangible hors du domaine conceptuel.

Pourtant et malgré tout, avance Sellars, on pourrait bien se prémunir, pour nous guider dans nos choix effectifs et sans plus s'en excuser par avance, d'une quête de la vérité. C'est cette quête qui fut à la fois si durement, et si justement — on le voit — critiquée depuis Nietzsche [10]. Les errances dans la conception que s'en font durant un temps les chercheurs n'ayant jamais impliqué le manque de noblesse d'une quête, pourquoi, précautions prises, ne pas rendre fermement à la vérité le

9. Sachs, « In Defense of Picturing : Sellars's Philosophy of Mind and Cognitive Neuroscience », *op. cit.*, p. 16, dans sa note Sachs indique : "For the Kantian roots of PP, see Swanson (2016)."

10. F. Nietzsche, *Zur Genealogie der Moral*, Leipzig, C. G. Naumann, 1887, III, § 24-25, sur la « volonté de vérité » et sa valeur.

caractère d'unicité, l'impassibilité même — que d'aucun dirait divine afin de bien marquer les esprits — et qui semble seule lui convenir ?

Comme à l'heure d'une théorie encore naïve de la correspondance qui n'aurait pas suffisamment rompu, ou « recalibré » précautionneusement ses amarres avec le domaine intentionnel, il s'agirait de revendiquer pour ce mot un sens qu'il a souvent eu. Relevant (*aufgehoben*) cet aspect positif dans un passé dont la part d'illusion serait dès lors soigneusement détachée, il s'agirait alors, ladite « naïveté » en moins — est-elle si naïve celle qui portait déjà en son cœur le germe du présent — de se prévaloir d'un contenu porté un peu plus au jour de l'explicite. Nous parlons d'un contenu renforcé par cette saine mise au défi, saine épreuve du feu où l'a scrupuleusement placé la modernité philosophique, un contenu rendu, disons-nous, à l'idée de progrès.

Un progrès *possible*. Un progrès non du bonheur humain, de la Justice ou encore de la technique, mais un progrès de la connaissance, une convergence à nouveau concevable vers une théorie ultime (on verra en quel sens) de ce qui est et de comment cela est.

Ce contenu se voit en outre rendu par Sellars au niveau spécifique d'une linguistique transcendantale dégagée du mythe résiduel de « l'inconnaissable ». Cet interdit a été posé par la raison sur ses propres forces, y compris chez Kant avec la chose en soi. Il apparait comme une auto-limitation, une illusion transcendantale qui se serait glissée à travers les filets de la critique. Selon Sellars, la difficulté qui le laissait persister est double. C'est d'abord l'incapacité à penser le lien entre vérité empirique et connexion physique entre nos esprits — qui sont du monde — et le monde. Nous en avons longtemps traité. Reste la seconde, une théorie nouvelle du progrès de la connaissance :

> « Kant's agnosticism is, indeed, to be rejected ; but this corrective lies not in dialectical attacks on the concept of an 'unknowable' but in the development of more subtle theories of concept formation. » (SM, II, § 55 n.1)

Il reste, avant de nous tourner vers ce second pan, à déterminer ce que l'enchâssement biconditionnel que nous avons emprunté à O'Shea implique pour le statut épistémique de la dépiction. Malgré nos précautions pour prévenir cette incompréhension, tenace dans la réception du concept, on aurait pu penser que la dépiction fournit un critère de vérité indépendant. C'est précisément ce que Rosenberg va récuser, après avoir un temps succombé lui-même à cette idée. Paradoxalement, cela nous rapprochera un peu plus de la vérité.

4.5 Innocuité épistémique — la thèse de Rosenberg

L'articulation entre l'espace des raisons (signification) et l'espace des causes : signification ↔ iconicité ↔ indexicalité, pourrait laisser croire que la dépiction fournit un critère épistémique indépendant. On ferait alors l'erreur de penser que l'on peut évaluer une assertion en vérifiant si elle dépeint correctement le monde, indépendamment de toute norme sémantique. C'est cette illusion que Rosenberg dissipe.

L'argument procède en deux temps. D'abord la circularité : une adéquation entre nos énoncés et le monde qui serait fidèle à toutes les dimensions de la réalité, si une telle chose est possible en droit, est invérifiable en fait. Cela présuppose non seulement une communauté idéale capable de créer des cartes impartiales et infiniment précises ; mais cela suppose en outre qu'une telle communauté serait consciente d'avoir atteint ce stade. Pourtant, il est tout à fait imaginable qu'une communauté qui ne fait aucune erreur de prédiction n'ait pas tout découvert. L'absence d'erreur, le fait de ne plus faire évoluer ses modèles (même sur un temps arbitrairement long, même si on s'efforce de trouver une faille en variant les protocoles) n'est pas une preuve positive de la perfection d'un savoir. Il faut donc refuser l'idée qu'une communauté idéale, dans l'hypothèse même où elle existe, puisse posséder un savoir réflexif sur son statut de communauté idéale. Partant, on ne peut pas utiliser l'idée de correction[11] « *qua-picture* » pour fonder le progrès épistémique sans commettre un cercle :

> « That a proposition is correct-qua-picture [...] is something we could know only if we had already arrived at the "limit theory", T*, (and knew that we had arrived there). Since the notion of correctness-qua-picture thus presupposes the idea of a limit to convergence of theories, it cannot be used to explicate that idea. »[12]

Ensuite, si la dépiction a un travail à faire, ce ne peut être un travail épistémique :

> « If "picturing" has a job to do, in other words, it cannot be an epistemic job. Appeals to picturing can explain neither how language is learned, nor how language is understood, nor why inquiry is successful. They do not "handle epistemological problems" at all. »[13]

11. Ici, il semble que Rosenberg entend parler d'adéquation, au sens non sémantique, et non de correction qui est un terme normatif et donc relatif à un langage. Nous avons montré en effet que la correction ne pose pas de problème de vérification, n'étant jamais que le respect des règles en vigueur.

12. J. F. Rosenberg, « Comparing the Incommensurable : Another Look at Convergent Realism », in, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 75-99, p. 97.

13. *Ibid.*, p. 97-98.

Rosenberg s'attache alors à montrer que le concept de dépiction est le concept d'un *mode de représentation*, non d'un *mode de correction*. La distinction est la suivante : un mode de représentation caractérise *ce que fait* un système représentationnel ; un mode de correction fournit un critère pour évaluer si ce qu'il fait est bien fait. La dépiction relève de la première catégorie, non de la seconde :

> « the concept of picturing per se is the concept of a mode of representation, not a mode of correctness, and so has no independent epistemic function. In order to determine whether, e.g., the proposition 'a is red' is correct *qua picture*, we do not need first to find out what it pictures. Since [...] 'a is red' belongs to our representational system, its picturing, so to speak, takes care of itself. In order to determine whether 'a is red' is a correct picture, and hence S-assertible (i.e., true), then, the only thing that we need to find out is whether a is red — but that hardly comes as a surprise. » [14]

« Picturing takes care of itself » : la formule résume la thèse négative. Pour savoir si « a est rouge » dépeint correctement, il suffit de savoir si a est rouge. La dépiction n'ajoute aucun critère supplémentaire à l'assertibilité sémantique. Elle *est* la dimension représentationnelle de ce que fait le système, non un outil pour juger s'il le fait correctement. Elle pose des conditions ontologiques à la vérité empirique, non des critères pour évaluer nos jugements depuis un lieu neutre.

Qu'est-ce qui nous permet, dès lors, de juger ? Sellars répond que c'est « the 'explanatory coherence' which is the ultimate criterion of truth » (MGEC, §89). Face à deux théories concurrentes, on ne peut pas demander « laquelle dépeint mieux le monde ? », car cette question présuppose un cadre normatif pour évaluer l'adéquation. Seule la cohérence explicative peut départager les théories. C'est ce que Rosenberg appelle « l'autonomie de l'épistémologie » :

> « Rather surprisingly, [il s'agit d'un repentir de Rosenberg au vu de ses précédentes critiques] then, it turns out that most of what Sellars had to say about picturing admits of a defensible interpretation. [...] The strategy which I have here pursued divests picturing of immediate epistemological significance by interpreting it as a functional mode of representation, rather than as a mode of correctness. [...] Properly interpreted, then, Sellars' conception of "linguistic picture making" is one that we can in fact maintain and even endorse. But we can do so only if we recognize, so to speak, the autonomy of epistemology. » [15]

14. *Ibid.*, p. 130-131.
15. *Ibid.*, p. 137-138.

La dépiction est donc défendable à condition de la comprendre pour ce qu'elle est : un concept ontologique, non un outil épistémique. Elle décrit en quoi consiste le fait que nos représentations correspondent au monde ; elle ne dit pas comment savoir si elles y correspondent. Mais si elle n'est ni un critère ni un outil, quel est son rôle systématique ? Qu'est-ce que la dépiction rend pensable que rien d'autre ne permet de penser ?

4.6 Ce que la dépiction rend pensable — conformité, convergence, *Peirceish*

La réponse de Sellars est que la dépiction donne un contenu à la notion de convergence de l'enquête scientifique. C'est le « levier d'Archimède » dont Peirce aurait manqué :

> « Peirce himself fell into difficulty because, by not taking into account the dimension of 'picturing', he had no Archimedeian point outside the series of actual and possible beliefs in terms of which to define the ideal or limit to which members of this series might approximate. » (SM, V, §75)

Le problème de Peirce est le suivant. Si la vérité n'est que l'assertibilité sémantique — ce que les règles d'un schème conceptuel donné nous autorisent à affirmer —, elle reste toujours interne à un schème. On ne sort jamais du cercle des croyances. Le concept d'un « résultat idéal de l'enquête » reste alors vide : un idéal défini en termes de croyances, et seulement de croyances, ne peut pas fonctionner comme un point fixe vers lequel converger, car chaque formulation de l'idéal est elle-même une croyance, révisable au même titre que les autres.

La dépiction fournit la dimension manquante. Elle pointe vers une conformité structurelle, au sens de la projection géométrique (cf. section 4.2), entre les NLO et les objets du monde. Cette conformité *existe* indépendamment des normes, mais ne peut être évaluée qu'à travers elles. C'est précisément l'asymétrie qui fait le travail philosophique : la dépiction est ontologiquement indépendante mais inaccessible à la connaissance. Il nous reste à voir comment, selon Sellars, cela permet de donner un contenu extra-normatif à l'idée de convergence sans fournir de critère supplémentaire.

Sellars le formule dans la notion de *Peirceish* : « a language which enables its users to form ideally adequate pictures of objects » (SM, V, §69). C'est la structure qu'aurait un langage dont les produits de l'activité de dépiction constitueraient une projection idéalement adéquate de la réalité.

Cette idéalité a ses limites. Les images n'ont pas à exister toutes simultanément pour former une carte totale du réel : « the Peirceish method of projection must enable picturings (by observation and inference) of any part, but this does not require a single picturing of all parts » (SM, V, §76). Chaque carte particulière est un fragment de l'histoire que nous nous racontons sur le monde, cela reste vrai pour la communauté idéale qui n'est pas plus que nous en mesure de créer une unique carte, existant d'un bloc dans une « sublime simultanéité », nous prévient Sellars. Néanmoins, chacun des fragments de cartes produits par une communauté idéale correspond infiniment étroitement au monde.

Comment comprendre formellement cette convergence face à la potentielle incommensurabilité des théories successives ? Si le changement de théorie implique un changement de concept (variance de la signification), on ne peut pas simplement déduire de manière logique l'ancienne théorie à partir de la nouvelle. Rosenberg propose une solution élégante pour comparer l'incommensurable : la construction d'un « modèle de contrepartie » (*counterpart model*). Il s'agit de formuler, à partir des ressources conceptuelles et mathématiques de la nouvelle théorie (T_j), une « théorie virtuelle » (T_j^*) en y ajoutant des présuppositions contrefactuelles ou « contre-théoriques » (A_j). Au sein de cette théorie virtuelle, on peut définir un isomorphe nomologique (T_i') de l'ancienne théorie (T_i) :

> « A counterpart model of a (predecessor) theory T_i within a (candidate successor) theory T_j is a theory T_i' nomologically isomorphic to T_i defined within a "virtual theory" T_j^* produced by adding one or more (T_j-) countertheoretical assumptions A_j to T_j. » [16]

Par exemple, la loi macroscopique classique des gaz parfaits (Boyle-Charles) trouve sa contrepartie formelle dans la théorie cinétique des gaz microscopique (équation de van der Waals) en posant des paramètres contrefactuels — c'est-à-dire en assumant artificiellement une attraction intermoléculaire et un volume moléculaire nuls. La distance explicative entre l'ancienne et la nouvelle théorie peut alors être rigoureusement quantifiée par la magnitude absolue des « facteurs de correction » nécessaires pour passer de l'application stricte du modèle de contrepartie aux prédictions de la théorie actuelle.

C'est ici qu'intervient l'apport décisif du modèle mathématique de la limite, transposé à l'épistémologie. Rosenberg souligne l'impasse du modèle weierstrassien de la convergence : dans ce modèle classique, on démontre la convergence d'une série en mesurant la distance de ses éléments successifs à une limite spécifiée L (la condition $|x - L| < \epsilon$). Or, évaluer si nos théories se rapprochent d'une « théorie limite idéale » absolue (T*) présuppose précisément ce que l'on cherche à fonder :

16. *Ibid.*, p. 103.

un accès extra-conceptuel à cette limite. Pour éviter cette pétition de principe, Rosenberg mobilise la définition mathématique de la convergence de Cauchy. Une suite de Cauchy est une suite dont les éléments se rapprochent arbitrairement les uns des autres au fur et à mesure que la suite progresse ($|x_m - x_n| \leq \epsilon$), ce qui permet de prouver rigoureusement la convergence *sans jamais avoir à spécifier la limite*.

Appliqué à l'évolution scientifique, cela signifie que si la série des facteurs de correction entre les modèles de contrepartie des théories successives converge vers zéro, les théories se rapprochent littéralement les unes des autres. La dépiction donne un sens ontologique profond à cette convergence de Cauchy : la réduction de la distance inter-théorique — c'est-à-dire l'amincissement des facteurs de correction — peut légitimement laisser penser qu'on se rapproche d'une limite non spécifiée (la structure isomorphe idéale, le monde réel). En revanche, comme cette limite reste formellement inconnue et extérieure au schème, il est toujours concevable que les intervalles se mettent à nouveau à s'espacer dans le futur à la faveur d'une anomalie inédite. Le progrès vers la vérité n'est pas linéaire, ni garanti de manière asymptotique, car une série de succès prédictifs et explicatifs *apparents* (comme l'a été la mécanique newtonienne avant d'être destituée) ne constitue jamais une preuve absolue d'avoir touché le fond des choses. La limite est alors pensable, mais reste un pur idéal régulateur. Nous n'aurons peut-être jamais connu qu'un recul. Mais tout est là : l'idée même que l'enquête puisse reculer demande à ce qu'un point d'arrivée soit *conçu* de manière intelligible. L'épistémologie normée se trouve ainsi dotée d'une heuristique intrinsèque et mesurable qui rend l'idée sellarsienne d'une évolution progressive vers le *Peirceish* logiquement défendable.

On comprend alors la portée de la distinction entre conformité (ou adéquation) et correction. Quand une communauté scientifique adopte de nouvelles règles sémiotiques parce que la cohérence explicative l'exige, cela engendre, via le méta-principe, de nouvelles uniformités sémantiques, donc de nouvelles régularités causales entre les tokens et le monde, donc potentiellement une meilleure projection au sens de Truth and Correspondence. Le progrès scientifique est lisible dans l'idiome de la dépiction comme un gain de conformité structurelle. Mais ce gain n'est pas mesurable de l'extérieur du schème : c'est la cohérence explicative, et elle seule, qui motive chaque changement spécifique de théorie. Tout au plus peut-on dire que le changement conceptuel lui-même, en général, est motivé par l'horizon ouvert par une convergence désormais pensable vers un schème idéal. La dépiction ne tranche pas entre les théories. Elle décrit ce qui se produit, aux yeux d'une linguistique transcendantale, lorsque le respect de la cohérence explicative engendre le progrès qu'on attend d'elle.

C'est en ce sens que Rosenberg peut conclure, vingt-cinq ans après sa première

critique, que la conception sellarsienne de la dépiction est « one that we can in fact maintain and even endorse », à condition de reconnaître « the autonomy of epistemology » [17]. La dépiction ne nous dit pas comment savoir si nos représentations sont correctes ; elle nous dit en quoi consiste le fait qu'elles le soient. Sans elle, la notion d'un résultat idéal de l'enquête reste une promesse vide ; avec elle, cette notion acquiert un ancrage dans l'ordre des choses. C'est le levier d'Archimède : non pas un point de vue de nulle part, mais la reconnaissance qu'il y a, dans le rapport entre le langage et le monde, une dimension qui n'est pas épuisée par l'assertibilité sémantique et qui rend pensable le progrès de la connaissance [18].

La question qui s'ouvre alors est celle de la réalité. Si la dépiction donne un contenu à la convergence, que nous dit-elle sur ce vers quoi l'enquête converge ? C'est le problème du *Peirceish*, de la *scientia mensura* et du remplacement de l'agnosticisme kantien par un réalisme convergent, objet de notre dernier chapitre.

17. *Ibid.*, p. 137-138.

18. On mesure ici l'écart avec le réalisme interne de Putnam (H. Putnam, *Reason, Truth and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981) : là où celui-ci dissout le « point de vue de Dieu » dans l'idéalisation des conditions épistémiques, la dépiction sellarsienne loge la convergence dans une conformité non sémantique — la projection —, ontologiquement indépendante des normes quoique épistémiquement inaccessible sans elles.

— 5 —

Penser la convergence

5.1 Le *Peirceish* — idéal régulateur de l'enquête

C'est dans *Science and Metaphysics* que Sellars formule le plus clairement la différence entre son projet et celui de Peirce. Certes, la dette envers Peirce est immense : c'est de lui que Sellars hérite la conception de la vérité comme « résultat idéal de l'enquête scientifique » (SM, II, § 51). C'est à la lumière de son œuvre qu'il propose de « remplacer le concept statique de vérité divine par une conception peircéenne de la vérité » (SM, II, § 51).

Il faut ici entendre la vérité au sens fort. L'ambition de Sellars ne se limite pas à une science qui découvrirait ce qui est vrai de la réalité *dans* le phénomène. Il faut en effet remarquer qu'une solution s'offre toujours au partisan de la science qui entend limiter la portée de ses découvertes tout en leur accordant une valeur supérieure aux concepts que Sellars réunit sous la notion d'« image manifeste ». On peut accorder aux sciences la capacité d'expliquer le phénomène de la sueur en posant l'existence des pores de la peau. On lui accorde ainsi de faire œuvre de supériorité explicative face aux concepts formés à partir des objets perceptibles habituels. Plus profondément, on peut s'accorder sur une théorie atomiste en vertu des explications qu'elle apporte. Or, on peut très bien faire cela, accorder une prééminence explicative à la science sur le sens commun, sans pour autant identifier ces entités imperceptibles avec la nature ultime des choses. Cette position de limitation de la raison scientifique pourtant mise en avant contre les représentations communes connaît un partisan chez Locke :

> « Nous pouvons découvrir les qualités et les opérations des choses [...] mais quant à leurs essences réelles, nous en sommes entièrement ignorants. »[1]

Une telle posture a pour intérêt de défendre le progrès cognitif permis par les sciences tout en dégageant un périmètre déclaré en droit au-delà de sa portée,

1. Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, *op. cit.*, III, vi, § 9.

chasse-gardée pour les vérités révélées.

Cette humilité épistémique qui s'empare jusqu'à un certain point de la valeur corrosive des sciences tout en la bridant, réservant un espace aux vérités de la foi, est en deçà des ambitions que Sellars assigne à son réalisme scientifique. Dans la mesure où l'on peut connaître la réalité, aucun autre mode de connaissance ne vient chez lui concurrencer la démarche scientifique.

Dans *Science and Metaphysics*, Sellars présente son propre système dans un dialogue constant avec la philosophie critique. Or Kant a lui aussi connu la même tentation de limitation de la connaissance positive, y compris scientifique. Le réalisme empirique vient chez lui compléter l'idéalisme transcendantal sans toutefois offrir davantage qu'une « réalité dans le phénomène ». Cela vaut pour différentes notions et jusqu'à la notion de substance elle-même :

> « Par conséquent, l'élément permanent, en relation avec lequel seulement tous les rapports temporels des phénomènes peuvent être déterminés, est la substance dans le phénomène, c'est-à-dire le réel présent en lui, qui, comme substrat de tout changement, demeure toujours le même. » [2]

Chez Kant, seul un être qui possède une intuition intellectuelle peut accéder positivement au noumène :

> « Si nous entendons par noumène une chose en tant qu'elle n'est pas objet de notre intuition sensible, où nous faisons abstraction de notre manière de l'intuitionner, c'est alors un noumène pris dans le sens négatif. Si en revanche nous entendons par là un objet d'une intuition non sensible, nous admettons un mode particulier d'intuition, à savoir l'intuition intellectuelle, laquelle toutefois n'est pas la nôtre, et dont nous ne pouvons même pas envisager la possibilité, et il s'agirait alors du noumène pris dans le sens positif. » [3]

Contrairement à Kant qui réserve cette possibilité à un être divin, Sellars entend penser un schème conceptuel potentiellement accessible par des êtres finis dotés d'intuition sensible. Au sein d'une communauté où ce schème serait en vigueur, et bien que ses membres ne puissent en avoir, on l'a dit, aucune conscience réflexive, l'essence ultime des choses est accessible par intuition sensible et inférence.

Sellars définit le *Peirceish* comme « a language which enables its users to form ideally adequate pictures of objects » (SM, V, § 69). Suivant le principe déjà exploré de généralisation fonctionnelle qui permet à Sellars d'identifier des expressions à

2. I. Kant, *Critique de la raison pure*, trad. par A. Renaut, Cité selon la pagination standard A/B, Paris, GF Flammarion, 2021 [1781/1787], A 182/B 225.

3. *Ibid.*, B 307.

travers plusieurs langues, le Peirceish n'est pas une langue unique mais une structure conceptuelle commune : « the conceptual structure which would be common to English Peirceish, French Peirceish and even Mentalese or inner episode Peirceish » (SM, V, § 69). Les DSC de la communauté idéale, donc leurs épisodes conceptuels internes, autant que leurs paroles, gestes et écrits, seraient tous conformes *ceteris paribus* à un ensemble de règles sémiotiques acceptées par eux et qui en dicteraient le devoir-être. La supériorité de ces règles est fondée sur l'adéquation ontologique maximale qu'elles permettent de générer, suppose Sellars, entre les énoncés empiriques atomiques et l'environnement (distal ou non) des locuteurs.

Là où l'intellect divin à quoi l'on relativisait traditionnellement la vérité ultime demeurait inaccessible en droit par l'hétérogénéité radicale de son mode intuitif par rapport au nôtre, cette communauté imaginaire demeure, il faut bien l'admettre, une production de la réflexion transcendantale. Elle se dote pourtant d'un caractère théoriquement accessible puisque le mode intuitif qu'elle requiert n'est pas fondamentalement différent du nôtre. Moyennant la persévérance de l'effort scientifique, rien n'interdit logiquement à nos descendants d'y appartenir.

C'est précisément ce dont manquait le noumène kantien, réservé à un mode d'intuition non seulement radicalement autre mais en fait inacceptable dans le cadre de l'épistémologie sellarsienne. On l'a vu, Sellars ne rejette pas tant l'idée de donné qu'une certaine forme de cette idée. La « guidance non conceptuelle » que nous avons comprise comme flux ascendant des erreurs de prédiction peut être comprise comme une forme de donation non problématique. Ce qu'il rejette c'est l'idée que ce qui est donné puisse fournir une justification, c'est l'efficacité épistémique du donné qu'il rejette. Dans ce cadre, une intuition intellectuelle est un concept inconsistant. La notion de réalité ultime qu'elle recouvrait chez Kant est pourtant réinvestie par Sellars.

Il ne faut tout de même pas s'y tromper. La valeur transcendantale du schème conceptuel peircéen (CSP) se situe, comme tout idéal régulateur, dans l'effet actuel qu'elle produit. Poser le Peirceish entraîne des effets en retour, ici et maintenant, sur la façon de concevoir la nature et les prétentions légitimes des connaissances en train de se faire : « the Peirceian framework [is] the regulative ideal which defines our concepts of ideal truth and reality » (SM, V, § 95).

Ce n'est plus la vérité relative à un schème quelconque qu'on définit, c'est la vérité idéale. Cette dernière, on ne la relativise plus à la pensée de Dieu mais à celle de nos potentiels descendants. On remarque que le concept ainsi atteint n'est ni limité à *un* langage, ni pour autant absous de la relativité au langage en général. Vérité et réalité idéales demeurent relatives à un schème conceptuel donné, obtenu — nous verrons selon quelle double modalité — par passage à la limite. En outre, cela ne requiert pas qu'une communauté de locuteurs du *Peirceish* existe

effectivement un jour pour entrainer des conséquences épistémologiques majeures ; il suffit qu'elle soit pensable. Ce que cherche Sellars en prenant appui sur Peirce et en lui adjoignant son concept de dépiction c'est de *définir* nos concepts de vérité et de réalité idéale. Il s'agit d'en clarifier le contenu conceptuel. La structure abstraite des règles sémiotiques — transitions d'entrée, transitions intralinguistiques, transitions de sortie — est assez générique pour valoir de tout schème conceptuel. C'est la colonne vertébrale de toute intentionnalité concevable.

Mais pourquoi Sellars ne se contente-t-il pas de la définition peircéenne ? Parce que Peirce, selon lui, a rencontré une difficulté décisive.

5.2 Le levier d'Archimède — ce dont Peirce a manqué

Sans s'étendre beaucoup sur la question, Sellars diagnostique chez Peirce une lacune. Au paragraphe 75 du chapitre V de *Science and Metaphysics*, il écrit :

> « Peirce himself fell into difficulty because, by not taking into account the dimension of 'picturing', he had no Archimedean point outside the series of actual and possible beliefs in terms of which to define the ideal or limit to which members of this series might approximate. » (SM, V, § 75)

La métaphore est trop limpide pour ne pas entrainer de difficultés : la dépiction est le levier d'Archimède qui aurait manqué à Peirce pour discriminer parmi tous les schèmes pensables celui dont le rapport au monde est le plus adéquat/conforme. La dépiction offre un point d'appui hors de toute incarnation possible des traits invariables de l'intentionnalité : elle fournirait un « critère » indépendant (Encore faut-il prendre critère au sens d'une définition conceptuelle et non d'une application épistémique). Elle offre le principe d'une comparaison depuis un lieu neutre, elle rend concevable en droit ce qui demeure hors d'atteinte en fait. Sans elle, la notion d'un « résultat idéal » de l'enquête reste en suspens.

On peut parler d'une convergence des théories successives, mais vers quoi convergent-elles ? Si la vérité n'est que l'assertibilité sémantique relative à un schème conceptuel donné, elle est confinée à ce schème. Deux schèmes ne seront comparés que relativement à un troisième. On ne sort jamais du cercle des croyances. Or, Sellars est à la recherche d'un concept de vérité qui transcende n'importe quel schème particulier. Peirce, lui aussi, voulait un concept de ce que les choses sont indépendamment de nos croyances actuelles et des formes de notre sensibilité.

Mais, semble nous dire Sellars sans toutefois discuter aucun texte de Peirce, ce dernier ne disposait d'aucun moyen de penser ce résultat autrement que par la

notion d'une convergence « au long cours » vers un schème idéal. Il estime que Peirce a manqué des moyens qu'offre la dépiction pour ancrer le progrès dans le rapport *a-sémantique* des structures de l'esprit aux structures du monde.

Si l'on pouvait être tenté de remettre en question ces présupposés de Sellars, au vu notamment de l'efficacité démontrée au chapitre II de la sémiotique peircéenne pour penser la dépiction (iconicité et indiciarité) nous nous en tiendrons ici en ce qui concerne Peirce à ce compte-rendu du diagnostic sellarsien. Un moyen externe à la série des croyances s'impose donc aux yeux de Sellars pour distinguer entre eux différents schèmes quant à leur valeur, pourrait-on dire, aléthique. Ce moyen c'est la dépiction.

Pourquoi ? Parce que la dépiction, étant une relation entre objets dans l'ordre naturel et non une relation sémantique, fournit un critère qui n'est pas interne au schème conceptuel. Comme le note Williams, « correct picturing provides a genuinely external standard of correctness » [4]. Que des tokens linguistiques naturels soient isomorphes à des objets non linguistiques est une affaire de relations réelles, non de normes. Cet isomorphisme ne peut être ni évalué ni reconnu sans les normes d'un schème conceptuel — la dépiction n'est pas un « point de vue de nulle part » — mais il demeure pensable qu'il existe indépendamment de toute norme.

Cet isomorphisme de second degré entre deux ensembles d'objets causalement reliés peut même être conçu de façon plus ou moins étroite dans sa ressemblance, doté d'une dimensionnalité et d'une granularité permettant, à la limite, une parfaite transparence structurelle. C'est cette transparence structurelle a-sémantique que Sellars met en avant comme l'application capitale de sa notion de dépiction.

Deux ensembles d'objets numériquement distincts, dotés chacun pour soi de leurs relations réelles respectives, exhiberaient alors exactement le même ensemble de relations intelligibles. Deux objets partageraient une même « Forme de relation » pour reprendre les mots de Peirce. Celle-ci ne serait pas un universel dont on pourrait avoir une intuition intellectuelle, mais bien une certaine méthode de projection en vertu de laquelle on pourrait en droit démontrer que deux ensembles de particuliers non répétables partagent une même structure abstraite. Cette démonstration n'a de sens qu'au regard d'un langage, elle en est le reflet. Le sens de cette « Forme », prise comme un *explicandum*, s'épuise donc dans les règles sémiotiques qui en sont les *explicans*. Le fait que des locuteurs embrassent ces normes dans leurs observations, inférences et actions (les trois transitions que gouvernent les trois types de règles sémiotiques de Sellars) suffit à expliquer pourquoi l'isomorphisme est entretenu à travers le temps. La robustesse du lien causal, exprimable par une même règle de projection qui survit à des circonstances variées, exclut

4. M. Williams, « Pragmatism, Sellars, and Truth », in, *Wilfrid Sellars and his Legacy*, sous la dir. de J. R. O'Shea, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 223-260, p. 248.

que l'isomorphisme soit trivial. Plus les règles évoluent plus il tend à se renforcer. Cela pourrait n'être qu'un hasard que la règle n'explique pas vraiment. Mais à la limite, si l'isomorphisme survivait à toutes les circonstances concevables — chose face à laquelle l'actualisation effective sera toujours en défaut, *d'où l'irréflexivité du Peirceish* comme langage qu'on pourrait parler sans savoir qu'on le parle — la conformité du résultat avec ce que prévoyait la règle ne pourrait plus alors être expliquée que par la règle honorée par la communauté.

L'acceptation des principes du Peirceish par une communauté, conjuguée à l'axiome norme-nature de la section 4.3, suffit à expliquer l'uniformité causale qui entraine la production d'un complexe d'objets (comme signe) à partir de l'autre (comme objet du signe). Cela vaut quel que soit le langage. À l'inverse, c'est seulement dans la mesure où cette communauté produirait des images parfaitement adéquates qu'on peut la définir comme la communauté idéale. C'est donc en ce dernier sens seulement que ce concept est « archimédien » : non pas parce qu'il nous élèverait littéralement au-dessus du langage, mais parce qu'il pointe vers une dimension de la relation langage-monde qui n'est pas épuisée par l'assertibilité sémantique. Malgré les apparences, celle-ci s'est bien plutôt avérée tournée vers une pragmatique du langage et non vers le monde. Via les trois biconditionnels, l'une et l'autre demeurent pourtant suffisamment articulées pour supporter l'idée, du point de vue d'une linguistique transcendantale, de l'élection d'un schème destiné à être atteint par toute enquête suffisamment poussée.

Rosenberg a consacré une discussion majeure à ce qu'il nomme le « dilemme d'Archimède » (*Archimedean Dilemma*) :

> « How, if there is no framework-neutral standpoint from which to assess the relative adequacy as pictures of the systems of propositions generated in accordance with the semantical rules of different conceptual schemes, are we to give content to the Peircean notion of a limit toward which successive conceptual systems evolve ? » [5].

Rosenberg reconnaît que Sellars confie deux tâches à la dépiction : d'une part, fonder ontologiquement les normes du discours sémantique fonctionnel, la dépiction étant — « the sole genuine relation between linguistic and non-linguistic entities » (*ibid.*, p. 81) ; d'autre part, fournir le « point archimédien » pour donner un contenu non métaphorique à la convergence peircéenne, la dépiction de plus en plus adéquate comme horizon de l'enquête. La première tâche est indiscutable : « the relation of language to the world cannot be elucidated — indeed, as I see it, cannot even be understood — in any other terms » (*ibid.*, p. 82). La seconde est plus problématique, car l'adéquation picturale ne peut être *évaluée* de façon neutre entre les cadres

5. Rosenberg, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, *op. cit.*, p. 77.

conceptuels. On pourrait en théorie l'évaluer depuis le schème idéal, mais on l'a dit, bien qu'atteignable, ce dernier n'offre aucun espoir d'évaluation. C'est que même atteint, on ne pourrait savoir qu'on l'a atteint. Force est alors de discerner entre atteignabilité[6] et réflexivité. La première propriété est vraie du Peirceish, pas la seconde. Nous croyons que la véritable rupture avec « l'agnosticisme kantien » se joue toute entière dans cette nuance. Il serait possible à des êtres intelligents dotés d'une intuition non intellectuelle de connaître la réalité ultime. Seulement, ils ne pourraient en aucun cas posséder la certitude de l'avoir atteint : il y aura toujours des circonstances possibles face auxquelles leurs règles n'ont pas concrètement éprouvé leur capacité à éviter toute erreur de prédiction. C'est parce que le possible ne peut s'épuiser dans l'actuel que la réflexivité échoue. Une future erreur cartographique est toujours concevable, partant : le Peirceish pourrait être atteint par des êtres finis qui ne seraient jamais conscients de l'être.

Rosenberg avance une distinction qui nous aide à concevoir cette irréfléxivité. Il propose de comprendre la dépiction non pas comme un « mode de correction » (*mode of correctness*) mais comme un « mode de représentation » (*mode of representation*) : « the concept of picturing per se is the concept of a mode of representation, not a mode of correctness, and so has no independent epistemic function »[7]. L'adéquation picturale est une question de faits à propos d'objets réels, dont les uns « représentent » les autres en un sens naturaliste. Le mode de correction évalue ces objets à l'aune d'un langage. Pour savoir si « a est rouge » est un portrait correct, il suffit de savoir si a est rouge. La dépiction « prend soin d'elle-même » *(picturing, so to speak, takes care of itself*[8]). Cette réévaluation est décisive : elle confirme que la dépiction n'est pas en elle-même un concept épistémique mais un concept ontologique. C'est pourquoi la dépiction peut fonctionner comme un levier archimédien sans tomber dans le piège d'un « point de vue de nulle part ». Son incapacité à être constatée empiriquement sans commettre automatiquement une forme de pétition de principe est la contrepartie de son rôle régulateur.

L'exigence de ce levier d'Archimède a toutefois essuyé les foudres de la « gauche sellarsienne », et plus particulièrement du néo-pragmatisme de Richard Rorty. Pour Rorty, l'appel à la dépiction constitue une trahison des propres principes antimythiques de Sellars, une fâcheuse rechute dans le mirage représentationaliste :

> « Picturing is for Sellars […] the extra dimension which relates social practices to something beyond themselves, and thus recaptures the Greek problematic of humanity's relation to the non-human […]. Many of us whose minds were formed by reading Sellars think of Sellars'

6. Si l'on ose le terme, plus précis que « accessibilité » pour ce qu'on cherche à lui faire dire.
7. Rosenberg, « Sellarsian Picturing », *op. cit.*, p. 132.
8. *Ibid.*, p.120.

> doctrine of picturing as an unfortunate slide back into representationalism. » [9]

Rorty considère que le point d'Archimède est une chimère épistémologique. Chercher à s'extraire de l'espace des raisons pour évaluer nos croyances depuis un socle externe ne peut, selon lui, mener qu'au scepticisme :

> « For now he has to give an account of the notion of "more adequate picturing" which will serve as what he calls "an Archimedean point outside the series of actual and possible beliefs." But any such account will lead back to skepticism. » [10]

Face à cette critique qui ampute Sellars d'une dimension cruciale de son système, l'analyse de Seiberth permet d'opérer un renversement salutaire. Rorty se trompe fondamentalement de catégorie en traitant la dépiction comme un outil sémantique ou épistémique qui prétendrait justifier nos croyances « de l'extérieur » (*sideways-on*). La dépiction, soutient Seiberth, opère à un tout autre niveau : elle possède le statut d'un *Postulat Transcendantal.* [11]

> « Sellars here underlines that the concept of picturing functions as a transcendental postulate enabling us to think about the relation between our language and the world in non-semantic terms. Its function as a limiting concept in Kant's sense implies that it can never be used in the sense in which we use ordinary empirical concepts. »

Le projet de Sellars n'est donc pas une fondation ontologique dogmatique qui nous ramènerait aux illusions pré-kantiennes. Si nous avons nous-mêmes mobilisé le vocabulaire de l'ontologie c'est par facilité et en l'accompagnant des précisions requises. Au cas où elles auraient été insuffisantes, Seiberth nous le rappelle [12] :

> « Sellars does not defend an ontological project. This is a methodological one of uncovering the presuppositions and requirements requisite for understanding invariant framework features necessary for an immanent conception of knowledge. »

Il faut donc l'affirmer fermement : le levier d'Archimède n'est pas un lieu métaphysique de surplomb depuis lequel l'esprit regarderait le monde. C'est la condition de possibilité méthodologique pour que le concept de « progrès scientifique » conserve un sens. Si nous parlons d'ontologie, tout comme Sellars mobilise lui-même les connotations de ce type de vocabulaire, par exemple en prenant l'image d'une

9. R. Rorty *Representation, Social Practise, and Truth*, 1988, p. 216, cité par Seiberth, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, *op. cit.*, p. 156.
10. R. Rorty *Representation, Social Practise, and Truth*, 1988, p. 219, cité par *ibid.*, p. 156-157.
11. *Ibid.*, p. 167.
12. *Ibid.*, p. 194.

relation *« in rerum natura »*, c'est pour souligner que cette condition est matérielle. Une conception « immanente » de la connaissance doit affronter les questions que la dépiction se contente de soulever schématiquement. Ces questions mettent moins l'accent sur le fonctionnement du signe que sur sa réalisation empirique, ce vecteur d'efficacité sans laquelle il ne fonctionnerait pas comme signe. La dépiction élucide les grands traits de ce que doit être la réalisation immanente des fonctions qu'expriment les normes. C'est une théorie du token, sans laquelle le type qu'il incarne demeurerait inopérant. À quoi bon un signe qui ne possède pas les moyens de signifier ? Sans ce postulat limitatif d'une adéquation structurelle idéale, l'idée même de convergence s'effondre dans un relativisme où le remplacement d'un schème par un autre ne traduirait qu'un simple changement de vocabulaire, et non un potentiel gain d'intelligibilité.

Il nous faut maintenant nous demander en quoi le vocabulaire des sciences obtient une primauté sur celui de l'image manifeste que l'homme, bien qu'en la raffinant, s'est toujours faite et se fait de lui-même.

5.3 La *scientia mensura*

Dans le chapitre II de *Science and Metaphysics*, Sellars avait exposé sa lecture de l'idéalisme transcendantal kantien : la thèse selon laquelle le monde spatio-temporel est « transcendantalement idéal », c'est-à-dire qu'il n'existe pas tel qu'il nous apparaît (SM, II, § 58–59). Kant, selon Sellars, avait raison de poser cette thèse mais pour de mauvaises raisons. Le vrai fondement de l'idéalité transcendantale du monde perceptuel réside dans la distinction entre les objets physiques perceptibles et les objets de la science théorique. Sellars entend remplacer l'en soi inconnaissable par des postulats scientifiques encore inconnus, mais qu'on peut raisonnablement espérer atteindre un jour :

> « I shall tip my hand by saying that the true ground for the transcendental ideality of the perceptual world lies in the distinction between perceptible physical objects and the objects of theoretical science, a distinction which was blurred by Kant. » (SM, II, § 71)

En première analyse, le monde n'est pas tel qu'il nous apparait au sein de l'image manifeste. À dire vrai, il n'est pas non plus tel que nous le présentent les schèmes développés scientifiquement actuellement disponibles. Le monde est tel que CSP, le schème scientifique idéal, nous dirait qu'il est. On suppose alors qu'il est envisageable, à terme, de remplacer l'intégralité de nos engagements ontologiques par des entités postulées scientifiquement. C'est déjà le cas dans une certaine mesure. N'avons-nous pas déjà tendance à penser nos propres changement d'états phy-

siques dans les termes d'une neuroscience pourtant à peine naissante et encore peu systématique ? La prolifération récente des discours autour des « cures de dopamine » dans l'espace public en est un symptôme frappant.

Toutefois, la thèse épistémologique (le langage théorique pourrait en principe remplacer intégralement le cadre du sens commun) doit être strictement distinguée de la thèse méthodologique (il serait irrationnel, « at least for the foreseeable future », d'abandonner le dualisme des cadres observationnels et théoriques (SM, V, § 91)).

Néanmoins, Sellars ne se contente pas de ces lointains futurs. Encore une fois, c'est un impact rétroactif sur la façon dont nous concevons nos connaissances actuelles, autrement dit à n'importe quel moment de l'enquête en cours, qui l'intéresse. Les objets tels que nous les concevons dans notre schème conceptuel actuel sont « transcendantalement idéaux » au sens où ils n'existent pas tels que décrits par notre image manifeste. Tels qu'on les conçoit, ils sont S-assertibles dans notre schème, ils sont vrais pour nous, mais pas pour un schème idéal. Il ne faudrait pas en conclure qu'ils sont purement et simplement des fictions de l'esprit. Sellars distingue soigneusement entre dire que ces objets n'existent pas réellement et dire qu'ils n'existent pas réellement tels que conçus dans ce cadre :

> « We must distinguish carefully between saying that these objects do not really exist and saying that they do not really exist *as conceived in this framework*. For they do really exist as conceived in what [...] we have called the Peirceian framework. » (SM, V, § 95)

Dans certains cas inconnus de nous, les objets de l'image manifeste sont réels. Ils le sont pour autant qu'ils possèdent un « successeur » dans le cadre conceptuel idéal. C'est l'appareil technique des INFAM — les « familles de sens individuels » (*individual sense families*) — qui articule cette relation de succession. Un concept individuel dans notre schème conceptuel actuel (CS_0) a un concept successeur dans le schème idéal du Peirceish (CSP) s'ils appartiennent à la même INFAM. Un sens individuel existe réellement si et seulement s'il possède un successeur sémantiquement assertible dans CSP (SM, V, § 96–97) :

> « The concepts in terms of which the objects of the common-sense or 'manifest' image are identified [autrement dit les *attributs*, capables de former des faisceaux de qualités, des descriptions qui permettent d'assigner une constante individuelle à un objet connu par acquaintance] have 'successor' concepts in the scientific image, and, correspondingly, the individual concepts [les rôles fonctionnels de termes singuliers / les sens individuels] of the manifest image have counterparts in the scientific image which, however different in logical structure, can legitimately

> be regarded as their 'successors'. In this sense, which is not available to Kant, save with a theological twist, the objects of the manifest image do really exist. » (SM, V, § 102)

Voici l'ultime paragraphe du chapitre 5. La thèse est d'une ambition qu'on aurait tort de méconnaitre. Malgré le caractère radical de son réalisme scientifique, malgré l'incompatibilité tranchée entre les prétentions ontologiques des deux images qu'il défendra sa vie durant, Sellars estime avoir démontré ici qu'il est, toutes choses bien considérées (autrement dit : considérées *quoad CSP*) légitime de dire que certains (mais lesquels ? impossible évidemment de le savoir) de nos concepts individuels et certaines des propriétés par lesquelles on les identifie sont véritablement réels.

Entendons : réels en un sens ultime et idéal tel que rien de plus réel n'est pensable, pas même pour Dieu. C'est en ce sens que Sellars remplace l'agnosticisme de la chose en soi par un réalisme scientifique fondé sur la dépiction. Le « gouffre » entre les apparences et les choses en soi, « quoique véritable, peut en principe être franchi » (SM, II, § 51). Ainsi est rempli le programme du *magnum opus* de Sellars. Fonder la légitimité de l'image manifeste à travers la primauté même de l'image scientifique. Certains de nos concepts ont des héritiers dans un schème idéal, ceux qui en ont, en tant qu'ils sont assertibles dans ce schème, sont « réels ». On voit bien ici que le réel est toujours une question d'assertibilité sémantique et pas d'indépendance du langage. Seulement, le réel est la relativité à un langage bien particulier, dont le concept repose tout entier sur la dépiction.

Peu importe qu'on ne puisse jamais découvrir avec certitude lesquels parmi nos concepts actuels sont « légitimement » similaires dans leur structure logique — les propriétés de leurs propriétés — à leur contrepartie dans CSP. Cela demanderait qu'on parle le Peirceish (et qu'on sache qu'on le parle) afin de pouvoir juger rétrospectivement d'un degré suffisant et non trivial de similarité fonctionnelle, de même qu'on peut évaluer la similarité entre plusieurs conceptions de l'électron à différents moments de sa théorisation.

Les concepts qui possèdent un héritier dans CSP via les familles d'INFAM sont, par définition, idéalement réels puisque Sellars a défini, on l'a vu, la vérité et la réalité idéale comme l'assertibilité dans CSP. La relation de succession entre concepts est rendue intelligible par la dépiction : c'est dans la mesure où certains tokens de CS_0 et certains tokens de CSP dépeignent à peu près (« *track* », ou co-varient avec) les mêmes objets selon CSP qu'on peut penser leur relation comme une relation de succession. Chaque successeur est un token du même signe qui tend à épouser de plus en plus fidèlement les courbes de l'objet dépeint. Le même diagramme est enrichi à chaque réinterprétation et son lien indexical avec l'objet assure que la référence intentionnelle est couplée à une co-variation causale toujours plus fine.

À la limite, toutes les dimensions de l'objet dépeint sont reflétées dans les attributs iconiques du token. Une telle exhaustivité est impossible pour les signes dont l'objet est général, ou métalinguistique. Aucun signe concret de l'homme ne peut épuiser l'homme puisqu'il faudrait qu'il soit à la fois chevelu et glabre. Il faudrait le rédiger à la fois en italique et en majuscule. C'est encore vrai pour une personne, qui est elle aussi un objet général. A ce niveau, l'indétermination subsiste. Or, comme le signe dont nous parlons dépeint ce qui est actuel (passé, présent ou futur), il est au moins envisageable qu'il vise, localement, la pleine détermination. C'est déjà trivialement vrai : tout objet actuel peut être regardé comme une dépiction idéale de lui-même. Cela étant, le problème est de savoir construire de telles dépictions, d'en posséder *la règle de construction*, et pas seulement de pouvoir « regarder comme » puisque cela n'implique aucun gain d'intelligibilité sur le réel. La capacité technique à maîtriser des processus physiques complexes (telle que l'ingénierie aérospatiale moderne) témoigne d'un gain d'intelligibilité effectif sur le réel, qui ne se réduit pas à une simple cohérence interne des théories. La capacité à fabriquer des répliques du réel requiert l'implémentation pratique des trois types de normes sémiotiques : loi de l'observation, loi de l'inférence, loi d'action. Si le produit actuel est un point fixe hors de la série des croyances, il y faut le levier des principes généraux pour soulever des choses. Mais encore : si l'on veut dépeindre un objet avec un degré arbitraire de finesse, il y faut un levier arbitrairement long. La notion de réalité ultime est placée par Sellars à l'horizon de cette série arbitrairement longue de révolutions scientifiques.

Willem deVries le confirme : « It is, then, the picturing relation of the ideal Peircean framework, and neither the referring 'relation' nor the quantifier, that Sellars takes to fix the ontological catalog of ultimate reality » [13]. La vérité idéale est ce qu'affirmerait une communauté idéale de chercheurs. Ce qu'il faut toutefois retenir, c'est que le caractère idéal de cette communauté n'est intelligible que comme capacité à produire des tokens dont l'adéquation à leur objet ne connait aucun degré d'indétermination. Si je possédais la capacité de générer une réplique exhaustive et parfaite de ma propre main, j'aurais, en un sens, atteint les limites de l'enquête scientifique. En substance, c'est ce que nous dit Sellars, et je posséderais alors une règle de projection qui, de ce fait même, en raison de cet exploit seulement, pourrait être dite idéale. Aucune règle ne pourrait décerner ce prix à une autre règle. Ce prix ne pourra donc jamais être décerné effectivement. Ce qui importe c'est de concevoir la dépendance conceptuelle entre ces concepts : un schème n'est idéal que si et seulement s'il produit des dépictions parfaites. Comment s'approcher de

13. W. A. deVries, « Images, Descriptions, and Pictures : Personhood and the Clash », in, *Wilfrid Sellars and his Legacy*, sous la dir. de J. R. O'Shea, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 47-59, p. 54.

ce graal qu'on pourrait avoir entre les mains et ne tenir que pour un objet ordinaire, nécessairement ignorant que nous serions de sa nature ?

La thèse sellarsienne de la *Scientia mensura* — la science est la mesure de ce qui est comme de ce qui n'est pas — repose sur quelques autres précisions pour aboutir.

5.4 La linguistique transcendantale

Comment Sellars articule-t-il la dépiction avec la possibilité même de concevoir d'autres schèmes conceptuels, et en particulier un schème idéal ? C'est ici que la dimension proprement transcendantale de son projet se déploie. Au paragraphe 92 du chapitre V de *SM*, il écrit :

> « A transcendental philosophy which rises to a level of abstraction which distinguishes the generic character of epistemic concepts (e.g. language entry transition, conceptual picture, object) from the specific forms they take in common-sense discourse will not assume that the basic constituents of conceptual pictures must be statements of the kind which occur as conceptual responses to sensory stimulation. » (SM, V, § 92)

Sellars propose ici de s'abstraire des traits spécifiques de notre schème conceptuel actuel pour dégager les caractères génériques que tout schème conceptuel doit posséder : des transitions sémiotiques, des images conceptuelles, des objets. La liste est courte et non exhaustive mais suffit à isoler les indispensables d'une pensée capable de vérité empirique. Ces caractères indispensables sont les concepts, ou les catégories en un sens post-kantien, de la linguistique transcendantale de Sellars. Or, formulées de façon suffisamment abstraite, ces catégories valent aussi bien pour notre langage que pour un langage radicalement différent, potentiellement doté — bien que toujours intuitives — de formes de sensibilité différentes.

Elles valent donc pour un schème dont la charge de dépeindre le monde serait portée par des énoncés déduits et non par des observations. Il s'agirait alors de concevoir que les objets en charge de dépeindre dans une communauté scientifique ne sont pas comme pour nous des phrases ou des épisodes mentaux générés par l'observation des objets du monde ordinaire. Pour que la science puisse primer sur l'image manifeste il faut que des énoncés singuliers inférés à partir de lois générales initialement postulées puissent dépeindre également. Dans notre schème, Sellars estime que les dépictions sont majoritairement le fait de « réponses conceptuelles à des stimulations sensorielles » (SM, V, § 93). Cela évincerait la science de la prétention à dépeindre le monde, puisque ses énoncés singuliers sont le résultat de déductions.

Sellars ne pense pas seulement la succession des schèmes, il veut penser la nécessaire supériorité et indépendance, à terme, des engagements ontologiques générés par l'enquête scientifique. Avec la science, l'origine des énoncés jouant le rôle dépeignant se déplace des règles intralinguistiques (observation) vers les règles interlinguistiques (inférence). Ces dernières autorisent de déduire des énoncés singuliers, donc atomiques au sens pictural, mentionnant par exemple, telle configuration formant un essaim de particules, ou encore un essaim de processus « purs », selon la façon dont la science ultime concevrait ses objets. Si de tels énoncés sont des candidats légitimes au statut de dépiction, la science peut alors faire valoir la supériorité explicative de ses objets et s'extraire de l'idée que ces derniers ne seraient qu'un instrument destiné à faciliter nos interactions avec un monde peuplé, en définitive, d'objets ordinaires. La linguistique transcendantale telle que Sellars la conçoit délivrerait ainsi comme son ultime fruit la pensabilité du réalisme scientifique.

On notera, suivant Koons et Sachs, que cet ultime fruit de la linguistique transcendantale demeure pour autant inséparable d'une dimension proprement pratique : la dépiction n'a de sens que rapportée à la navigation d'un organisme incarné dans son environnement. Comme le formulent les auteurs, « the point of picturing is to place ourselves, *qua* embodied creatures, in a four-dimensional manifold so that we may navigate this manifold as practical animals » [14]. Si les images conceptuelles doivent être quadri-dimensionnelles — et non simplement tri-dimensionnelles comme une carte ordinaire —, c'est parce qu'elles ordonnent les tokens aussi bien dans le temps que dans l'espace : toute action suppose un représentant capable de se projeter d'un état présent (« l'allumette est frottée à t ») vers un état futur (« l'allumette est allumée à $t + \Delta t$ »). Les catégories de la linguistique transcendantale — transitions sémiotiques, images conceptuelles, objets — ne sont donc pas celles d'un spectateur désincarné : elles dessinent les conditions de possibilité de l'agir d'un animal pratique, qu'il soit robot primitif, organisme biologique ou locuteur du *Peirceish*. Le schème a beau être « idéal », il demeure essentiellement dans son concept un grand récit sur ce qui est et sur la façon dont c'est, un grand récit dont la vérité et la réalité se traduisent immédiatement en pratique. Bien plus, l'essence de ce schème ne peut être expliquée autrement que par les règles sémiotiques qui sont des règles pragmatiques : elles expriment les transitions auxquelles doivent se conformer les membres de la communauté idéale. L'essence d'un schème s'expliquera toujours, en dernière analyse, par l'explicitation d'un jeu de normes décrivant un arc « pragmatique » [15]. Celui-ci va de l'observation à l'action en pas-

14. Koons et Sachs, « The Role of Picturing in Sellars's Practical Philosophy », *op. cit.*, p. 157.

15. Voir la Lettre à G. Harman, 26 février 1970. In, Correspondence between Wilfrid Sellars and Gilbert Harman on Truth, éd. électronique : (éd. électronique ditext.com) ; originaux dans les Wilfrid

sant par l'inférence. L'erreur de Carnap et de Tarski aura été de restreindre leur « sémantique », y compris dans leur approche de la vérité, à des règles formelles et récursives d'inférence. C'est pourquoi il est plus juste de parler comme nous l'avons fait après Sellars de règles sémiotiques. Celles-ci s'appliquent à des dimensions non formelles mais également aux dimensions involontaires de l'existence : elles concernent tout ce qui doit être « ought-to-be » et non pas seulement ce qui doit être fait « ought-to-do ». C'est bien pourquoi on ne peut parler ni de règles de logiques ni de règle de l'action, mais bien de règles sémiotiques. La prise en compte de ces dimensions, malgré l'accent mis sur la science, est ce qui distingue Sellars.

Dans le dernier chapitre de Science and Metaphysics, Sellars s'attache encore une fois à adapter un thème kantien à son propre programme :

> « These considerations pertaining to the conceptual structure of the moral point of view amount to a thoroughly Kantian metaphysic of morals. » (SM VII, §134) « specific moral principles are categorical oughts, but the categorical validity of the intersubjective intentions [...] is derivative from the categorical validity of the intersubjective intentions that our welfare be maximized. » (SM VII, §147)

Il s'efforce de mettre sur pied une éthique d'inspiration kantienne, capable de dériver des impératifs catégoriques depuis une intention « intersubjective ». Il s'agirait par exemple (il ne s'engage pas sur son contenu exact) de maximiser le bien-être de la communauté. Cette intention, dans sa forme, serait objectivement morale et concernerait le bien commun ; éventuellement, ose-t-il, celui de la communauté de « tout être rationnel » (SM VII, §144). On comprend alors que les énoncés nomologiques du schème idéal, établis en principe par les sciences empiriques (SM VII, §121), permettraient de particulariser cette intention collective à n'importe quelle circonstance afin d'agir de façon objectivement morale. Sellars affirme ainsi l'existence, en principe, d'une procédure de décision (*decision procedure*), autrement dit d'un algorithme dictant l'unique action moralement bonne en toutes circonstances (SM VII, §133). Nous ne traiterons toutefois pas ces questions et il suffisait d'indiquer comment Sellars aura cherché à faire coïncider la capacité à créer des cartes idéales avec une éthique kantienne susceptible de les mettre au service d'intentions objectivement bonnes. Il reste que Sellars estime que nous pouvons réfléchir aux catégories invariantes de tout schème et les projeter sur des schèmes futurs. Poussé à sa limite, en accord avec le point d'appui immanent qu'offre la dépiction, cela rend pensable une science idéale.

C'est cette capacité à « s'élever à un niveau d'abstraction supérieur aux particularisations dans des schèmes donnés » qui rend pensable le *Peirceish*. Il faut

S. Sellars Papers, Archives of Scientific Philosophy, University of Pittsburgh.

donc distinguer le double ressort de la stratégie qui conduite à CSP. D'abord, par le haut, Sellars dégage les traits généraux de toute intentionnalité (la notion d'objet, les règles sémiotiques). Ensuite, par le bas, il se dote de la notion d'une relation esprit/monde a-sémantique qu'il relie biconditionnellement avec l'intentionnalité tout en prenant bien garde de ne pas confondre les deux. Cette opération a pour objectif de permettre, grâce à ce critère externe, d'élire un schème idéal capable de générer une dépiction idéalement « adéquate » au sens iconique et indiciaire. On montre que d'autres schèmes sont pensables, on exhibe ensuite le critère qui permet de choisir le schème idéal. Le geste du chapitre V se résume à ces deux mouvements. Sans les catégories de la linguistique transcendantale, on ne pourrait concevoir ni notre propre schème ni aucun autre. Sans la dépiction, on ne pourrait donner un sens à l'idée de supériorité d'un schème sur tous les schèmes concevables. La relation entre les schèmes et le monde resterait intralinguistique : elle ne serait jamais qu'un rapport entre propositions. De la sorte demeurerait *in*intelligible — sinon de la façon la plus vague et se prêtant à toutes les collusions incontrôlées entre l'espace des causes et l'espace des raisons — notre prise sur les choses. C'est cette conjugaison entre abstraction catégorielle par le haut et quelque chose comme une *désémanticisation* par le bas qui permet à Sellars de penser la convergence de l'enquête vers un idéal.

5.5 Dépiction et agentivité : la cohérence comme critère ultime

Le parcours des quatre sections précédentes a conduit à la pensabilité du Peirceish par une double abstraction, catégorielle par le haut, a-sémantique par le bas. Pensabilité n'étant pas acceptabilité, si le schème peircéen est un idéal régulateur de l'enquête, sur quelle base est-il rationnel, ici et maintenant, de le reconnaître pour tel ? Autrement dit : quel est le critère ultime qui, depuis notre schème courant, autorise à accorder autorité à un schème futur que nous ne parlons pas ? La réponse sellarsienne tient en deux mots, qui seuls ferment l'arc de l'argument : cohérence explicative et agentivité pratique.

On l'a vu tout au long de ce travail, Sellars identifie la vérité à l'assertibilité sémantique (*S-assertibility*) : une proposition est « vraie » si elle est correctement assertible selon les règles sémantiques d'un certain cadre conceptuel (SM, V, § 50). Si on ne précise pas, il s'agit du schème actuel. « Vrai » tout court relativise implicitement à l'état actuel de la langue : « vrai, ou assertible, *par nous* actuellement ». Sinon, on dira par exemple « vrai *quoad* CSP ». Cette identification de la vérité à l'assertibilité dans un schème donné a un prix sur lequel il faut à nouveau insister.

Rappelons que pour Sellars :

> « Truth, we have seen, is not a relation. Picturing, on the other hand, is a relation, indeed, a relation between two relational structures. » (SM, V, § 56)

La vérité est une propriété normative des assertions, elle est « quelque chose que l'on fait ». La dépiction est quant à elle une relation factuelle entre structures matérielles. L'une relève de l'espace des raisons, l'autre de l'ordre des causes. Le méta-principe établi au chapitre précédent les articule sans les confondre : c'est parce que l'engagement envers des règles sémiotiques doit se manifester dans des régularités de performance qu'une assertion correcte dans une langue engendre, comme son corrélat naturel, une dépiction correcte dans cette langue. Williams a bien vu qu'il y a là une nécessité a priori mais pas une relation d'identité :

> « Picturing isn't something we do : it is something that happens. Because of the way that commitment to semantic rules [...] must be exhibited in uniformities of performance, our conceptual interactions with the world [...] generate correct pictures, invariably when assertibility is semantic assertibility. » [16]

Une dépiction est invariablement « générée » par une assertion, elles ne sont pas identiques. La première est une action, la seconde un évènement naturel. Ce lien a priori entre asserter correctement et dépeindre correctement montre que la dépiction est le résultat naturel de l'activité normative. Il ne fait pas d'elle un critère épistémique. Rosenberg, on l'a rappelé, parlait à ce propos d'une autonomie de l'épistémologie : la dépiction ne constitue pas la correction, elle en est l'ombre ontologique. Mais cela signifie aussitôt que le critère ultime en vertu duquel on accepte ou rejette effectivement un schème doit être cherché ailleurs que dans la dépiction elle-même. Cette dernière rend pensable le schème ultime mais son travail s'arrête là, elle ne nous permet pas de trancher entre deux schèmes. Le critère que l'on recherche ne peut être découvert que dans ce que Sellars nomme la cohérence explicative : « the conceptual framework [...] spells out the 'explanatory coherence' which is the ultimate criterion of truth » (MGEC, § 89). La dépiction donne au progrès un contenu non métaphorique, c'était le travail des sections 5.1 et 5.2 ; la cohérence donne à ce progrès sa force normative effective. C'est à ces deux derniers grands textes épistémologiques — *More on Givenness and Explanatory Coherence* (1979) et *On Accepting First Principles* (1988) — que Sellars confie la tâche d'élucider pourquoi cette cohérence peut jouer comme ultime sans s'effondrer dans la circularité.

16. Williams, « Pragmatism, Sellars, and Truth », *op. cit.*, p. 253.

La menace est connue depuis Firth[17], à partir duquel Sellars réfléchit. Si ce qui rend raisonnable d'accepter telle ou telle théorie T, c'est qu'elle est bien soutenue par nos jugements d'introspection, de perception et de mémoire (IPM), et si ce qui rend raisonnable d'accepter ces jugements, c'est qu'ils appartiennent à T, alors la motivation cognitive tourne à vide. C'est ce péril que Sellars, au § 65 de More on Givenness and Explanatory Coherence (1979), nomme l'« objective ungroundedness » de l'empirisme ; une menace qu'il ne conjurera, in fine, qu'en abandonnant le registre de la justification sémantique (toujours tributaire d'un schème) au profit d'une « vindication » d'ordre éminemment pratique, ancrée dans notre nécessité vitale d'agir (*agency*) sur le monde. Comment en sortir sans tomber dans l'inductivisme naïf, c'est-à-dire sans prétendre démontrer empiriquement, en mobilisant les IPM, la fiabilité des IPM eux-mêmes ? Sellars répond en transposant à l'épistémologie une stratégie qu'il avait ébauchée pour l'induction à la suite de Feigl : par la vindication. Au § 68, il baptise cette stratégie « Epistemic Evaluation as Vindication » : certaines attitudes, ou engagements épistémiques fondamentaux, ne se justifient qu'en montrant qu'ils sont les moyens nécessaires d'une fin sans laquelle nous cesserions d'être ce que nous sommes. Et cette fin, Sellars la caractérise d'une phrase lapidaire :

> « the end can be characterized as that of being in a general position, so far as in us lies, to act, i.e., to bring about changes in ourselves and our environment in order to realize specific purposes or intentions. » (MGEC, § 68)

La fin n'est ni la vérité pour elle-même, ni le plaisir de contempler, ni même la cohérence comme état mental satisfaisant : c'est la capacité d'agir sur soi et sur le monde. Tout l'édifice épistémique se lira désormais à partir de cette cheville. Dès le § 80, Sellars peut énoncer sous forme de thèse ce que la vindication préparait : « the necessary connection between being in the framework of epistemic evaluation and being agents » ; à savoir une connexion qui « constitutes the objective ground for the reasonableness of accepting something like theory T » (MGEC, § 80). Évaluer des connaissances et agir ne sont pas deux régimes séparés que l'on pourrait relier l'un à l'autre par induction ; être dans le cadre de l'un, *c'est* être dans le cadre de l'autre.

De là, Sellars tire un argument transcendantal au sens strict. Au § 82, il écrit :

> « [...] since agency, to be effective, involves having reliable cognitive maps of ourselves and our environment, the concept of effective agency

17. R. Firth, « Coherence, Certainty, and Epistemic Priority », *The Journal of Philosophy* 61.19 (1964), p. 545-557.

> involves that of our IPM judgments being likely to be true, i.e., to be correct mappings of ourselves and our circumstances. » (MGEC, § 82)

À la mention des *correct mappings*, Sellars appose une note de bas de page dont nous pouvons dorénavant mesurer la portée : « May I call them pictures ? » (MGEC, § 82, n. 18). La question n'est rhétorique qu'en apparence. Elle ratifie un rapatriement conceptuel décisif : l'appareil transcendantal de la vindication, qui n'avait besoin que des notions pragmatiques d'agentivité et de carte cognitive fiable, rejoint ici l'appareil ontologique de la dépiction, bâti depuis SM V sur des isomorphismes a-sémantiques entre NLO et objets naturels. La *« cognitive map »* est une *« picture »*. Toute la construction théorique déployée dans les chapitres précédents — l'iconicité et l'indexicalité, les familles de prédicats, les INFAM, la projection géométrique, le *Peirceish* comme idéal — retrouve ici son inscription dans une économie pratique. Ce qu'il fallait penser ontologiquement de la relation langage-monde devient ce qu'il faut présupposer pour donner corps à l'idée que nous agissons dans le monde.

Sellars peut alors conclure, au § 83, que l'acceptation de la proposition

> MJ_5 : IPM judgments are likely to be true

est raisonnable « simply on the ground that unless they are likely to be true, the concept of effective agency has no application » (MGEC, § 83). L'argument est rigoureusement transcendantal : supposer que nos cartes cognitives sont systématiquement infidèles, y compris au niveau élémentaire de nos jugements d'introspection, de perception et de mémoire (IPM) reviendrait à dissoudre le concept même d'agent efficace. Cela reviendrait, c'est-à-dire, à dissoudre le sujet de toute supposition, le sujet du langage. Si aucun de ces jugements n'était tendentiellement, ou probablement vrai « likely to be true », aucune théorie ne pourrait justifier en retour qu'on les accepte, puisqu'elle reposerait sur eux. Cette thèse sur MJ_5 est l'articulation qui soutient tout le reste. Il prend garde cela dit à distinguer deux choses ; Sellars appelle cette distinction le « pivot » de l'essai :

> « Now for the linchpin. We must carefully distinguish between having good reason to accept MJ_5 and having good reason to accept a proposed explanation of why IPM judgments are likely to be true. » (MGEC, § 84)

C'est en distinguant ces deux tâches que Sellars désamorce la circularité firthienne. L'ordre de priorité qu'il pose se veut précis :

> « To borrow a Firthian locution, MJ_5 is epistemically prior to the reasonableness of particular IPM judgments, whereas particular IPM judgments are epistemically prior to explanations of the likely truth of IPM judgments. » (MGEC, § 86)

MJ_5 ne dérive pas des sciences particulières qui expliquent pourquoi nos IPM sont en gros fiables (neurologie, théorie de l'évolution) : elle leur est antérieure, puisqu'aucune de ces sciences ne peut être acceptée sans qu'on accepte en même temps les IPM qui en soutiennent les énoncés empiriques. Mais réciproquement, la raisonnabilité des IPM particuliers ne peut fonder MJ_5, puisque c'est par MJ_5 qu'ils sont globalement accrédités. Ce qui permet à Sellars de tenir l'ensemble sans cercle, c'est le renvoi, non à une justification inductive d'un niveau à l'autre, mais à la vindication pratique qui enveloppe le tout. Et c'est sur cette architecture que Sellars peut enfin, plus de deux décennies plus tard, payer la promesse lancée en 1956 dans *Empiricism and the Philosophy of Mind* :

> « To the extent that this passage was one of my notorious promissory notes, I hope that the present essay provides some of the cash. » (MGEC, § 87)

La promesse en question est la suivante :

> « If I reject the framework of traditional empiricism, it is not because I want to say that empirical knowledge has no foundation. For to put it this way is to accept that it is really 'empirical knowledge so-called,' and to be put in a box with rumors and hoaxes. There is clearly some point to the picture of knowledge as resting on a level of propositions - observation reports - which do not rest on other propositions in the same way as other propositions rest on them. On the other hand, I do wish to insist that the metaphor of 'foundation' is misleading in that it keeps us from seeing that if there is a logical dimension in which other empirical propositions rest on observation reports, there is another logical dimension in which the latter rest on the former. » (EPM, § 38)

Elle annonçait que si la connaissance empirique repose, selon une certaine dimension logique, sur les rapports d'observation, elle les soutient en retour selon une autre dimension. Le paiement consiste à montrer que ces deux dimensions sont tenues ensemble par la cohérence explicative, elle-même tenue par la volonté de pouvoir appliquer le concept d'agentivité pratique : « It is in the former respect that [theory T] constitutes the conceptual framework which spells out the 'explanatory coherence' which is the ultimate criterion of truth » (MGEC, § 89). La cohérence n'est pas critère parce qu'elle serait, mystérieusement, gage d'adéquation ; elle l'est parce qu'elle est la forme même du cadre dans lequel il vaut la peine d'évaluer quoi que ce soit. Accepter MJ5, à savoir que nos jugements IPM sont raisonnablement fiables, est nécessaire afin d'être cohérent avec l'idée que nous sommes des agents et que notre connaissance empirique nous permet d'agir sur nous-mêmes et sur le monde. Pour reprendre la distinction « pivot » il s'agit là d'une bonne raison

pour accepter MJ5, et non pas d'une bonne raison pour accepter une explication (évolutionniste par exemple) de pourquoi ces jugements sont relativement fiables. Cette dernière tâche revient aux sciences positives et non à la cohérence. Leurs résultats reposent sur l'usage des jugements d'introspection, de perception et de mémoire et par conséquent présupposent l'acceptation préalable de la relative fiabilité de ces jugements à la base de toute enquête.

Reste à expliciter pourquoi cette forme est la forme d'une pratique. Sellars s'en charge explicitement en 1988 dans *On Accepting First Principles*. La règle y est énoncée comme suit :

> « We accept the first principles of a theory because we accept the theory ; and we accept the theory because of what it enables us to do. » (OAFP, p. 306–307)

Les premiers principes d'une théorie ne se voient accorder rationalité qu'au titre de ce que la théorie à laquelle ils appartiennent nous rend capables de faire. Sellars articule ce principe en trois niveaux d'argument enchâssés qu'il faut distinguer. Il y a d'abord un syllogisme pratique dont la conclusion est l'acceptation de la théorie (« We shall bring about E ; bringing about E implies accepting theories of character Φ ; T is of character Φ ; therefore, we shall accept T »). Il y a ensuite, à un niveau supérieur, un méta-argument dont la conclusion est qu'il existe un tel argument pratique et qui confère à T une probabilité qu'on dira « non métrique ». En effet, dire « T est probable » équivaut pour Sellars à affirmer qu'il existe un argument pratique suffisant pour l'accepter (OAFP, p. 307–308). Ce double registre est exactement ce qui permet de soutenir qu'une théorie est probable sans que cette probabilité soit mesurée. Ce qui se joue dans la succession des schèmes — le progrès auquel la dépiction donnait un contenu non métaphorique — trouve ici sa forme canonique de rationalité.

Mais quelle fin poursuit ce raisonnement pratique ? La réponse d'OAFP ferme exactement la boucle que la note 18 de MGEC avait ouverte :

> « If we suppose that the end-in-view of the latter investigation is the direct ability to produce adequate conceptual pictures of relevant parts of our environment, then epistemic states which contribute to this ability would come within the scope of practical reasoning of the kinds we are considering. » (OAFP, p. 309)

La fin-en-vue est littéralement la capacité de produire des dépictions conceptuelles adéquates ; et la vindication du Peirceish, sa position comme idéal régulateur, ne lui reviennent qu'au titre de l'extrapolation maximale de cette fin. C'est à cet endroit précis que le Peirceish cesse d'être une pensabilité suspendue pour devenir une exigence immanente à la pratique cognitive effective. Nous n'avons pas à

parler le Peirceish ni à en connaître un mot pour que la direction qu'il dessine ait, sur chacun de nos choix théoriques présents, l'autorité d'une fin. On accepte les premiers principes de nos meilleures théories parce qu'on accepte ces théories ; on les accepte parce qu'elles nous rendent capables de dépeindre mieux un fragment de notre environnement ; et dépeindre mieux, c'est agir plus justement sur lui. Or, nous croyons avoir suffisamment montré que l'idée même qu'on puisse « dépeindre mieux » suppose que la série des croyances est orientée vers un schème idéal qui rend ce progrès pensable. Contrairement au choix d'une théorie effective, il semble que la pensabilité de CSP doive être acceptée afin de rendre concevable que chaque théorie particulière qu'on accepte effectivement dans l'espoir qu'elle nous permette de mieux dépeindre n'aurait aucun sens si la série de nos théories ne pouvait pas converger. On accepte chaque théorie scientifique parce qu'elle promet d'être plus proche que ses concurrentes d'une capacité idéale à dépeindre le monde. Dans chaque cas, l'acceptation est justifiée par la volonté de rendre l'action plus efficace : soit parce que la notion même de progrès en la matière est en jeu, soit parce qu'on espère un progrès effectif une fois sa pensabilité acquise. Il nous faut dépeindre mieux pour agir mieux, et pour cela il nous faut penser non seulement la réalité immanente de la dépiction, mais la possibilité objective de son amélioration.

Toute dépiction est, pour un agent pratique, virtualité d'une action. C'est cette co-articulation, portée par la cohérence explicative jusqu'à l'horizon du Peirceish, qui permet à Sellars d'affirmer, au § 73 de MGEC, que nos jugements épistémiques fondamentaux (par exemple IPM mais aussi dépiction, règles sémiotiques etc.) ne sont rien d'autre que des « elements in a conceptual framework which defines what it is to be a finite knower in a world one never made » (MGEC, § 73).

On mesure alors ce qui se scelle ici. La dépiction comme produit (chapitre II) fournissait l'ontologie dont l'activité langagière avait besoin pour s'inscrire dans l'ordre causal sans se dissoudre dans le naturalisme plat, sans écraser la normativité sur la nature. La dépiction comme activité (chapitre IV) rendait cette ontologie solidaire des normes sémiotiques par le méta-principe norme-nature. Le Peirceish comme idéal régulateur (§§ 5.1–5.4) donnait à la succession des schèmes une direction non métaphorique. Tout cet édifice tient par sa dernière pierre : la cohérence explicative est le critère ultime, non comme norme détachée qui jugerait de haut, mais comme la forme de la rationalité d'agents qui agissent dans un monde qu'ils n'ont pas créé et ne connaissent que pour pouvoir y agir. Les trois figures de la dépiction — produit, activité, idéal — ne forment qu'un seul mouvement parce qu'elles sont toutes trois des dimensions de la même condition : celle d'un être rationnel fini dont la pensée n'est jamais séparable du geste par lequel il se place dans le monde.

Conclusion

Nous étions partis d'un embarras. La doctrine de la dépiction est, dans l'œuvre de Sellars, la troisième doctrine. Elle est moins glorieuse que la critique du mythe du donné et moins commentée que le choc des images scientifique et manifeste. Elle est celle que les héritiers du tournant linguistique ont écartée ou reçue avec gêne. Notre pari aura été qu'elle n'en constitue pas pour autant un appendice, mais la clef de voûte : ce sans quoi le normativisme sellarsien bascule dans un idéalisme linguistique honteux, et le naturalisme dans une rhétorique sans contenu. Reste à mesurer ce que le parcours aura permis d'établir.

L'architecture s'est dépliée en trois temps. Le Jumblese (chapitre I) a déblayé le terrain : si dire que aRb, c'est seulement disposer des noms dans une configuration conventionnelle, sans réifier ni l'universel monadique ni la relation, alors la voie est libre pour une notion de représentation purement configurationnelle, et de part en part naturelle. La dépiction comme produit (chapitre II) a donné son contenu à cette notion : un isomorphisme de second ordre entre deux structures relationnelles, ancré dans la double condition nécessaire et suffisante de l'iconicité et de l'indiciarité, et dont la complexité logique — dissoute — n'est plus qu'une ponctuation, un auxiliaire commode. Restait peut-être le plus difficile, faire entrer cet objet naturel dans l'esprit puis l'articuler à la norme : le mythe de Jones et le design de signe conceptuel (chapitre III) ont montré comment un épisode mental peut être, sous son versant catégorique, un tel objet ; la dépiction comme activité (chapitre IV) a rendu cet objet solidaire des normes sémiotiques sans jamais sacrifier sa consistance de produit.

Tout tenait à une distinction que Sellars n'a cessé de marquer : la vérité est « something done », la dépiction « something that happens » ; l'une est une propriété normative interne à l'espace des raisons où des personnes agissent, l'autre une relation de pur fait. L'une et l'autre « belongs in quite a different box » (SM, V, §58). Le tour de force aura été de les tenir ensemble ; non en les confondant, ce qui serait retomber dans le mythe d'une correspondance sémantique, mais en montrant que la seconde fournit à la première l'ancrage sans lequel elle flotterait. A l'inverse,

étant donné l'axiome norme-nature, l'engagement envers des principes généraux se reflète, sans s'y épuiser, dans des uniformités réelles.

La principale fonction du langage est de dépeindre le monde, assure Sellars ; mais cette production d'un genre très particulier de signe ne se laisse penser qu'à travers les règles sémiotiques qui gouvernent l'activité symbolique en général. Il n'y a là nulle contradiction : la dépiction comme produit fonde ontologiquement la possibilité même de la rationalité empirique, la dépiction comme activité articule cette fondation muette avec la dimension normative sans laquelle il n'y aurait ni vérité, ni erreur, ni responsabilité.

Le langage public est la source de notre vocabulaire mental (*mythe de Jones*) mais la sémiotique dégage des critères fonctionnels émancipés de la forme copulo-prédicative, bidimensionelle, scripturaire, glotique, bref : la linguistique devient un cas particulier, aussi remarquable soit-il, d'une enquête sur la nature du signe. Une image, un geste, un objet peut très bien supposer un possible, et même jouir d'une force assertive. La continuité entre les systèmes de représentation animaux et rationnels s'en trouve à la fois homogénéisée sur un plan ontologique et mieux discernée sur un plan logique. C'est parce qu'il recycle chez lui les mêmes organes dont les fonctions ont permis aux animaux de s'orienter dans leur environnement tout en les appliquant à son propre savoir que l'homme est homme. Une norme est une idée qui ne dépeint pas une chose, mais le rapport prescriptif — dont la description est un exemple — entre d'autres idées. En ce sens une norme ne dépeint pas, puisqu'elle ne co-varie avec rien qui existe indépendamment de l'esprit. La rationalité se comprend donc comme manipulation de signes qui ne dépeignent rien. Elle est un cas de récursivité, un arc-boutement de la fonction cartographique sur elle-même.

On remarque que l'espace des raisons est, tout comme celui des causes, un espace. On se rend bien compte qu'il est constamment question d'y naviguer, mais non entre des choses. On y navigue entre les règles qui nous servent à naviguer les choses. C'est un cas d'exaptation, comparable à l'aile qui avait pour fonction initiale de réchauffer les corps en élargissant la surface de contact avec les radiations solaires. S'il reste un mystère pour l'ontologie, celui-ci commence avec la vie : on observe chez des araignées sauteuses dont le cerveau fait à peine quelques millimètres des phases de sommeil avec mouvements oculaires et activité neuronale évoquant un état de type REM. Si rien ne permet d'affirmer qu'elles « rêvent » au sens d'une expérience subjective qualitative, tout nous porte à le croire. C'est une question à laquelle Sellars tentera de répondre. Père du fonctionnalisme, il était aussi un penseur chez qui la question des *qualia* (ou chez lui « *sensa* ») se posait avec acuité. Il entendait dégager par la spéculation les catégories qu'une science future serait conduite à postuler. Quoiqu'il s'agisse bien de la réalisation catégorique des

fonctions essentielles à la vie, tel ne fut pas notre angle d'attaque. En ce qui nous concerne, il nous aura suffi de montrer que la rupture ontologique n'est pas où l'on croit. La rationalité ne pose pas le moindre problème que ne poserait pas déjà la vie animale en terme d'entités dont la postulation s'imposerait ou non. Nous estimons pour notre part le fonctionnalisme comme une bataille déjà largement remportée à un niveau bien précis : il élimine la nécessité de tout surplus ontologique pour expliquer le phénomène humain par rapport à la vie animale. La spécificité humaine est dans l'opération, pas dans le substrat. Cartographier non l'environnement distal mais nos propres méthodes de projection cartographique pour pouvoir les livrer à l'inspection publique et intervenir dessus, c'est cela le bricolage auquel s'est livrée chez nous l'évolution. Dépeindre sans rien dépeindre qui existerait là-dehors dans l'espace des causes, ce n'est plus dépeindre, c'est naviguer sur les eaux de la généralité, c'est proprement raisonner.

C'est alors d'une *quasi*-linguistique transcendantale, qui participe pour beaucoup à l'intégration stéréoscopique entre image manifeste et image scientifique, dont Sellars aura esquissé les fondations. Elle permet de penser la convergence pour extraire le réalisme scientifique des embarras de l'incommensurabilité des paradigmes. « Remplacer le concept statique de vérité divine par le résultat idéal de l'enquête de Peirce » (SM, II, § 51) : tel est le mot d'ordre de Sellars dans *Science and Metaphysics*, ouvrage sur lequel nous avons concentré la majorité de nos efforts exégétiques. C'est que ce livre est le haut-lieu du sellarsiannisme, et que la dépiction en est de son propre aveu le cœur. C'est donc tout naturellement là que son exposition est la plus systématique. Dans son dialogue serré avec Kant, il s'agit pour Sellars d'hériter du criticisme tout en rompant avec « l'agnosticisme » de la chose en soi ; « non pas comme Hegel en dialectisant la notion d'inconnaissable, mais en construisant une nouvelle théorie de la formation conceptuelle ». Celle-ci reposerait alors sur la dépiction et la traduction fonctionnelle interlinguistique qu'elle rend pensable, notamment en offrant une base indexicale commune à des objets appartenant à des schèmes incommensurables. On ne peut jamais, en effet, dire sans autre forme de précautions que deux théories distinctes parlent de la même chose. On peut en revanche imaginer que les tokens, ou jetons, par lesquels ces théories se couchent sur le papier, ou encore dans les épisodes mentaux des scientifiques, co-varient — vaguement, mais non trivialement — avec les mêmes objets. Cette continuité retrouvée de l'enquête à travers ses changements de paradigmes laisse même entrevoir la possibilité d'une perception de l'en-soi pleine et entière par des êtres dotés d'une intuition seulement sensible (*pace* Kant). Horizon extraordinaire, qu'il faut tout de suite préciser : cette connaissance serait comme telle inconnue d'elle-même. On reconnait là notre thèse d'atteignabilité d'un savoir ultime sur le réel conjointe à celle de l'irréflexivité de ce savoir sur lui-même.

L'absence d'anomalie, même prolongée et robuste, peut *coïncider avec*, mais n'est jamais *une preuve du* succès définitif de l'enquête empirique. Reste que la réalité ultime n'est plus l'apanage d'un dieu omniscient, ni un interdit définitif posé par la connaissance sur ses propres ambitions, mais est expliquée comme limite idéale de l'enquête.

En vérité, nous avons vu qu'il est même selon Sellars dès aujourd'hui concevable que nous percevions l'en-soi dans une certaine mesure, de façon aussi limitée que ce soit. Seulement, ce n'est vrai que dans la mesure où les concepts que nous utilisons possèdent un certain degré de similitude fonctionnelle avec ceux d'un système idéal. Cela ne pourrait se confirmer qu'en le parlant (ce qui est possible) et en sachant qu'on le parle (ce qui est impossible). C'est donc impossible à confirmer. Le gain en intelligibilité est ailleurs. Il est à la fois plus modeste et plus intéressant.

Pour Sellars, il faut à tout prix reconnaitre que ce schème idéal ne se définit qu'en référence essentielle à la dépiction. (Notion dont Peirce aurait manqué, une question que nous aurons laissée ouverte). Le schème idéal se définit par la capacité qu'il confère à ses locuteurs d'engendrer, ou produire, des structures qui dépeignent les structures du monde — la configuration actuelle à un moment t des objets — avec une précision idéale. Dès lors et au vu de tout ceci, il est raisonnable de penser, à moins de préférer sombrer dans le scepticisme, que certains de nos concepts ont des propriétés — ou plus exactement des propriétés de propriétés — fonctionnellement similaires aux concepts idéaux. Pour penser cet état final du conceptuel, la méthode fut celle d'une réflexion transcendantale sur l'essence de n'importe quel schème — et partant d'un schème idéal — couplée à la considération du caractère atteignable d'une adéquation isomorphique sans reste (ou omnidimensionnelle) entre la dépiction et son objet. La possibilité de concevoir un schème futur couplée à la possibilité de concevoir une amélioration de la conformité des propositions dont la matérialisation assume le rôle de dépeindre a donc livrée la notion d'un schème idéal par passage à la limite.

En cela, l'idéalisme transcendantal de Kant se renverse entre les mains de Sellars, et comme l'affirme Luz Seiberth,[18] en « réalisme transcendantalement commandé ». La réflexion sur le progrès conceptuel et son concevable aboutissement nous autorise à caresser l'idée que le réel se donne déjà partiellement à nous tel qu'il est. Il faut alors entendre le mot « réel » pour ce qu'il signifie : il décrit l'acte de penser comme penserait un locuteur du Peirceish. Le réel est ce qui est assertible par une communauté idéale, en aucun cas ce qui est assertible absolument, ou

18. « Such a realism, however, can well be characterised as a transcendentally demanded realism, without holding that Sellars ever leaves the framework of transcendental philosophy. » L. C. Seiberth, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, Routledge Studies in American Philosophy, London, Routledge, 2021, p. 191.

indépendamment de toute communauté. Toute l'articulation du système pose les gardes-fous qui permettent d'atteindre ce résultat en lui-même réjouissant tout en prévenant la moindre rechute dans le mythe du donné.

La classification fonctionnelle par laquelle Sellars ressaisit le sens et l'intentionnalité, afin d'éviter l'objection idéaliste qui y verrait la position — incohérente avec le nominalisme — d'universaux, ne peut spécifier explicitement ses règles. La solution consiste alors à recourir à l'illustration dans une langue de base connue de l'interlocuteur afin de donner un contenu fonctionnel aux termes considérés sans régresser vers un platonisme qui se serait repeint aux couleurs de la linguistique. Une des conséquences de ce geste est que pour envisager l'organisation proprement catégorielle, ou symbolique, du monde — et non plus seulement configurationelle, ou icono-indiciaire, — on peut s'extraire de toute langue particulière, ou plus généralement de tout mode particulier de l'interprétation, mais pas de l'interprétation en général. Les catégories ultimes sont celles d'un « langage » (d'une structure interlinguistique) et pour comprendre un langage, il faut le parler.

Cette entreprise est d'abord d'inspiration carnapienne, bien que dans la droite lignée de Kant ; et nous l'avons présenté à l'aide d'outils peircéen. C'est l'entreprise d'une explication métalinguistique des termes du langage formel et scientifique, extrapolée à l'explication des termes ordinaires. Elle classe donc les pouvoirs logiques plus ou moins généraux de nos concepts à travers un jeu de trois règles — observation, inférence, action — que nous avons dites, après une occurence chez Sellars, « sémiotiques ». Le design de signe, ou token, est la cheville ouvrière de cette architecture. Il est le point d'articulation entre le catégorique et le fonctionnel, entre la nature et la norme, entre la dépiction et l'intentionnalité. Que ce soit une inscription sur un papier, une profération sonore ou un épisode neurophysiologique, c'est toujours le jeton d'un même type fonctionnel qui est en jeu. Nous avons insisté sur la nécessité pour le token d'avoir des propriétés empiriques tout en étant fonctionnellement classable. Considérée comme instance d'une règle, application circonstanciée d'un principe général, la dépiction peut alors pénétrer le domaine normatif de la correction et être ainsi articulée aux autres éléments du langage considéré. En se relativisant à un langage, la dépiction peut alors sortir de son silence tout en demeurant frappée d'innocuité épistémique. Si d'aventure la dépiction sort des entrailles de la terre et se met à parler, elle parle alors en faveur du schème en vigueur. Elle parle toujours en faveur du pouvoir en place. Elle n'est donc révolutionnaire qu'à demeurer silencieuse. Dépeindre correctement ce n'est ni plus ni moins que maîtriser les codes de son époque, savoir nommer et reconnaitre les choses avec expertise. La révolution épistémique dépend de cette expertise, mais est une toute autre affaire.

Rosenberg a insisté sur cette innocuité tout en indiquant le véritable enjeu. Il

assigne à la dépiction deux tâches : fonder ontologiquement les normes du discours sémantique, et fournir un point archimédien pour penser la convergence peircéenne. Sur la première, son verdict est sans appel : « The relation of language to the world cannot be elucidated — indeed, as I see it, cannot even be understood — in any other terms » [19]. Sur la seconde, sa position a évolué : d'abord critique (1980), il a fini par reconnaître (2005) que la dépiction peut légitimement fonctionner comme idéal régulateur, à condition de la comprendre comme un mode de représentation et non comme un mode de correction prétendument absolu. Cette distinction est féconde : elle montre que la dépiction ne promet pas un accès privilégié au monde hors de tout cadre conceptuel mais articule les conditions sous lesquelles tout accès symbolique au monde doit être pensé comme accompagné d'un ancrage matériel.

Ce que Rosenberg nommait les deux tâches de la dépiction se rejoignent alors dans une seule condition. Fonder les normes du discours dans la nature et fournir un point archimédien à la convergence peircéenne ne sont pas deux services rendus distincts : c'est une même opération, celle par laquelle un être rationnel fini se place dans le monde. Car une carte n'est jamais le redoublement statique d'un territoire ; « the point of being a map is to translate into sentences which dovetail with practical discourse about getting from point A to point B » (NAO, V, § 77).

La dépiction est un signe. Comme tout signe, il repose sur un objet réel pour opérer effectivement ; mais contrairement à d'autres signes, ce qu'il prétend signifier est un objet réel. Contrairement à ces autres signes — les symboles peircéens, parmi lesquels on compte les arguments — dont les propriétés empiriques sont contingentes au regard de leur fonction, le signe dépeignant ne peut accomplir sa fonction qu'à la condition d'hériter de l'objet qu'il sert à signifier les propriétés structurales qu'il sert à signifier à propos de l'objet même dont il les hérite. La fonction du symbole ne se comprend pas sans, mais ne se limite pas à, la fonction dépeignante. L'argumentation, qui est l'opération propre du symbolique, comprend et dépasse la dépiction. La dépiction est donc un objet assez particulier, d'un statut hybride. Elle doit à la fois exister parmi les choses qui n'ont « pas de sens » (des configurations n-adiques réelles mais hors-la-loi) et se *destiner* à quelque chose. Elle vit dans un clair-obscur entre les choses et les raisons qui donnent un sens aux choses.

Toute dépiction est, pour un agent pratique, la virtualité d'une action ; toute action informée, l'exercice d'une dépiction. Le produit, l'activité et l'idéal ne sont, au fond, que trois dimensions d'une même condition cognitive : celle d'un être dont la pensée n'est jamais séparable du geste par lequel il s'oriente dans un monde qu'il n'a pas fait.

19. Rosenberg, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, *op. cit.*, p. 82.

On comprend dès lors pourquoi la dépiction ne pouvait être abandonnée sans dommage. La lire comme un résidu représentationnaliste à expulser, c'est priver le naturalisme de Sellars de son atout majeur et condamner ses normes à graviter sans substrat. La restituer, à l'inverse, ce n'est pas restaurer une correspondance sémantique naïve : c'est reconnaître que les règles de l'espace des raisons ont besoin, pour répondre du monde, d'un sol qu'elles ne fabriquent pas. Le Sellars « pictographique » que nous avons cherché à reconstruire n'est pas l'adversaire du Sellars normativiste. Le premier est la condition matérielle du second, le second est la condition d'intelligibilité du premier.

Enfin, c'est bien la cohérence avec le sens commun qui reconnait en chacun de nous un agent sémiotique fini, et non pas une quelconque enquête positive, qui sert de critère ultime pour vindiquer l'hypothèse de la dépiction. Aucune preuve d'existence des relations objectives dont nous avons traité ne peut être donnée, la méthode qui y conduit est une réflexion sur les conditions nécessaires de toute symbolisation.

Ce que nous assertons est de la forme :

> Nécessairement, si un être fait usage de symboles et argumente,
> alors il dépeint son environnement.

Nous faisons porter l'affirmation sur ce jugement conditionnel dans son ensemble. La question de savoir si les êtres que mentionnent l'antécédent et à quoi il suspend l'existence du conséquent existent effectivement ne relève pas, tel que nous le comprenons, du type d'argumentation déployé. Bien des chantiers restent ouverts ; mais l'essentiel, croyons-nous, est acquis. Entre certains objets, il y a bien une correspondance ; et elle n'attend pas, pour être réelle, que nous en formulions la règle et puissions la porter à l'expression — c'est-à-dire nous engager à affronter certaines conséquences si sa véracité venait à être démentie. Les objets ont des propriétés observables par lesquelles ils se prêtent à leur usage par un agent. L'agent en use comme substitut d'un autre objet auquel le premier est causalement relié et dont l'observation lui ait moins aisée. Certains objet sont sélectionné pour cette tâche à l'exclusion d'autres objets qui y sont moins aptes en raison des propriétés qui sont les leurs, ainsi que de leur connexion causale plus lâche ou moins pertinente avec l'objet que l'agent entend signifier. Dans le cas des signes qui dépeignent, c'est même essentiellement en vertu de ces propriétés qu'on peut dire qu'il signifient ce qu'ils signifient. On peut bien remplacer un mot par n'importe quel autre moyennant une convention *ad hoc* ; remplacer une girouette réclame en revanche un objet qui, d'une façon ou d'une autre, prend le vent pour nous dire où il va. Toute proposition empirique générale — tout symbolisation des lois de la nature — repose sur des propositions élémentaires équivalentes à cette girouette. C'est ce que nous aurons

soutenu. Il est crucial de rappeler que nous n'aurons en revanche jamais soutenu que c'était le cas des propositions générales non empiriques comme celles des mathématiques ou de l'éthique. Nous n'aurons pas non plus nié la valeur intrinsèque et cognitive, tout autant qu'expressive, de ces autres domaines de l'assertibilité.

Sans retomber dans le mythe du donné, Sellars semble ainsi avoir dégagé, par la notion de dépiction, une condition fondamentale de tout discours empirique, autrement dit de toute agentivité finie. C'est cette correspondance muette et jamais totalement assurée entre les raisons et les causes sans laquelle la pensée manquerait toujours d'à propos que Sellars aura proposé à notre attention. C'est en ces termes que son naturalisme, fidèle à la subjectivité sans se perdre comme naturalisme, doit se penser pour n'être pas seulement un mot.

Nous ne nous serons pas intéressé à la matière de n'importe quel signe, mais à la matière de ces signes qui font signe vers la matière.

Bibliographie

Œuvres de Wilfrid Sellars

LCP (1949). « On the Logic of Complex Particulars ». *Mind*, 58 (231), p. 306–338.

Particulars (1952). « Particulars ». *Philosophy and Phenomenological Research*, 13 (2), p. 184–199.

EPM (1956). « Empiricism and the Philosophy of Mind ». In, H. Feigl et M. Scriven (dir.), *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, t. I, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 253-329 ; repr. dans *Science, Perception and Reality*, 1963, p. 127-196. Trad. fr. : *Empirisme et philosophie de l'esprit*, trad. F. Cayla, préf. R. Rorty, Combas, Éditions de l'Éclat, 1992.

BBK (1960). « Being and Being Known ». *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association*, 34, p. 28–49. Repr. dans *Science, Perception and Reality*, London, Routledge & Kegan Paul, 1963, p. 41–59.

TC (1962). « Truth and « Correspondence » ». *The Journal of Philosophy*, 59 (2), p. 29–56.

NS (1962). « Naming and Saying ». *Philosophy of Science*, 29 (1), p. 7–26.

PSIM (1962). « Philosophy and the Scientific Image of Man ». In, R. Colodny (dir.), *Frontiers of Science and Philosophy*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, p. 35-78 ; repr. dans *Science, Perception and Reality*, 1963, p. 1-40.

SM (1968). *Science and Metaphysics : Variations on Kantian Themes*. London, Routledge & Kegan Paul ; New York, Humanities Press. The John Locke Lectures, 1965–66. Repr. Atascadero, CA, Ridgeview.

Corr. Harman (1970). Lettre à G. Harman, 26 février 1970. In, *Correspondence between Wilfrid Sellars and Gilbert Harman on Truth*, (éd. électronique ditext.com) ; ; originaux dans les Wilfrid S. Sellars Papers, Archives of Scientific Philosophy, University of Pittsburgh.

MGEC (1979). « More on Givenness and Explanatory Coherence ». Dans G. S. Pappas (dir.), *Justification and Knowledge*, Dordrecht, D. Reidel, p. 169–182.

IKTE (1978). « The Role of Imagination in Kant's Theory of Experience ». In, *Categories : A Colloquium*, H. W. Johnstone (dir.), University Park, PA, Pennsylvania State University Press, p. 31–45.

NAO (1980). *Naturalism and Ontology*. Atascadero, CA, Ridgeview. The John Dewey Lectures, 1973–74.

TTP (1983). « Towards a Theory of Predication ». Dans J. Bogen & J. E. McGuire (dir.), *How Things Are : Studies in Predication and the History of Philosophy and Science*, Dordrecht, D. Reidel, p. 281–318.

OAFP (1988). « On Accepting First Principles ». *Philosophical Perspectives*, 2 (*Epistemology*), J. E. Tomberlin (dir.), p. 301–314. Atascadero, CA, Ridgeview.

Œuvres d'autres auteurs

Aristote, *De l'interprétation*, trad. par J. Tricot, Organon, II ; cité selon la pagination de Bekker, Paris, Vrin, 1936.

Bandini, A., *Wilfrid Sellars et le mythe du donné*, Paris, Vrin, 2012.

Bellmund, J. L. S., Gärdenfors, P., Moser, E. I. et Doeller, C. F., « Navigating Cognition : Spatial Codes for Human Thinking », *Science* 362.6415 (2018), eaat6766.

Benoist, J., « Mythe du donné, mythe de la pensée », *Les Études philosophiques* 2012.103 (2012), p. 515-531.

BonJour, L., « Sellars on Truth and Picturing », *International Philosophical Quarterly* 13.2 (1973), p. 243-265.

Bradley, F. H., *Appearance and Reality : A Metaphysical Essay*, Londres, Swan Sonnenschein, 1893.

Brandom, R. B., *Making It Explicit : Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1994.

— *From Empiricism to Expressivism : Brandom Reads Sellars*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2015.

Brassier, R., *Nihil Unbound : Enlightenment and Extinction*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007.

— « Concepts and Objects », in, *The Speculative Turn : Continental Materialism and Realism*, sous la dir. de L. Bryant, N. Srnicek et G. Harman, Melbourne, re.press, 2011, p. 47-65.

Brassier, R., « Nominalism, Naturalism, and Materialism : Sellars's Critical Ontology », in, *Contemporary Philosophical Naturalism and Its Implications*, sous la dir. de B. Bashour et H. D. Muller, New York, Routledge, 2014, p. 101-114.

— « Foreword », in, *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, sous la dir. de L. C. Seiberth, London, Routledge, 2021, p. xi-xx.

Brentano, F., *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1874.

Carnap, R., *Der logische Aufbau der Welt*, Berlin, Weltkreis-Verlag, 1928.

Caterina, G., Gangle, R., Salguero-Lamillar, F. et Tohmé, F., « The Logic of Picturing : Wittgenstein, Sellars and Peirce's EG-beta », in, *Model-Based Reasoning in Science and Technology*, sous la dir. de Á. Nepomuceno-Fernández et al., Cham, Springer, 2019, p. 277-294.

Christias, D., « Sellarsian Picturing in Light of Spinoza's Intuitive Knowledge », *Philosophia* 45.3 (2017), p. 1039-1062.

— *Normativity, Lifeworld, and Science in Sellars' Synoptic Vision*, Cham, Palgrave Macmillan, 2023.

Churchland, P. M., *Scientific Realism and the Plasticity of Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

— *Plato's Camera : How the Physical Brain Captures a Landscape of Abstract Universals*, Cambridge, MA, MIT Press, 2012.

Dach, S., « Sellars, Practical Reality, and Practical Truth », *Theoria* 89.5 (2023), p. 571-591.

— *Wilfrid Sellars on Truth : Between Immanence and Transcendence*, London, Routledge, 2026.

deVries, W. A., *Wilfrid Sellars*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2005.

— « Naturalism, the Autonomy of Reason, and Pictures », *International Journal of Philosophical Studies* 18.3 (2010), p. 395-413.

— *Wilfrid Sellars*, éd. électronique, rév. ultérieure, 2011.

— « Images, Descriptions, and Pictures : Personhood and the Clash », in, *Wilfrid Sellars and his Legacy*, sous la dir. de J. R. O'Shea, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 47-59.

Evans, G., *The Varieties of Reference*, sous la dir. de J. McDowell, Oxford, Oxford University Press, 1982.

Firth, R., « Coherence, Certainty, and Epistemic Priority », *The Journal of Philosophy* 61.19 (1964), p. 545-557.

Frege, G., « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100 (1892), p. 25-50.

Goodman, N., « Seven Strictures on Similarity », in, *Problems and Projects*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972, p. 437-446.

Huebner, B., « Picturing, Signifying, and Attending », *Belgrade Philosophical Annual* 31 (2018), p. 7-40.

Kant, I., *Critique de la raison pure*, trad. par A. Renaut, Cité selon la pagination standard A/B, Paris, GF Flammarion, 2021 [1781/1787].

Koons, J. R. et Sachs, C. B., « The Role of Picturing in Sellars's Practical Philosophy », *Journal of Philosophical Research* 47 (2022), p. 147-176.

Kripke, S. A., *Naming and Necessity*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980.

— *Wittgenstein on Rules and Private Language : An Elementary Exposition*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1982.

Lear, E., « The Jumblies », in, *Nonsense Songs, Stories, Botany, and Alphabets*, London, Robert John Bush, 1871, p. 25-28.

Locke, J., *An Essay concerning Human Understanding*, sous la dir. de P. H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1975 [1689].

McDowell, J., *Mind and World*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1994.

Millikan, R. G., « The Father, the Son, and the Daughter : Sellars, Brandom, and Millikan », *Pragmatics & Cognition* 13.1 (2005), p. 59-71.

— *Beyond Concepts : Unicepts, Language, and Natural Information*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

Misak, C., *Cambridge Pragmatism : From Peirce and James to Ramsey and Wittgenstein*, Oxford, Oxford University Press, 2016, isbn : 978-0198718277.

Nietzsche, F., *Zur Genealogie der Moral*, Leipzig, C. G. Naumann, 1887.

Nunziante, A. M., « Tropes Variations : The Topic of Particulars beyond Sellars's Myth of the Given », *Synthese* 199.5–6 (2021), p. 12019-12043.

O'Shea, J. R., *Wilfrid Sellars : Naturalism with a Normative Turn*, Cambridge, Polity, 2007.

— « Conceptual Thinking and Nonconceptual Content : A Sellarsian Divide », in, *Self, Language, and World : Problems from Kant, Sellars, and Rosenberg*, sous la dir. de J. R. O'Shea et E. M. Rubenstein, Atascadero, CA, Ridgeview Publishing Company, 2010, p. 205-228.

— « Normativity and Scientific Naturalism in Sellars' "Janus-Faced" Space of Reasons », *International Journal of Philosophical Studies* 18.3 (2010), p. 459-471.

— éd., *Wilfrid Sellars and his Legacy*, Oxford University Press, 2016.

Paolucci, C., « Semiotics, Schemata, Diagrams, and Graphs : A New Form of Diagrammatic Kantism by Peirce », in, *Peirce on Perception and Reasoning : From Icons to Logic*, sous la dir. de K. A. Hull et R. K. Atkins, New York et London, Routledge, 2017, p. 74-85.

Peirce, C. S., *Collected Papers of Charles Sanders Peirce, Elements of Logic*, sous la dir. de C. Hartshorne et P. Weiss, t. 2, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1932.

— *Écrits sur le signe*, trad. par G. Deledalle, L'Ordre philosophique, Paris, Éditions du Seuil, 1978.

Platon, *Parménide*, trad. par L. Brisson, Cité selon la pagination standard de Stephanus, Paris, GF Flammarion, 1994.

Price, H., *Naturalism Without Mirrors*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

— *Expressivism, Pragmatism and Representationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

Putnam, H., « The Nature of Mental States », in, *Art, Mind, and Religion*, sous la dir. de W. H. Capitan et D. D. Merrill, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1967, p. 37-48.

— *Reason, Truth and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

Rorty, R., *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1979.

— « Introduction », in, *Empiricism and the Philosophy of Mind*, sous la dir. de R. B. Brandom, Introduction à W. Sellars, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1997, p. 1-12.

Rosenberg, J. F., *Linguistic Representation*, Dordrecht, D. Reidel, 1974.

— *One World and Our Knowledge of It : The Problematic of Realism in Post-Kantian Perspective*, Dordrecht, D. Reidel, 1980.

— « Comparing the Incommensurable : Another Look at Convergent Realism », in, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 75-99.

— « Sellarsian Picturing », in, *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 118-137.

— *Wilfrid Sellars : Fusing the Images*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

Russell, B., « On Denoting », *Mind* 14.56 (1905), p. 479-493.

Sachs, C. B., « In Defense of Picturing : Sellars's Philosophy of Mind and Cognitive Neuroscience », *Phenomenology and the Cognitive Sciences* 18.4 (2019), p. 669-689, doi : 10.1007/s11097-018-9598-3.

Saussure, F. d., *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.

Seiberth, L. C., *Intentionality in Sellars : A Transcendental Account of Finite Cognition*, Routledge Studies in American Philosophy, London, Routledge, 2021.

Seibt, J., *Properties as Processes : A Synoptic Study of Wilfrid Sellars' Nominalism*, Atascadero, CA, Ridgeview Publishing Company, 1990.

Seibt, J., « Functions Between Reasons and Causes : On Picturing », in, *Empiricism, Perceptual Knowledge, Normativity, and Realism : Essays on Wilfrid Sellars*, sous la dir. de W. A. deVries, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 247-281.

Sellars, W. S., *Empirisme et philosophie de l'esprit*, trad. par F. Cayla, Combas, Éditions de l'Éclat, 1992 [1956], isbn : 978-2905372710.

Sicha, J. F., « Defending the Unpopular Sellars : Picturing and "The Descriptive" », *Journal of Philosophical Research* 39 (2014), p. 127-163.

Strawson, P. F., « On Referring », *Mind* 59.235 (1950), p. 320-344.

Williams, M., « Pragmatism, Sellars, and Truth », in, *Wilfrid Sellars and his Legacy*, sous la dir. de J. R. O'Shea, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 223-260.

Wittgenstein, L., « Some Remarks on Logical Form », in, *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes*, t. 9, London, Harrison & Sons, 1929, p. 162-171.

— *Tractatus logico-philosophicus*, trad. par G.-G. Granger, Cité selon la numérotation des aphorismes, Paris, Gallimard, 1993 [1921].

Woodward, D., *Cartography in the European Renaissance*, t. 3.1, Introduction, Chicago, University of Chicago Press, 2007.